



**L'IDÉE de SUZIE**  
Jean Thiéry

PRIX :

**1<sup>fr.</sup> 50**



Éditions du  
"Petit Echo  
de la Mode"  
1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles, Monologues, poésies. ::  
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma des Enfants

*Magazine mensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,  
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,  
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet  
:: :: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: :: ::

JEAN THIÉRY c92635

# L'Idée de Suzie



**COLLECTION STELLA**  
Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV)



# L'IDÉE DE SUZIE

---

## I

Au sommet d'une des rudes montées de la route de Barèges à Paris s'élève une maison carrée toute blanche, dont le toit, en forme d'éteignoir, s'orne de hautes girouettes rouillées.

C'est le bureau de poste de Savignou-en-Béarn.

Relai principal au temps lointain des diligences, des chaises de poste, des berlines, la maison blanche au toit pointu eut ses heures de splendeur. Ses vastes chambres, sa grande salle dallée de marbre, sa cuisine dont la cheminée monumentale s'entoure des poids et des cordes d'une énorme rôtissoire, l'attestent encore; mais c'est une vieille histoire, aussi vieille que la dénomination pompeuse conservée à cette route au bord de laquelle le relai est bâti, à cette route qui s'enfuit entre sa double rangée de peupliers sans que rien, ou presque rien, en vienne rompre le morne et triste aspect : « Grande route royale de Barèges à Paris. »

Et tandis que là-bas, dans la plaine, se croisent vingt, trente fois le jour les *express* et les *rapides*, sur le coteau l'herbe pousse entre les pavés de la route royale, et sur la façade écroûtée du vieux relai les lézardes se creusent verdies de mousses et de graminées.

En bas, c'est le mouvement, la vie. En haut, la solitude, le silence, ce silence qui entoure les

choses qui ont été, prend au cœur dans les cimetières, pèse et cause comme un vague effroi dans les ruines.

Après avoir été un centre brillant dans une contrée perdue, le relai, tout en conservant son air fier, a pris l'apparence abandonnée des demeures qui ne sont à personne.

Volets clos, tout blanc sous les soleils d'été, tout gris par les jours noirs d'hiver, il aurait été voué à la ruine, si l'administration des Postes n'y avait installé — ainsi que l'indique en lettres blanches sur fond noir une véritable inscription de cimetière — un bureau, le plus humble, le plus perdu, le plus modeste de tout le département.

Là, dans une chambre dont les casiers, les pupitres de bois poussiéreux se détachent sur un papier gris à ramures verdâtres, M<sup>lle</sup> Landelle, la receveuse, arrivée à Savignon à l'âge de vingt-huit ans, venait d'atteindre sa cinquantaine.

En journées toujours pareilles, sa vie avait fui. Ses cheveux d'un blond pâle étaient devenus d'un gris lourd comme s'ils eussent gardé, un peu plus chaque jour, le terne reflet qu'avaient les fins d'après-midi dans le triste bureau. Et dans ce même gris semblaient s'être fondues les teintes délicates d'un visage aux traits réguliers, s'être éteint le regard de grands yeux jadis fiers et ardents.

Enveloppée, enroulée, comme baignée dans ce gris, couleur de l'ennui, du désenchantement, M<sup>lle</sup> Landelle était devenue vieille.

Au début, à son arrivée à Savignon, courageusement elle s'était mise à la besogne. Les yeux dont elle regardait le grand chemin qui par là-bas s'enfuyait si loin... « de Barèges à Paris », étaient brillants et emplis de cette flamme anxieuse qu'allume l'attente.

Quelque chose chantait dans le cœur de la jeune receveuse :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? »

Rien n'était venu...

Et, une à une, comme de jolis oiseaux au plumage miroitant, les illusions, les espérances s'étaient envolées. M<sup>lle</sup> Landelle, aujourd'hui sèche, ridée, évoluant dans son bureau comme une ombre, n'était plus que l'employée modèle

aux gestes secs, à la voix blanche, au masque de glace, qui fait son service avec une ponctualité, une régularité automatiques.

A cinq heures l'été, à six heures en hiver, elle préparait le premier départ des facteurs. C'était, dans le bureau, du bruit, du mouvement, un va-et-vient qui troublait la grande maison silencieuse. Les facteurs partis, le silence reprenait. Un peu plus tard une femme de ménage, Jeanne, — surnommée par tous mère Grognon, — vieille, sourde et bossue, arrivait.

On faisait la toilette du bureau. Il y avait les soins à donner à une huppe à aigrette rouge dont le cri strident alternait avec un doux gazouillis, à deux fuchsias, trois bégonias et une grosse plante grasse qui, avec la huppe, étaient les inséparables compagnons de M<sup>lle</sup> Landelle.

Après cela, ayant un moment de loisir, la receveuse courait à l'église — vieille église où l'on ne disait plus que rarement la messe. L'église paroissiale s'élevait en bas, toute neuve, au milieu du bourg de Savignon.

Sous le jour terne que tamisaient des verrières en parties brisées, M<sup>lle</sup> Landelle se prosternait devant un autel en bois doré que surmontait un saint Michel, encore glorieux, bien que mutilé, brandissant sa lance sur un être de forme hypothétique se tordant sous son pied.

M<sup>lle</sup> Landelle, les mains jointes, levait ardemment les yeux vers l'Archange et demandait la force d'offrir à Dieu, sans un murmure, les événements petits, ternes et fades qui seraient les actions de sa journée.

Un cimetière entourait l'église. En le traversant pour revenir chez elle, M<sup>lle</sup> Landelle voyait des oiseaux s'envoler des lierres, se cacher dans les fuseaux des ifs, sautiller sur des tombes noircies, moirées de mousse, où des couronnes à demi-faites semaient leurs perles ou leurs immortelles.

Prenant en pitié ces pauvres morts, qu'on eut dit oubliés sur le haut du coteau, elle s'attardait parfois dans le cimetière à réparer d'une main timide quelque désordre.

Puis, revenue au bureau, elle reprenait la tâche journalière.

Midi sonnait l'heure du repas frugal.

L'après-midi commençait, le soir venait suivi d'une longue veillée, — le dernier courrier laissé à Savignon par le train parvenant au bureau vers minuit.

M<sup>lle</sup> Landelle entendait venir de très loin la voiture qui l'apportait. A l'adjudicataire de ce service l'Administration donnant le moins possible, la voiture, demandant une réparation sans cesse ajournée, grinçait de toutes ses ferrailles, tandis que la mule qui la traînait était lente à monter faute d'une nourriture suffisante. Toutefois, le père Callot, l'adjudicataire, sa pipe à la bouche, avait une figure réjouie et rubiconde sous le bonnet de fourrure qui le coiffait été comme hiver. Que lui importait puisque, la voiture ferrailant, la mule agitant ses sonnailles, le précieux sac de cuir arrivait au bureau.

— Voilà l'affaire!... bien le bonsoir, Mademoiselle! disait le père Callot en déposant le sac.

« Pas d'ordre, pas d'observations, rien à dire?... » ajoutait-il inévitablement.

La receveuse répondait suivant le cas.

Le père Callot faisait le salut militaire, ajoutait :

— Excusez, je vas alors me coucher!...

Et, dans la nuit sombre, dans la nuit baignée de lune, sous un ciel resplendissant d'étoiles ou lourd de nuages, il remontait dans sa voiture et lançait le toujours pareil :

« Hue da! Bichette! »

La mule repartait, la voiture recommençait à grincer, M<sup>lle</sup> Landelle poussait un soupir.

Ce départ du vieux facteur était la journée finie, la fin de la contrainte, les heures de repos, d'oubli, de liberté... jusqu'au lendemain!...

M<sup>lle</sup> Landelle avait cependant des voisins.

Dans un ancien cloître appelé « Le Moustiers », à quelques pas du bureau de poste, dans ce qui, jadis, avait dû être le logement du prier, habitait un officier démissionnaire, le major de Criton.

Grand, maigre, les cheveux blancs coupés à l'ordonnance, la moustache brune encore, le major avait une physionomie énergique et mâle. Un vrai type de soldat — qu'assombrissait, que faisait sans âge une expression de profonde tristesse. Il avait la voix douce, lasse, un regard

bleu, grave, désenchanté qu'il durcissait comme pour mieux s'isoler du monde.

Un grand sloughi, à la démarche molle, au poil roux, ébouriffé, le suivait, marchant sur ses taons d'un air morne.

Beaucoup s'étonnaient de ce que le major de Criton eût quitté l'armée pour venir se réfugier dans ce vieux cloître — propriété de famille si longtemps délaissée qu'on l'eût dite abandonnée. D'aucuns laissaient entendre que le major avait envoyé sa démission à la suite d'un mariage manqué ; d'autres, que seul l'amour de la solitude lui faisait préférer sa retraite du Moustiers à la vie active.

Chaque jour, à la même heure, M. de Criton suivi de son chien, venait au bureau de poste chercher son courrier.

Peut-être aurait-il été entraîné à l'échange de quelques mots avec la receveuse, sans le sloughi qui, se dressant à côté de son maître, montrait au guichet son nez pointu.

Aussitôt, la huppe, apercevant le chien, poussait des cris perçants, déployait son aigrette, battait des ailes.

— A bas, Morlack ! ordonnait le major.

Mais la huppe continuait ses cris, interrompait la phrase commencée, rendait très prompte la fermeture du guichet.

— Vilain oiseau ! grondait le major en s'éloignant.

— Pauvre petite ! murmurait M<sup>lle</sup> Landelle en regardant avec commisération la huppe ouvrir et refermer son aigrette sans parvenir à calmer l'irritation où l'avait jetée la vue de ce maudit chien.

Depuis des années, « parce que l'oiseau... » et « parce que le chien... », les relations en restaient là entre le major et la receveuse.

Elles auraient pu être toutes différentes entre le bureau de poste et la petite maison rose entourée de glycines et de jasmin qui, elle, pimpante et restaurée, se cachait, près de là, dans un bouquet d'arbres.

Mais l'habitude de vivre seule, repliée sur elle-même, avait développé en M<sup>lle</sup> Landelle une crainte de parler, de mal dire, de trop dire, qui

la poussait à espacer le plus possible les visites qu'elle aurait pu faire.

Depuis deux ans, la maison rose était louée par une veuve, jeune encore, M<sup>me</sup> de Volieux.

Venue du Nord dans le Midi, M<sup>me</sup> de Volieux avait accompli ce voyage beaucoup pour la santé de sa fille cadette, Suzie, affaiblie par le long et douloureux traitement que nécessitait une déviation de la hanche, et beaucoup aussi pour cacher à tous des revers de fortune qui la laissaient pauvre après une vie opulente.

La douceur du climat, l'air de la campagne convenaient à merveille à Suzie qui prenait de jour en jour une apparence moins frêle ; mais comme elle restait encore et resterait toujours boiteuse, M<sup>me</sup> de Volieux voyait moins les bonnes couleurs que l'infirmité persistante de son enfant.

Et cela ajoutait une douleur à bien d'autres douleurs dont une des plus cuisantes venait des plaintes impitoyablement renouvelées de sa fille aînée, Diane, que cette vie de recluse dans un hameau perdu révoltait.

Pâle, maigre, les yeux fiévreux, le visage terreux, ravagé, de ceux qu'écrase une charge morale trop lourde, M<sup>me</sup> de Volieux n'avait plus contre les soucis qui l'accablaient la force même d'une plainte.

Trop faible et trop mal portante pour aller elle-même au bureau de poste rendre à M<sup>lle</sup> Landelle des visites de bon voisinage, elle y envoyait sa fille aînée.

Diane arrivait au guichet, baïssait vers l'ouverture sa tête fière, disait, la voix hautaine et brève :  
— C'est moi, Mademoiselle !

Et, devant la jeune fille, mieux que le guichet, la porte s'ouvrait ; cette fois, la huppe ne criait pas, mais la receveuse ne trouvait pas grand'chose à dire. Au contact de ces vingt ans triomphants, sa cinquantaine lui semblait bien lourde.

Diane était blonde, elle avait des yeux noirs, de beaux yeux ardents et fiers, qui, eux aussi, regardaient sur la route longue... des yeux qui attendaient, qui cherchaient...

Diane n'avait pas, comme sa mère, la pudeur de son infortune ; elle n'en comprenait que la souffrance. Et elle en parlait, se plaignait, disant

sa haine du présent, ses espérances d'avenir, frappant du pied, relevant la tête et finissant par des « Cela sera, parce que je le veux ! » qui faisaient frémir la receveuse, car elle savait, elle, combien sont vaines les révoltes, combien elles augmentent la souffrance, et par quelle triste expérience on en arrive à comprendre la vérité du précepte : « Renoucez à vos désirs et vous aurez le repos. »

Et, pendant que la jeune fille allait, venait dans le bureau, peu soucieuse de l'effet que son agitation pouvait produire, la receveuse fermait les yeux en songeant que renoncer à un désir c'était le faire mourir en soi et mourir un peu avec lui... que pour consentir à cette mort il faut un grand courage, non pas le courage d'un jour, mais un courage de chaque jour...

Et lorsque Diane, ayant tout dit de son égoïste tristesse, s'en allait sans même peut-être un regard pour celle à qui elle en avait fait la confiance ; lorsqu'elle s'éloignait, grande, mince, ses cheveux au vent lui faisant une auréole, M<sup>lle</sup> Landelle la regardait longuement de ses grands yeux douloureux.

Jamais la jeune fille ne saura combien elle était plainte et comprise...

Souvent aussi, avant d'atteindre la petite maison rose, Diane de Volieux rencontrait le major venant à la poste chercher son courrier.

— Bonjour, major!...

A lui, comme à tout autre, elle eût pareillement dit qu'elle était malheureuse ; mais s'il s'arrêtait près de Suzie dont la santé délicate l'apitoyait ; s'il avait pour l'enfant frêle de ces paroles qui semblent venir tout droit de l'âme ; si pour elle il ne voilait plus son regard bleu et allait jusqu'à sourire, pour Diane il n'avait qu'un bonjour froid, et s'éloignait...

Diane rentrait chez elle sans hâte.

Dans une pièce qu'assombrissait du dehors un rideau d'arbres verts, elle retrouvait sa mère et sa sœur.

Suzie, les joues rosées, un peu de fièvre aux yeux, cherchait à distraire sa mère, et M<sup>mo</sup> de Volieux, un pâle sourire aux lèvres, l'écoutait, attendrie, reconnaissante... Ah ! s'il n'y avait que

l'enfant courageuse, si forte, si endurente, la vie serait supportable et même la misère... mais Diane... avec Diane, jamais la résignation ne viendrait, jamais!

Et déjà, rien qu'au pas de l'asnée entendu dans l'allée, rien qu'au bruit de la porte qui s'ouvrait, la mère frissonnait, son sourire s'effaçait.

Il était là, il arrivait, il entraît, le cher tyran!...

Diane se laissait tomber dans un fauteuil et aussitôt commençait, la voix navrée :

« Mon Dieu!... quelle vie!... quel trou, ce Savignon!... Tout y est ruines : l'église, le cloître, le relai! Cette pauvre Landelle, le major, son chien même, ont toujours l'air de visiter des tombes... et dire que rien ne viendra nous arracher d'ici, que ce sera toujours ainsi... Maman! c'est à en mourir... à en mourir!... »

Un silence accueillait ces paroles. La mère ni la petite sœur n'avaient rien à répondre. Tout ce qu'elles avaient pu dire pour apaiser Diane, Diane l'avait entendu...

Et la grande fille insistait sans pitié, sans merci, se refusant à voir, malgré les signes désespérés de Suzie, que les mains de sa mère retombaient inertes sur l'angle maigre des genoux qui semblait percer la robe ; que sa poitrine haletait, que ses yeux se fermaient et que c'était elle vraiment, la pauvre femme, qui en mourrait!...

## II

Ce jour-là, un triste jour de novembre, M<sup>lle</sup> Landelle eut une grande joie.

Un des courriers lui ayant apporté la nouvelle qu'en récompense « de ses bons et loyaux services », l'Administration élevait son traitement, la pauvre fille se demandait comment elle pourrait faire partager sa joie et la répandre un peu autour d'elle.

Elle songeait à augmenter les gages de la mère Grognon, à donner au vieux Callot du drap neuf pour remplacer son costume actuel si rapiécé. Elle aiderait aussi le facteur Paul : tant d'enfants, un si brave homme, une si mauvaise tournée!...

Heureuse de penser qu'elle pourrait peut-être

ce peu de bien, M<sup>lle</sup> Landelle entendait moins le lugubre vent de novembre siffler au travers des portes et des fenêtres, la pluie fouetter les vitres et la bûche dans le foyer chanter sa chanson triste de bois mal sec.

Dans la cage, la huppe, plumes hérissées, dormait en boule; du haut d'une étagère, la plante grasse déroulait ses tiges molles comme des tentacules au repos; à la lueur de la lampe, les feuilles de bégonias avaient des reflets de métal et les fleurs des fuchsias des retroussis pimpants : rose sur blanc, rose sur amarante...

Un coup frappé à la porte du bureau fit sur-sauter M<sup>lle</sup> Landelle.

A cette heure — dix heures — la poste était depuis longtemps fermée. Qui donc frappait?

Des miséreux, des gens de mauvaise mine passaient souvent sur la route.

— Nous ne mendions pas, disaient-ils, les yeux chargés de haine, nous cherchons du travail.

Cependant, d'une main avide, ils prenaient l'aumône offerte et menaçants, prêts à cracher l'injure, ils s'éloignaient... écume, débris, ordure, allant on ne sait où, venant on ne sait d'où.

M<sup>lle</sup> Landelle avait peur de ces gens.

Si c'était l'un d'eux?...

Mais les coups devinrent plus pressés. On appelait.

M<sup>lle</sup> Landelle se leva, entr'ouvrit le guichet, écouta...

Une voix toujours impérieuse, bien qu'angoissée, criait :

— C'est moi... C'est moi, Mademoiselle!...

— Vous!... mademoiselle Diane!... à cette heure?...

M<sup>lle</sup> Landelle détacha la barre de fer, ouvrit la porte et vit Diane, pâle, les yeux hagards, les cheveux collés aux tempes, accourue sans chapeau, sans parapluie, sous l'averse.

— Ma mère m'envoie vous chercher, elle est si malade... Oh! Mademoiselle, venez vite... c'est horrible... je crois qu'elle va mourir...

— Ah! mon Dieu!...

Et, sans une hésitation, ne prenant que le temps de refermer derrière elle la porte du bureau, M<sup>lle</sup> Landelle suivit Diane.

La jeune fille expliquait d'une voix haletante :  
 « Maman était dans le petit salon avec nous... tout à coup elle s'est renversée, a porté la main à son cœur et, dans une plainte déchirante, a crié :

« — Ah ! je savais que cela viendrait ainsi... mes pauvres enfants, c'est fini !... »

« Nous la déshabillons. Aidée de la femme du jardinier, je la porte sur son lit... elle ne pesait rien, rien, cette pauvre maman... rien !... »

« Couchée, elle suffoque, mais réclame un crayon, une feuille de papier : elle veut écrire... vite... vite... »

« Suzie donne à maman le papier, le crayon et me dit :

« — Va chercher du secours... le major... M<sup>lle</sup> Landelle... »

« Maman entend votre nom, répète :

« — Oui, M<sup>lle</sup> Landelle... M<sup>lle</sup> Landelle... »

« Je pars. »

« Le major était chez lui. Quand il a su ce qui m'amenait, il a couru vers la maison, tandis que je venais jusqu'à vous... »

« Que va-t-il se passer, mon Dieu ?... Pauvre maman... pauvre maman... »

Les deux femmes atteignaient la maison rose. La porte en était ouverte.

Dans une demi-obscurité, la femme du jardinier et mère Grognon, voisine de M<sup>me</sup> de Volieux, allaient et venaient avec effarement.

— Madame ?... Comment va-t-elle ?... balbutia Diane.

— Elle vient de mourir !...

— Mon Dieu !...

Le major s'avança, grondant :

— Dit-on ainsi ces choses... c'est cruel !...

Et il expliqua à M<sup>lle</sup> Landelle :

— Une rupture d'anévrisme... c'était déjà fini quand je suis arrivé.

Diane s'élançait vers la chambre de sa mère ; M<sup>lle</sup> Landelle y entra après elle.

C'était le désordre des heures d'affolement : des vêtements à terre, des meubles repoussés, une violente odeur d'éther, et, sur le lit aux rideaux mal tirés, M<sup>me</sup> de Volieux, renversée en une pose de souffrance et d'effroi, n'avait rien du calme de la mort.

Une lampe sans abat-jour éclairait crûment cette scène.

Tous se taisaient, frappés de stupeur.

La femme du jardinier s'arrêta au pied du lit et se mit à pousser des gémissements bruyants, comme des gémissements de pleureuse.

— Oh! Rosalie, je vous en prie... ne criez pas ainsi! implora une pauvre petite voix brisée.

Rosalie se redressa, indignée :

— N'y a-t-il pas de quoi pleurer?... Madame est morte sans un prêtre, sans une prière, sans qu'une cloche dise son agonie.

Mère Grognon ajouta :

— Personne ne pense seulement à l'habiller...

— C'est vrai!... cette femme a raison! répondit plus résolument la petite voix.

Et, se soulevant péniblement, succombant d'émotion, Suzie se traîna, courbée, accablée, plus boiteuse encore.

— Cette femme a raison! répéta-t-elle.

Et, par un violent effort de volonté redevenue maîtresse d'elle-même, la petite infirme dit doucement à sa sœur :

— Va, Diane, tu ne pourrais pas... Va! Mademoiselle, emmenez-la!...

A quoi M<sup>lle</sup> Landelle répondit :

— M. de Criton emmènera M<sup>lle</sup> Diane, je vais vous aider, mon enfant!...

Sans un mot, sans une protestation, Diane se laissa emmener.

M<sup>lle</sup> Landelle et Suzie s'approchèrent du lit.

M<sup>me</sup> de Volieux tenait encore dans une de ses mains un crayon, de l'autre elle froissait une feuille de papier.

Suzie prit le crayon, et M<sup>lle</sup> Landelle, sans même songer à regarder le papier, le glissa dans la poche de son tablier.

Mère Grognon était repartie. Rosalie continuait ses gémissements.

— Oh! Rosalie!... implora de nouveau Suzie.

A quoi la paysanne répliqua, violente :

— Si je ne pleure pas, qu'est-ce qui pourra dire qu'il a été versé une larme pour Madame!...

Suzie n'eut qu'un pâle sourire, et, regardant sa mère avec adoration, elle prononça d'une voix lointaine, tremblante :

— L'puvre mamon... puvre monon...

Peu à peu, la chambre se parait, l'ordre y revenait, et, sur le lit refait, aux draps bien tendus, M<sup>me</sup> de Volieux, les mains jointes, un christ reposant sur sa poitrine, semblait plus apaisée.. La flamme douce de deux cierges avait remplacé la lumière crue de la lampe, l'odeur d'éther s'évaporaît...

M. le curé de Savignon, monté en hâte, récitait les prières des morts.

— Diane peut revenir!... dit Suzie.

Et à genoux, la tête appuyée au bord du lit, elle aussi se mit à prier.

Diane revint. N'osant avancer, elle restait cramponnée à la porte, regardant sa mère morte avec des yeux dilatés d'horreur.

— Mademoiselle, je vous en supplie, dit alors Suzie, faites coucher Diane... la chambre à côté... il faut que Diane se repose... elle aura tant à souffrir!...

— Et vous, pauvre petite?... fit M<sup>lle</sup> Landelle.

— Oh! moi... je veillerai!...

Et elle ajouta, avec le même regard d'adoration jeté sur sa mère et le même pâle sourire :

— Il faut bien que je la regarde tout le temps qu'elle me reste encore, pour ne pas mourir de ne plus la voir après.

— Je veillerai avec vous! dit le major en lançant à Diane un regard de sévérité.

— Merci! répondit Suzie.

Diane, encore une fois, s'éloigna.

M<sup>lle</sup> Landelle suivit la jeune fille dans la chambre à côté. Elle l'aida à se dévêtir, s'effrayant de son mutisme, de ses yeux fixes, de son visage convulsé; mais, tout à coup, Diane, se jetant sur elle, la saisit nerveusement, et, fondant en larmes, s'écria :

— Et maintenant... maintenant... qu'allons-nous devenir?...

Ce souci, en un pareil moment, serra le cœur de M<sup>lle</sup> Landelle.

Alors que Suzie ne pensait qu'à sa mère, Diane ne pensait qu'à elle-même.

La douleur de Suzie s'épandait au dehors en ce qu'elle pouvait encore de dévouement; celle de

Diane ne soulevait dans le cœur de la jeune fille que des pensées d'égoïsme...

M<sup>lle</sup> Landelle soupira :

« Quelles natures différentes!... l'une tout cœur... l'autre... ah! l'autre... »

Mais, se blâmant d'oser juger quelqu'un, elle aussi répéta ce que venait de dire Diane :

« Que vont-elles devenir?... »

Quelques instants plus tard, elle se le répétait encore en regagnant à grands pas le bureau de poste où le père Callot, jurant, sacrant, attendait sous son parapluie dégouttant d'eau.

— Ah! Mademoiselle, faudrait pas que ce soit tous les soirs comme ce soir... il y a une heure et un quart que je vous attends, avec votre permission.

— Mon bon Callot, je suis désolée... j'étais chez M<sup>me</sup> de Volieux... elle vient de mourir, expliqua la receveuse.

— Oh! je pensais bien que c'était pas pour des bêtises que Mademoiselle, qui est sensément si raisonnable, me faisait attendre. Mais M<sup>me</sup> de Volieux, dans son paradis, ne guérira pas mes rhumatismes s'il m'en arrive pour avoir attendu... Bichette aussi s'est fait du mauvais sang... Enfin, voilà l'affaire!... Y a-t-il rien à me communiquer?... Non! Alors, bien le bonsoir, Mademoiselle, je vas me coucher... huc da!...

Et il sembla à M<sup>lle</sup> Landelle que jamais, en s'éloignant, la voiture du père Callot n'avait grincé, ni les sonnailles de la mule tinté si lamentablement; le bureau aussi lui sembla vide, noir, et, soudain, elle se sentit grelotter de froid et de peur.

Elle ralluma le feu. Le vent soufflait en rafales. La pluie grésillait sur les vitres. La huppe, éveillée, frottait son bec contre un des fils de fer de la cage avec un bruit râpeux énervant.

« Oh! je ne me coucherai pas!... » fit M<sup>lle</sup> Landelle.

Elle éprouvait dans la solitude le contre-coup des émotions de cette soirée. La pensée lui vint de retourner à la petite maison rose; la veillée près de Suzie et du major, là-bas, serait moins éblayante.

La crainte de n'être pas revenue pour le départ des facteurs la retint.

Mais son émotion nerveuse augmentait sans cesse. Elle se surprenait à répéter de graves sentences qui lui glaçaient le cœur.

« L'homme est aujourd'hui, demain il aura disparu... »

« Dans toutes vos actions, dans toutes vos pensées, vous devriez être tel que vous voudriez l'être s'il vous fallait mourir aujourd'hui... »

« Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, comment le serez-vous demain?... »

« ... et savez-vous si vous aurez un lendemain?... »

« Insensé! ce temps dont tu abuses creuse ta fosse, et demain ce sera l'éternité!... »

L'éternité?...

Plus frémissante encore, M<sup>lle</sup> Landelle se demanda, si la mort venait la prendre en traître, ce qu'elle aurait fait de bon, de bien, dans la vie?... A quoi elle avait employé les heures de son existence, et comment elle oserait paraître devant Dieu avec un aussi mince bagage...

Puis, de nouveau, elle pensa à ses petites voisines, et encore répéta :

« Que vont-elles devenir?... »

Soudain, comme si du ciel lui venait la réponse, M<sup>lle</sup> Landelle, glissant la main dans la poche de son tablier, retrouva le papier qu'avait froissé la main de M<sup>mo</sup> de Volieux.

Quelques mots y étaient tracés d'une écriture hésitante.

M<sup>lle</sup> Landelle crut y voir son nom. Cela fit que, bien qu'avec de grands scrupules, elle se décida à lire.

M<sup>mo</sup> de Volieux avait écrit :

« Je supplie M<sup>lle</sup> Landelle de prendre en pitié mes filles ; elles sont très pauvres... elles n'ont pas conscience de leur misère ! Les voilà seules au monde, elles n'avaient que moi... je meurs... pitié... »

Sur ce dernier mot, la mort avait arrêté la main de la mère.

« Pitié! répéta M<sup>lle</sup> Landelle, pitié?... que puis-je?... Je suis vieille, je connais peu la vie, elle m'effraye, je suis inexpérimentée, ignorante,

incapable de diriger des jeunes filles, si incapable... »

Mais alors, comme si M<sup>me</sup> de Volieux eût été présente pour réfuter ces objections, pour dire à M<sup>lle</sup> Landelle qu'elle avait deviné ce que sa froideur cachait de chaude tendresse, ce que son cœur renfermait de trésors, ne demandant qu'à se répandre, comme si même elle eût en frappant à ce cœur commencé à l'entr'ouvrir, M<sup>lle</sup> Landelle sentit, à l'idée de pouvoir se rendre utile à quelqu'un, son cœur battre à grands coups.

« Ah ! les pauvres petites, les pauvres petites... oui, je les aimerais... j'aurais soin d'elles... si elles voulaient... »

Mais la pensée lui vint que, du jour au lendemain, on ne pouvait cesser d'être une étrangère pour ceux qu'on adoptait, qu'il fallait aller vers eux, les appeler à soi, s'en faire aimer, en faire la conquête!... Et ses craintes lui revinrent...

Conquérir le cœur de Suzie serait peut-être facile ; mais celui de Diane?...

Pourtant, avec de la patience et de la volonté, cela ne pouvait-il se tenter?...

M<sup>lle</sup> Landelle entrevit alors dans ses grandes lignes, dans ses petits détails, comme une existence nouvelle. Elle s'exalta en y songeant... elle s'en réjouit... puis encore s'en tourmenta...

Dans cette lutte, la nuit finit. Des voix à la porte du bureau firent sursauter la receveuse.

« Les facteurs, déjà!... » murmura-t-elle.

Elle passa sa main sur son front, alla ouvrir.

Les facteurs entrèrent.

Ils trouvèrent M<sup>lle</sup> Landelle distraite, agitée.

Mère Grognon arriva ; mais, seule elle fit le bureau, seule elle s'occupa de la huppe, et les plantes demeurèrent sans eau.

M<sup>lle</sup> Landelle était déjà aux pieds de saint Michel à demander le secours de Dieu pour résoudre le problème qui se posait à elle.

Quand elle sortit de l'église, sur le ciel teinté d'une lueur d'aurore, les Pyrénées découpaient leurs sommets de neige. Quelques étoiles scintillaient encore, de ce scintillement merveilleux qu'elles n'ont que le matin. De la plaine montaient des bruits vagues. Sur les champs, les prés, les bois, des vapeurs traînaient.

M<sup>lle</sup> Landelle s'arrêta, profondément attendrie de toutes ces choses, croyant les voir pour la première fois...

A l'église de Savignon, eu bas dans le village, l'angélus sonna suivi du glas. La cloche annonçait que, pendant la nuit, alors que tous reposaient, la mort était venue enlever une mère à ses filles...

Dans l'air du matin, le toc lent et triste semblait répéter le dernier mot tracé par la mourante :

« Pitié... »

M<sup>lle</sup> Landelle regarda autour d'elle, et le cœur enflammé de charité, les yeux mouillés de larmes, elle dit enfin, presque haut comme si elle le promettait à quelqu'un :

— Pauvres enfants!... Certes oui, on aura pour elles de la pitié!...

### III

Il ne suffit pas d'avoir la volonté d'un sacrifice, il faut que cette volonté soit longue. Il faut qu'elle aille en s'affermissant, qu'elle résiste aux habitudes qui luttent contre tout changement. Il faut qu'elle ait raison d'une foule de divinités exigeantes qui se révoltent de voir cesser le culte qu'on leur rendait.

Un grand sacrifice est fait d'une infinité de petits. Avant de goûter l'apaisement fier et joyeux d'un grand renoncement, on a, quoi qu'on en dise, à subir l'inquiétude que causent tous les petits.

Ce ne fut pas sans lutte, sans révolte même, que M<sup>lle</sup> Landelle accepta, dans sa vie étroite et murée, l'intrusion possible de nouvelles responsabilités, de nouveaux devoirs. Mais, en résistant à la tentation de s'en affranchir, en luttant contre les voix égoïstes qui l'y poussaient, en discutant le pour et le contre, M<sup>lle</sup> Landelle s'affermir dans sa résolution et sentit en elle des forces raisonnées et vaillantes qui voulaient ce qu'elles voulaient et le voulaient sans exaltation.

En proie aux mêmes luttes généreuses, au Moustiers, dans une salle carrée formant la principale pièce du prieuré, le major allait et venait en fumant ainsi qu'il en avait l'habitude.

Sur les murs de pierre blanche de la salle se dressaient de curieuses bibliothèques en bois noirci, fouillé, sculpté, en la manière des confessionnaux ou des stalles du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ces bibliothèques étaient placées entre de gracieuses colonnettes qui soutenaient la voûte formée de quatre triangles se rejoignant en un motif lourd et massif où s'entrelaçaient des êtres informes, étranges, que l'on retrouvait grimpaux le long des colonnes.

Du milieu de la voûte, tombait un lustre en cuivre dont la lampe, un quinquet de forme bizarre, éclairait ces détails.

Un feu clair flambait dans une cheminée immense que dominaient, rayant un écusson à demi effacé, des fusils couchés sur un râtelier.

Sur une peau d'ours blanc jetée devant le foyer, Morlack dormait, son museau fin allongé sur ses pattes.

D'autres peaux traînaient de ci de là devant de larges fauteuils aux formes raides, aux cuirs artistiquement ouvrés. Puis c'étaient des panoplies d'armes rares, des missels aux merveilleuses enluminures supportés par des pupitres sculptés comme les bibliothèques, des instruments de précision destinés à des études astronomiques et météorologiques, de bonnes toiles posées sur des chevalets, des aquarelles, des photographies...

Les habitants de Savignon n'avaient point tort lorsque, jugeant sur les apparences, ils supposaient le major un peu sorcier. Ce cabinet de travail était celui d'un enchanteur. Et le major, allant et venant dans sa vareuse de drap sombre, le visage jeune sous les cheveux blancs, drus, coupés à l'ordonnance, semblait moins dans son cadre que s'il eût été drapé d'écarlate, coiffé d'un chapeau pointu, qu'il eût porté de longs cheveux et une barbe de neige.

À côté du cabinet de travail du major était sa chambre, si simple qu'on eût dit une cellule. Cette chambre donnait sur une salle à manger semblant un réfectoire avec sa table de marbre et son grand christ d'ivoire dont le bois de la croix se détachait noir sur le mur blanc.

La salle à manger ouvrait sur une cuisine où s'agitait « Yo », le cuisinier du major, un anne-

mite aux cheveux tressés, au teint de jaunisse, à l'air mortellement triste.

Par un couloir, la cuisine conduisait au cloître dont la colonnade, avec son enguirlandement de lierre, de clématite, d'égliantiers, formait un décor féerique.

Ces choses, le major les aimait parce qu'il était venu vers elles, le cœur meurtri, et qu'en vivant au milieu d'elles il s'était apaisé.

Pourtant, ce soir, il ne retrouvait plus en lui cet apaisement. Le cœur étreint de pitié, il revoit le regard navré de la petite boiteuse. La désolation de la fillette auprès de sa mère morte le hantait. Il aurait désiré pouvoir consoler l'enfant, avoir le droit d'être pour elle un soutien, une protection.

La comparant à un petit oiseau tombé du nid, il eût voulu la ramasser, la recueillir, lui faire une vie de douceur, de bien-être.

Pourrait-il jamais se résigner à n'être pour la fillette que l'étranger qu'on croise sur le chemin de la vie, le passant qui s'éloigne et dont rien ne reste, pas même un souvenir?...

Pour la première fois depuis son arrivée au Moustiers, le major trouvait en lui plus et mieux que l'amer dégoût qui l'avait poussé à cet exil, et ce sentiment fait de pitié attendrie, le major l'accueillait avec joie, avec reconnaissance.

Il osait maintenant regarder devant lui dans l'avenir, il croyait y voir une grande tâche : du bien à faire. Puisque Suzie était infirme, sans appui, sans protection, n'avait-il pas le droit, bien plus, le devoir de la protéger?

Mais, encore une fois, tout n'est pas dans la volonté d'accomplir un acte, il faut en trouver le moyen et, ce moyen, l'ajuster aux circonstances.

Pour le major, suffisamment riche et vieux garçon, le problème était plus difficile à résoudre que pour M<sup>lle</sup> Landelle.

M. de Criton ne dort point cette nuit-là. L'aube le trouva fumant, marchant encore dans le grand cabinet de travail.

Quelques heures plus tard, le courrier du matin lui fournissait inopinément la solution désirée.

Au moment de la mort de M<sup>me</sup> de Volieux, le major s'était occupé de tous les pénibles détails

de ces neures douloureuses. En lui disant sa reconnaissance, Suzie, attirée vers lui par une invincible confiance, l'avait aussi prié de se mettre en rapports avec un notaire de Paris, le notaire de sa mère, pour décider au mieux de l'avenir de sa sœur et du sien.

La réponse du notaire, arrivant nette, sèche comme un arrêt, montra au major la route à suivre.

M<sup>me</sup> de Volieux vivait d'une rente viagère qui s'éteignait avec elle. Les jeunes filles n'avaient donc rien à prétendre dans le présent, rien à espérer dans l'avenir.

Les vagues condoléances qui entouraient ces renseignements étaient tout ce que l'homme d'affaires pouvait pour ses jeunes clientes.

« Je n'aurais jamais cru la vérité aussi cruelle », se dit le major.

Et il eut l'impression accablante que sur la terre, pourtant grande, certains êtres semblent ne pouvoir trouver ni place, ni soleil, ni bonheur.

Puisqu'elles n'avaient rien, les jeunes filles ne pourraient conserver leur unique servante, Rosalie, la femme du jardinier ; elles ne pourraient continuer à occuper la petite maison rose... Cependant, il leur fallait un toit, il leur fallait manger, vivre!... Que faire?...

Et comment leur annoncer la terrible nouvelle? Rien qu'à cette pensée, le major croyait revoir dans les yeux de Suzie cette lassitude de vivre qui donne aux regards des très jeunes ce quelque chose de trop brillant, de trop pur, qui inquiète comme un mystérieux danger. Il croyait entendre dans la voix de la petite infirme cet effort qui lui faisait dire ce qu'elle devait dire, mais d'un accent de plus en plus lointain, de plus en plus brisé...

« Elle en mourra », se disait-il, et plus il y songeait moins il pouvait se faire à l'idée d'avouer à Suzie sa détresse profonde.

Il s'écria tout à coup :

— Je ne veux pas le faire... j'en prends le droit!...

Et Yo entendit aussitôt ce qu'il croyait ne plus entendre jamais : la voix du major se faire claire, vibrante, comme un jour où, tout jeune, frémis-

sant de bravoure, il avait crié à une poignée de soldats qui l'accompagnaient :

— Enfants! enlevons cela... vivement!

« Cela » était une redoute derrière laquelle, effrayants, hideux, grimaçants sous leurs chapeaux semblant autant d'abat-jour blancs, étaient tapis un millier de soldats annamites.

Devant la rapide agression de cette poignée de Français les hommes jaunes se bousculant, se culbutant, avaient promptement battu en retraite.

L'un d'eux, klessé, ne pouvant fuir, s'était prosterné devant l'officier, demandant grâce avec, dans les yeux, une terreur qui s'explique, puisqu'en Annam tout prisonnier de guerre meurt dans les plus affreux supplices.

L'officier avait non seulement épargné l'annamite, mais, le prenant sous sa protection, il avait fait soigner sa blessure. Yo était cet annamite. Eperdu de reconnaissance, il avait suivi le major en France.

Et si, parfois, le regard vif de ses petits yeux obliques se ternissait du regret de cette patrie lointaine, de ce monde jaune étonnant et mystérieux, ce regret ne parvenait jamais jusqu'à son maître.

Bon cuisinier, domestique admirable, vivant de rien et ne parlant jamais, il passait et repassait autour du major, à pas glissants comme une garde auprès d'un malade.

Et le major aimait en Yo cette possibilité de silence qui ne troublait d'aucun heurt, d'aucun détail matériel, d'aucune parole inutile ses longues rêveries douloureuses.

Ce matin-là, Yo entendit donc ce qu'il croyait ne plus entendre jamais : le major clamer d'une voix dure, vibrante :

— Yo!... ma valise... vivement!

Qu'arrivait-il?... Qu'avait l'officier?...

Était-ce un nouveau combat, une nouvelle redoute à enlever?...

Dans la valise ouverte, le major pliait des vêtements après les avoir examinés, essayés, parlant haut tout seul, disant des mots que Yo ne cherchait pas à comprendre.

« Je ne puis arriver vêtu de n'importe quoi, sembler un aventurier... il faut qu'on ait con-

hance, qu'on m'écoute, qu'on m'approuve, qu'on veuille ce que je veux!... »

Puis, la valise à peu près pleine, il la repoussait, et, les traits creusés, regardant devant lui, immobile, il murmurait :

« C'est trop, pourquoi y aller... C'est trop!... »

Pourtant, quelques instants après, il descendait au pas de charge vers la gare.

Ah! elle était plus dure à enlever aujourd'hui la redoute, plus dure qu'en Annam!...

Il s'était juré de ne plus revenir à Paris, parce qu'il y avait souffert, il y revenait!... Il s'était juré de ne plus jamais rendre service à ses semblables, et vers eux le portait soudain son cœur débordant de charité!... Il s'était juré de faire ce cœur vide de tendresse, d'affection, de le rendre semblable à une feuille morte qui, si elle ne jouit plus du vent d'été, ne souffre plus au moins des âpretés du vent d'hiver... et son cœur s'y refusait, se révoltait, voulait vivre, et vivre d'un sentiment large, simple, haut, fait de toutes les faiblesses, de toutes les délicatesses, de tous les désintéressements, de tous les oublis de soi, de tous les détachements!... Son cœur voulait aimer comme savent aimer les pères, bien mieux, comme aiment les grands-pères...

Ah! pour le major aussi, la mort de M<sup>me</sup> de Voileux était un recommencement!...

#### IV

Dès son retour, le major, laissant Morlack au Moustiers, se dirigea vers le bureau de poste.

Il allait sur la route d'un pas nerveux, inégal, avec, dans les bras, ces gestes vagues, à peine ébauchés, qui accompagnent souvent une grande intensité de pensée.

Le temps était beau. Le ciel strié de nuages blancs, légers, jetés de ci de là comme des écharpes. Les Pyrénées, d'un bleu d'ardoise, montraient dans leurs replis de longues coulées de neige.

— Beau temps, Monsieur, dit un paysan en croisant le major.

— Beau temps... très beau temps! répondit M. de Criton distraitement.

— Si la pluie vient, ce sera l'hiver!... vous verrez!... ajouta le paysan.

L'hiver!...

Ce mot fit tressaillir le major.

L'hiver... la saison méchante et dure pour ceux qui n'ont ni toit, ni pain!...

L'hiver!... Ah! tant de choses étaient à régler avant l'hiver.

Vers le bureau de poste, le major hâta le pas.

M<sup>lle</sup> Landelle triait ses lettres et, tout en les triant, elle était distraite par la pensée de ce qui pouvait être arrivé à M. de Criton.

Depuis huit ans, il venait chaque jour chercher son courrier. Il ne paraissait plus.

Callot prétendait que M. de Criton avait pris le train de Paris il y avait quelques jours.

Callot rêvait évidemment.

« Après huit ans, l'idée serait venue à mon voisin de quitter Savignon?... » se disait la receveuse.

On frappa au guichet.

M<sup>lle</sup> Landelle l'entr'ouvrit, se baissa, regarda.

— Tiens! c'est vous, Monsieur? fit-elle avec un élan de surprise que, confuse, elle refréna aussitôt.

— C'est moi, je... je viens... Mademoiselle...

— Pour votre courrier, Monsieur?... se hâta d'ajouter M<sup>lle</sup> Landelle avec le regard d'inquiétude dont elle surveillait toutes les fois l'apparition de Morlack au guichet.

— Pour mon courrier... mais aussi pour... pour...

La huppe sautillait. Elle s'arrêta, dressa son aigrette, eut un cri. Morlack n'y était pas, elle se tut.

M<sup>lle</sup> Landelle tendait au major un journal, quelques prospectus ; il les prit, mais ajouta :

— Je viens aussi pour... pour causer avec vous...

M. de Criton semblait gêné ; sa voix se faisait sourde, confuse ; il avait certainement maigri encore ; peut-être, pourtant, paraissait-il plus jeune.

D'où cela venait-il ?

De sa coiffure changée ? De ses cheveux semblant moins en révolte ? De sa moustache moins hérissée ? De sa mise plus soignée ?

Elle ne savait à quoi attribuer ce changement, M<sup>lle</sup> Landelle, et, comme pour en chercher la cause, elle venait de se surprendre regardant son voisin avec une attention vraiment par trop curieuse, elle s'en troubla comme d'un manque d'éducation et cela fit que gauchement elle ouvrit la porte du bureau, que maladroitement elle offrit au major un siège, et qu'en tout elle parut si embarrassée, si gênée que le major, découragé, se dit :

« J'ai eu tort de compter sur cette pauvre vieille femme-là!... »

Cependant, il commença :

— Je... J'ai été absent quelques jours...

— Oui, je savais... on m'avait dit... fit avec précipitation M<sup>lle</sup> Landelle.

Le major continua :

— Durant mon voyage, j'ai... j'ai fait des choses que je désire ne dire qu'à vous seule.

— A moi seule?

— Des choses très graves concernant nos jeunes voisines...

— Ah! concernant nos jeunes...

Et M<sup>lle</sup> Landelle finit d'un ton douloureux :

— Les pauvres enfants!...

— Oh! oui, les pauvres enfants! répéta le major avec émotion. C'est pourquoi...

Mais aussitôt, s'interrompant, il regarda inquiet autour de lui :

— Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous.

Puis, se rassurant, il reprit :

— Nos pauvres petites voisines sont encore bien plus à plaindre que vous ne le croyez, et puisque vous m'assurez que personne ne peut m'entendre... je vais vous dire leur triste et navrante histoire... vous faire part de mes projets... et m'entendre avec vous...

Et le major raconta par quelle longue suite d'événements désastreux M<sup>me</sup> de Volieux et ses filles en étaient arrivées à ce degré de misère.

M. de Volieux, homme de turf, coureur de premières, grand chercheur de nouveautés et d'aventures, décavé, ruiné, à la côte, avait été se tuer en province dans une chambre d'auberge, en tenue de soirée, correct, irréprochable, un œillet blanc à la boutonnière.

De cet œillet, du contraste entre le dénucement de cette chambre et l'élégance de cette tenue de « cercleux », les journaux s'emparèrent. Ainsi le fait qui aurait dû être caché, pour ne jamais peser en souvenir salissant sur le nom des Volieux, fut connu de tous.

En cabotin de la haute vie M. de Volieux avait aimé vivre, en cabotin il mourait.

« Dans l'éternelle nuit, il est entré en homme du monde ! » prononça comme éloge funèbre un de ses compagnons de plaisir.

Ce mot, pourtant bien banal, fit fortune ; il se trouva des gens qui eurent le triste courage d'en rire !...

Si on eut de l'indulgence pour la lâcheté du père, contre ceux qu'il laissait derrière lui, sa malheureuse femme dont il vivait éloigné depuis des années, et ses deux filles, on s'acharna.

Ce fut la ruine, la meute des créanciers aux abois, la fuite à la recherche de l'oubli, le passé sali, le présent horrible, l'avenir désespéré.

— M<sup>me</sup> de Volieux en est morte, continua le major, plaise à Dieu qu'il n'y ait point d'autres malheurs à déplorer... C'est pourquoi, Mademoiselle, j'ose venir vers vous... et vous proposer ceci...

Parlant plus bas, incliné, à peine assis sur le bord de sa chaise, le major continua ce qu'il avait à dire, les mains jointes, d'un accent de prière.

Et, comme il parlait, une expression grave, solennelle, remplaçait peu à peu sur le visage de M<sup>lle</sup> Laudelle l'expression d'horreur qu'y avait laissée le sombre récit.

Elle écoutait sans répondre, les yeux levés vers le ciel, les lèvres tremblantes.

Le major disait :

— Je suis libre, maître de moi-même, de ma fortune... je ne fais tort à personne... Je vous supplie de m'aider, de rendre ainsi possible ce qui, sans vous, ne le serait pas !

Mais la receveuse s'effrayait de la responsabilité à prendre, s'épouvantait d'oser ce que lui proposait le major. Une anxiété profonde se peignait sur son visage.

« Que faire?... mon Dieu ! que faire?... » murmurait-elle. Elle hésita longtemps.

Et, devant ces hésitations, le major s'irrita tout à coup, jusqu'à dire :

— En somme, Mademoiselle, je ne vois pas de quel droit vous repousseriez ma proposition?...

A ces mots, M<sup>lle</sup> Landelle se redressa, très fière.

Retirant un portefeuille de sa poche, elle y prit un papier qu'elle déplia avec respect et tendit au major en disant :

— Du droit que me confère ceci.

Le major prit le papier et lut :

« Je supplie M<sup>lle</sup> Landelle de prendre en pitié mes filles : elles sont très pauvres... elles n'ont pas conscience de leur misère ! Les voilà seules au monde, elles n'avaient que moi... je meurs... pitié... »

— Qu'est ceci ? murmura-t-il.

— La dernière pensée de M<sup>mo</sup> de Volieux... ce que j'ai trouvé dans sa main après sa mort...

M. de Criton s'inclina très bas :

— Mademoiselle, j'ignorais... Maintenant, je suis heureux de savoir ; c'est avec plus de confiance que je m'adresse à vous, comme je m'adresserais à la mère elle-même... d'abord, permettez-moi de vous demander ce que vous comptez faire...

— M<sup>me</sup> de Volieux m'a confié ses filles, j'attends de pouvoir leur être utile... Elles vont devoir quitter leur maison ; j'ai l'intention de leur offrir de vivre avec moi !

— Le bureau de poste est petit.

— J'ai parlé au maire de Savignon de mon désir d'avoir une chambre de plus... une de ces vastes salles...

— Qu'a-t-il répondu?...

— Qu'il la mettait à ma disposition ; mais que je devais la faire aménager à mes frais.

— Cela va coûter cher !

— Qu'importe, Monsieur, j'y arriverai.

— Il faudra la meubler...

— J'y ai déjà pensé, Monsieur, M<sup>mo</sup> de Volieux a quelques meubles, je me procurerai ceux qui manqueront.

— Il faudra chauffer cette pièce, qui, bien qu'au midi, doit être glaciale... M<sup>lle</sup> Suzie est si délicate!...

— J'y pourvoirai!...

— Et pour la nourriture?... pardonnez-moi ce

détail, voilà qui va grever terriblement votre budget...

— Mon budget... Vous oubliez, Monsieur, que mon traitement est augmenté de... deux cents francs!... continua M<sup>lle</sup> Landelle avec une ironie joyeuse.

— M<sup>lle</sup> Diane est difficile... elle a été si gâtée, si adulée!...

Une inquiétude passa dans le regard de la vieille fille, elle ne répondit que par ceci, d'une voix moins assurée cependant :

— Suzie est si gentille!...

Le major la regarda avec surprise, avec admiration, et, subitement, il s'écria en se levant :

— Et vous ne voudriez pas me permettre de prendre part à la bonne et belle action que vous allez faire?... me laisser vous y aider?... La mère a crié en mourant : « Pitié!... Pitié!... » Ce cri, vous voulez être seule à l'avoir entendu?... Et si jusqu'à moi aussi il est parvenu, vous voudriez me défendre d'y répondre?...

Il continua avec feu, arpentant le bureau à grands pas :

— Vous ne savez donc pas que votre refus tue en moi la joie de vivre qui me revenait depuis que je pouvais me croire utile à quelqu'un!... Vous n'avez donc pas conscience que vous m'enlevez le soleil que cet espoir remettait dans ma vie?... Que vous me rejetez dans la nuit?... Vous ne savez pas tout le mal que vous me faites, Mademoiselle, ni à quel point vous pouvez être cruelle!...

M<sup>lle</sup> Landelle se demandait, de plus en plus hésitante :

« Ai-je le droit de refuser, en ai-je le droit?... »  
Quelqu'un frappe au guichet.

Le major s'immobilisa et se tut.

Une voix brève et impérative cria :

— C'est moi, Mademoiselle!...

M<sup>lle</sup> Landelle murmura, presque avec effroi :

— C'est elle... Diane...

Troublée, comme si elle eût été prise en faute, elle se dirigea vers le guichet.

Mais le major, se précipitant vers elle, l'arrêta.

— N'ouvrez pas avant de m'avoir promis... avant que tout ne soit convenu entre nous!...

— Mademoiselle, c'est moi, ouvrez-moi donc!..  
faisait du dehors la voix devenue plus impérative.

— Je vous en conjure! consentez auparavant à ce que je vous demande!... suppliait le major.

M<sup>lle</sup> Landelle ferma les yeux, se recueillit quelques secondes; puis, posant sur le major son regard clair, elle dit :

— Monsieur, je ne me crois pas le droit d'empêcher le bien que vous voulez faire... je vous y aiderai!...

Et elle tendit au major sa main, une main bien jaune et bien ridée, mais à l'étreinte loyale et forte.

Le major la prit et murmura en la baisant :

— Merci!...

A cet instant, la porte du bureau s'ouvrit en coup de vent et quelqu'un dit :

— Vous ne répondez pas, j'entre!...

Diane parut sur le seuil, plus grande, plus blanche, plus belle encore dans ses vêtements de deuil.

Voyant M. de Criton penché sur la main de M<sup>lle</sup> Landelle, son visage s'éclaira d'un sourire.

— Pardon!... fit-elle d'une voix légèrement railleuse.

Ni M. de Criton, ni M<sup>lle</sup> Landelle ne répondirent; mais tous deux se regardèrent avec la même pensée :

« En elle sera la difficulté!... »

Ce regard les fit mieux se comprendre.

— Nous sommes d'accord?... murmura le major.

— Oui, Monsieur! répondit avec plus de résolution M<sup>lle</sup> Landelle.

Il sembla à M<sup>lle</sup> Landelle que le major murmurait ces deux mots :

— Brave cœur!...

Et le major aussi crut les entendre prononcer par la receveuse.

Et tous deux se quittèrent, tandis que Diane de Volieux, les yeux mi-clos, continuait à les regarder avec un sourire indéfinissable...

— Ma chère, dit-elle lorsqu'elle revint à la maison rose où seule maintenant, et si pâle, Suzie l'attendait dans le petit salon, Dieu sait si j'ai envie d'être gaie... Eh! bien, en arrivant à la poste aujourd'hui, il m'est venu une folle envie de rire...

Suzie, sans répondre, mit son visage dans ses mains pour en cacher la souffrance.

— ... J'ai frappé, on ne me répondait pas, j'ai ouvert brusquement la porte et devine ce que j'ai vu?... M. de Criton baisant la main de M<sup>lle</sup> Landelle!... Ces deux aimables ruines songeraient-elles à s'étayer?...

Et, bien que ce ne fût ni le lieu, ni l'heure, Diane eut un instant d'oubli, et son rire frais et jeune résouna quelques secondes dans le petit salon si vide, si affreusement vide, depuis que n'y était plus la pauvre maman...

## V

— Ma chère, ce à quoi nous nous sommes décidées est absurde!...

Voilà ce que Suzie entendait pour la cinquantième fois depuis huit jours.

Elle y avait d'abord répondu en cherchant à raisonner sa sœur, à la convaincre. Maintenant, résignée, elle la laissait dire.

Comme il leur était impossible de garder la charge de la petite maison rose, elles avaient accepté l'hospitalité offerte par M<sup>lle</sup> Landelle au bureau de poste, dans une grande chambre dont on venait de lui accorder la disposition.

Et maintenant que la chose était faite, Diane ne cessait de gémir :

— Ce à quoi nous nous sommes résolues est absurde... absurde!... L'on m'a prise en traître!... quand j'ai accepté je croyais que nous n'avions plus rien... alors... Mais depuis que j'ai appris qu'une part de la pension de maman nous est conservée, depuis que je sais qu'en plus M<sup>lle</sup> Landelle a entre les mains deux billets de mille francs pour faire face à nos plus pressants besoins... Ce que j'ai envie de filer, ma chère!...

— De filer?... pour aller où?... questionnait Suzie épouvantée.

— Qu'importe... pourvu que je sorte d'ici... que je quitte ce pays... que j'ai en horreur... en horreur...

Et Diane, frappant du pied, accompagnait ces déclarations de larmes rageuses.

— Moi, je ne voudrais pas m'éloigner de la tombe de la pauvre maman!... répondait invariablement Suzie.

Dans la grande pièce attenant au bureau de poste, le crépuscule d'un soir de novembre jetait à flot sa lueur dorée lorsque Suzie y était entrée pour la première fois, au bras de M<sup>lle</sup> Landelle.

Tout y était joli, frais, élégant!... Les murs étaient tendus d'une cretonne fleurie de roses assortie aux rideaux des fenêtres, des lits, et à la teinte claire des boiseries.

Un tapis couvrait le carrelage. Un poêle de faïence répandait sa chaleur douce. C'était réchauffant et de bon accueil!...

— Avec les meubles aimés de la pauvre maman, ce sera tout à fait chez nous!... s'était écriée la petite boiteuse en se jetant au cou de M<sup>lle</sup> Landelle.

Et, en attendant l'arrivée du père Callot chargé de les transporter, toutes deux se demandaient où l'on placerait ces pauvres meubles qui renfermaient tant de souvenirs.

— Ici, la bibliothèque des livres que maman préférait, décidait Suzie; ici, son bureau... là, sa table à ouvrage... là, son fauteuil, sa chaise longue... ici, le paravent brodé par elle, faisant de mon lit et de ce petit coin, pour moi, comme une chambre à part de celle de Diane... Ah!... je suis bien contente, Mademoiselle!...

Et Suzie n'avait cessé de regarder autour d'elle avec reconnaissance parce que, non seulement on l'accueillait, elle et les souvenirs qui étaient toute sa vie, mais encore parce que de chaque objet, de chaque détail, de tous les coins de cette grande pièce semblait se dégager quelque chose de mystérieux, d'inexplicable, qui lui donnait l'impression, douce entre toutes, d'y avoir été attendue.

Ce soir-là, dans la grande chambre que l'ombre envahissait, Diane toujours gémissait :

— M'en aller, m'en aller... n'importe où... loin d'ici!...

Suzie, en l'écoutant, joignait les mains. Ses yeux se fermaient. Un vertige la prenait et aussi une grande lassitude de répondre. D'ailleurs, qu'est-elle répondu?...

Elle n'avait plus que cette pensée :

« Maman!... Maman!... pourquoi m'avez-vous abandonnée?... »

Quelques instants plus tard, M<sup>lle</sup> Landelle frappait à la chambre des jeunes filles.

— Entrez!... fit la voix frêle de Suzie.

La receveuse ouvrit. Et, s'arrêtant sur le seuil, demanda :

— Suis-je indiscrète?...

Diane venait de dire à sa sœur :

— Mes projets pourront se reprendre ; en attendant, tirons de la situation le meilleur parti possible!...

Elle se retourna vers la receveuse et, le visage et la voix brusquement changés, assura :

— Indiscrète? oh, pas du tout, Mademoiselle, entrez donc!...

Et s'excusant de l'obscurité profonde dans laquelle les surprenait M<sup>lle</sup> Landelle, allumant aussitôt sans nulle pensée d'économie deux bougies et une lampe, offrant à la receveuse un siège avec une grâce toute mondaine, Diane demanda la permission de continuer des rangements.

Pendant qu'elle s'y occupait, la receveuse, effrayée de la tristesse de Suzie, s'était approchée de la petite boiteuse et cherchait à voix basse à la distraire.

Diane l'interrompit pour dire :

— Je crois vraiment que nous ne serons pas trop mal ici...

Puis elle ajouta, du ton important et sec dont on conclut un marché :

— Une seule chose me mécontente, Mademoiselle, c'est que vous vous refusez à me dire ce que nous allons vous devoir pour votre excellente hospitalité...

Diane appuya avec une intention gracieuse sur ces derniers mots.

Suzie eut un mouvement d'ennui. Était-ce seulement cette phrase dure, blessante, que Diane trouvait pour remercier M<sup>lle</sup> Landelle de toutes les choses bonnes, douces, consolantes qu'elle savait mettre dans son accueil?... Diane ne le sentait-elle donc pas comme elle?... N'en éprouvait-elle aucune émotion pour n'y opposer qu'une sèche question d'argent?...

M<sup>lle</sup> Landelle répondit, gênée :

— Je vous ai déjà dit, Mademoiselle, que cette chambre ne me servait à rien.

— Alors, l'aménagement intérieur?... poursuivait Diane, cette cretonne... le tapissier...

— Mademoiselle, continua M<sup>lle</sup> Landelle, croyez bien que j'ai été heureuse... que j'ai cherché à faire pour le mieux... et que si j'ai réussi...

Diane persista, inventoriant :

— Un tapis comme celui-là... ce poêle coûtent cher... très cher!... Je ne voudrais pas que vous vous fussiez mise en dépense...

La receveuse parut très troublée et sa voix se fit plus timide :

— Mademoiselle, croyez bien que si je l'ai fait, c'est... c'est... que je croyais pouvoir le faire...

— D'accord!... mais je désire savoir quelle est la part que vous devez m'attribuer en tout cela...

— Aucune, Mademoiselle, je... je...

— Prétendriez-vous nous faire accepter une situation semblable?...

— Mademoiselle, soyez assurée que...

— Je ne le supporterai pas! fit Diane, très hautaine, et je préfère, dans l'intérêt de nos relations futures, puisque nous sommes appelées à vivre sous le même toit, savoir à quoi m'en tenir dès ce soir et ne plus avoir à revenir sur un sujet aussi ennuyeux pour vous que pour moi. D'ailleurs, Mademoiselle, il est indispensable que je sache bien ce que je vous dois pour pouvoir établir mon budget...

— Votre... votre budget?... bégaya M<sup>lle</sup> Landelle.

— Oui, mon budget, continua Diane sur un ton de confiance, parce que je vous avouerai que, puisque notre position n'est point aussi à déplorer qu'elle le paraissait, mon intention est d'employer ce que vous n'exigerez pas...

— Oh! je n'exige rien... protesta humblement M<sup>lle</sup> Landelle.

— Ce n'est pas acceptable... brisons là... je répète donc que ce que vous n'exigerez pas je l'emploierai à voyager.

— A... à voyager! répéta M<sup>lle</sup> Landelle que cette solution imprévue sembla bouleverser.

— Ce serait si fatigant pour moi!... murmura Suzie.

Diane, dédaignant de répondre à sa sœur, continua délibérément :

— Si ma sœur s'effraye de sortir d'ici, je vous la confierai, Mademoiselle, et...

— Tu sais, Diane, interrompit Suzie d'une voix qui se brisait, que là où tu iras je dois aller... Maman me l'a fait promettre bien souvent.

— Mais, comme moi je n'ai pas promis de t'emmener et qu'en réalité je ne saurais que faire de toi... l'incident est clos!...

M<sup>lle</sup> Landelle prit instinctivement la main de Suzie et la serra.

Il y eut un moment de pénible silence.

Diane, éprouvant de l'humeur de la remarque de sa sœur, reprit sèchement :

— Enfin, Mademoiselle, j'espère que vous prendrez bonne note de mon désir.

— Certainement... certainement... mais pas ce soir, Mademoiselle, permettez-moi de me rendre compte... de prendre conseil... de... de...

— Parfaitement!... interrompit Diane, et, tournant le dos, elle reprit ses rangements : l'étalage d'un nécessaire de toilette — dernier vestige d'opulence — sur une table préparée à cet effet.

Presque aussitôt, Jeanneton, — mère Grognon, — élevée de la qualité de femme de ménage à celle de bonne à tout faire, annonça, grondeuse :

— Mademoiselle!... Mademoiselle!... la soupe, donc!...

Diane se redressa, toisa la vieille femme et, la fixant de ses yeux mi-clos et moqueurs, déclara :

— Non! Mère Grognon... un de ces types!...

— Type?... type?... répéta rageusement la vieille, qué que c'est ça, Mademoiselle?

Diane, pour toute réponse, la regarda avec un haussement de sourcils tellement dédaigneux que mère Grognon ajouta avec une déférence hargneuse :

— Vous, ah! Rosalie le dit bien, vous êtes une vraie dame, il faut vous servir en grand principe et ne jamais, pour tant que la langue démange, vous répondre!...

Diane eut un éclat de rire, et cette remarque de la vieille femme lui rendit sa belle humeur.

Pour le premier repas de ses protégées au bureau de la poste, M<sup>lle</sup> Landelle avait, ainsi que

le déclara Diane avec une aimable indulgence, « trop bien fait les choses ».

Il y avait un pâté de lièvre dont M<sup>lle</sup> Landelle expliqua mal la provenance, et même des roses sur la table « qu'à vrai dire, M. de Critou avait apportées le jour même en venant chercher son courrier », avoua-t-elle, en se troublant fort.

— Ah! c'est M. de Critou... répéta aussitôt Diane.

Elle eut un petit rire railleur qui, accentuant un coup d'œil lancé à Suzie, signifiait : « Qu'est-ce que j'avais deviné?... ces deux aimables ruines... le baise-main... des roses... heum!... heum!... »

D'un rapide mouvement d'épaules, Suzie blâma sa sœur. M<sup>lle</sup> Landelle saisissant ce manège ne se l'expliqua pas et sentit la gêne dont elle souffrait en présence de Diane augmenter au point de ne plus trouver un mot à dire.

Diane, toute à son rôle d'invitée, suffisait du reste aux demandes comme aux réponses.

Elle n'était pas dépourvue de cet esprit mondain, léger, qui vole d'un sujet à l'autre, n'approfondit rien, juge tout d'un mot parfois cruel, d'un trait parfois cinglant.

M<sup>lle</sup> Landelle s'effarait de la trouver si loin d'elle, si disposée à rester... *l'étrangère.*

« J'ai trop présumé de mes forces! » se dit-elle quand elle se retrouva seule, attendant Callot et le courrier de minuit.

Et l'avenir lui parut tout à coup empli de choses nouvelles, un peu effrayantes, au travers desquelles elle ne vit plus de place pour sa vie propre, pour ce qu'elle faisait d'habitude, pour son travail même.

Elle s'épouvanta plus encore lorsqu'elle s'aperçut que, dans l'émotion causée par l'arrivée des jeunes filles, elle avait oublié un travail important. Perdant même complètement la tête à l'idée de se trouver en faute, elle craignit d'avoir commis d'autres oublis, et, fiévreusement, consulta des registres, fouilla des casiers, remua des papiers, bouleversa des tiroirs.

Tout était en ordre ; cependant, elle ne se rassurait pas.

« J'ai omis cela aujourd'hui, demain ce sera autre chose. »

Et, subitement très faible après avoir été très forte, M<sup>lle</sup> Landelle se mit à sangloter. Mère Grognon s'en aperçut, ce qui lui inspira cette réflexion faite à mi-voix :

« Cette pauvre Mademoiselle, quel combat elle s'est allé chercher!... la petite toute faible et malade, passe... mais la grande... la grande... Rosalie le disait bien... Jésus! »

## VI

Ce matin-là, plus vite que d'habitude, M<sup>lle</sup> Landelle se précipita vers l'église après le départ des facteurs.

Il faisait encore nuit, et, dans la nef, nulle lampe de sanctuaire ne piquait d'un point lumineux l'obscurité.

M<sup>lle</sup> Landelle prit dans sa poche un bout de cierge et l'alluma.

Il y eut contre la voûte le volètement, les coups d'ailes maladroits d'un oiseau de nuit éveillé par cette lumière. M<sup>lle</sup> Landelle ne s'en effraya point et, son cierge posé sur la table de communion, elle se prosterna, le front lourd d'inquiétudes.

La flamme vacillait, éclairait mal l'autel, se reflétait dans les ors restés brillants, s'éteignait dans les autres. Ainsi saint Michel semblait brandir une lance de lumière sur un fantastique démon noir, sa cuirasse étincelait, et, sur son visage, de bizarres jeux de clartés et d'ombres accentuaient en force et en puissance l'expression de ses traits.

M<sup>lle</sup> Landelle pria longtemps. Le cierge s'éteignit. Un peu de jour teinta les vitraux à demi brisés.

Elle se releva et, après un lent et solennel signe de croix, sortit.

Elle traversait à pas pressés le cimetière lorsque quelqu'un l'appela.

A la lueur grise de cette aube de novembre, elle aperçut M. de Criton.

— Eh bien?... fit-il d'une voix d'angoisse.

Il n'eut pas besoin de mieux expliquer sa pensée, M<sup>lle</sup> Landelle la comprit.

— Eh bien, Monsieur, j'étais horriblement inquiète hier au soir ; je viens de demander à Dieu la grâce de l'être moins!... fit-elle avec agitation.

— Que s'est-il passé?...

— Rien et tout... ah! quelle soirée!...

M<sup>lle</sup> Landelle semblait en subir encore l'impression pénible.

— Contez-moi cela, fit le major.

La voix tremblante d'émotion, M<sup>lle</sup> Landelle lui peignit le malaise, la détresse où l'avait jetée l'attitude de Diane. Elle lui confia combien la jeune fille l'avait blessée en insistant sur cette question de loyer et de pension. Elle s'accusa de cet oubli commis dans le service de la poste, s'en épouvanta pour l'avenir et termina en rapportant au major le parti imprévu que Diane comptait tirer des événements.

Durant toute la première partie du récit, la physionomie du major avait paru aller en s'éclairant.

« Orgueil, sottise, vanité d'un côté, susceptibilité de l'autre, vieilles habitudes à perdre... nouvelles habitudes à prendre!... cela s'arrangera!... » songeait-il.

Mais les derniers mots de M<sup>lle</sup> Landelle mirent un pli dur à son front et un singulier sourire à ses lèvres.

— Ah! M<sup>lle</sup> Diane... M<sup>lle</sup> Diane... fit-il, la voix secouée d'un rire nerveux.

Puis il s'apaisa et parut réfléchir.

Après une pause, il reprit tristement :

— Elle a raison, après tout!... Nous n'avons pas songé à ce désir, légitime pourtant!... Nous avons cru que, comme vous et comme moi, elle ne songerait qu'au repos... nous avons oublié qu'elle a vingt ans, d'autres goûts, d'autres aspirations, et si peu de cœur!... finit-il en soupirant.

— Ah!... Monsieur, que faut-il donc faire? gémit M<sup>lle</sup> Landelle.

— Ne laissez au bel oiseau que juste ce qu'il lui faut d'ailes pour voler! fit le major avec un éclair de défi dans ses yeux bleus.

— Comment cela?

— En acceptant, Mademoiselle, quelque chose qui vous sera pénible...

— Oh ! mon Dieu, Monsieur, quoi encore ?...

— Qu'elle paye ce qu'elle croit vous devoir.

M<sup>lle</sup> Landelle se redressa et très noblement, très nettement, prononça :

— Jamais je n'y consentirai.

— Alors, qu'arrivera-t-il ?...

— Je l'ignore et suis heureuse de l'ignorer, car je ne sais où nous nous laissons entraîner...

Le major eut un geste impatient, peu en accord avec sa politesse ordinaire.

— Vous préférez laisser à M<sup>lle</sup> Diane les moyens de traîner sa malheureuse sœur après elle d'aventure en aventure, répondit-il... vous préférez...

Et, se penchant vers la receveuse, il continua, la voix sourde, presque haineuse :

— Vous ignorez donc combien ces femmes trop belles, aux traits trop réguliers, peuvent être dangereuses, ce qu'il peut y avoir d'impitoyablement égoïste dans leurs grands yeux dont l'expression d'innocence déconcerte, d'impitoyablement cruel dans leur sourire mystérieux comme celui de la Joconde... Ah ! Mademoiselle, on voit bien que vous n'en avez pas souffert.

Toute à sa propre inquiétude, M<sup>lle</sup> Landelle ne remarqua point la véhémence et dramatique forme que prenait celle du major.

— Pourtant, Monsieur... fit-elle, larmoyante.

Le major continua avec la même violence :

— Vous préférez compromettre ce que nous avons fait pour la pauvre Suzie, rendre inutiles tous nos efforts, les retourner contre elle, en faire un piège, un traquenard, pis encore... cela ne se peut pas !...

Alors, ce fut aussi de la part de M<sup>lle</sup> Landelle une révolte :

— Quand on accepte un faux point de départ, voilà où l'on en arrive... je vous le disais, Monsieur... je vous ai prévenu... je pensais bien...

— Vous parlez de faux point de départ ; quel aurait été le vôtre, Mademoiselle, quel aurait-il été ?

— Je ne l'avais pas compris clairement, c'est pourquoi, lorsque vous êtes venu me trouver... j'attendais ! J'étais sûre de vouloir, mais incertaine de la façon dont s'emploierait ma bonne volonté... maintenant, le mieux serait de ne rien cacher, de tout avouer...

Le major eut un geste désespéré :

— Tout avouer?... Quelle folie!...

Puis, s'adouissant, retrouvant sa politesse, comprenant qu'il manquait de prudence, il demanda :

— Mademoiselle, voyons, raisonnons... faisons ensemble quelques pas dans le petit cimetière. Je suis convaincu qu'après un moment de causerie nous arriverons à envisager avec plus de calme une situation qui ne demande qu'un peu de sang-froid devant l'imprévu...

Ils se mirent à errer, à pas lents, autour des tombes abandonnées. Des fils d'araignées enveloppaient les ifs d'un réseau de dentelles. Des rouges-gorges voletaient, frôlant des couronnes dont se détachaient des gouttes d'eau lourdes comme des larmes...

— Je crains que nous n'ayons outrepassé nos droits!... gémissait M<sup>lle</sup> Landelle.

— Les droits de la charité sont sans limites. Dieu n'a pas fixé le point où doit s'arrêter l'amour qu'il commande d'avoir pour le prochain!... répliquait le major avec feu.

— Songez, Monsieur, au legs sacré fait à moi par M<sup>me</sup> de Volieux!...

— Je ne l'oublie pas, Mademoiselle.

— A la situation que me créerait vis-à-vis des jeunes filles ce rôle de... *logeuse*.

— Mademoiselle, je regrette que vous fassiez une question personnelle d'une chose...

— Une question personnelle, Monsieur?... ce mot me blesse... interrompit la receveuse.

— Je me suis mal expliqué...

Et le major se remit à plaider la cause qu'il avait faite sienne.

Le ciel était gris, les lointains noyés de gris, la plaine fondue dans du gris. Les peupliers de la route jetaient au vent leurs dernières feuilles.

Lasse de discuter, M<sup>lle</sup> Landelle écoutait M. de Crillon sans plus répondre ; mais, à part elle, elle répétait : « *logeuse*... question personnelle... »

Et il lui semblait que ce qui ennoblissait la tâche qu'elle s'était donnée, éclairait les devoirs qu'elle avait acceptés, rendait légère sa vie nouvelle, s'en allait dans ces mots comme les pauvres petites feuilles dans le vent...

## VII

— Eh bien?... demanda quelques jours plus tard M. de Criton en venant chercher son courrier.

M<sup>lle</sup> Landelle comprenait maintenant sans plus d'explications l'anxiété de cette brève question toujours la même.

Elle répondit avec un soupir :

— Dans toute décision nouvelle, avant de goûter la paix, il y a cinquante lieues de mauvais chemin... la chère Suzie m'aide à les franchir...

Le visage du major s'éclaira.

Pourtant, inquiet, il demanda :

— Et... et l'autre?...

— L'autre... ah! l'autre... M<sup>lle</sup> Diane écrit beaucoup... heureusement!

Diane passait en effet de longues heures à couvrir de sa belle écriture anglaise les feuillets d'un livre à serrure aussi grand, aussi imposant qu'un missel.

Ce livre, primitivement destiné à renfermer dans son maroquin blanc gaufré d'argent une ou plusieurs des pensées de chacun de ceux que Diane rencontrait sur la route de la vie, avait failli à sa destination. Sur la première de ses pages, Diane avait écrit avec conviction, sans se douter de ce à quoi l'engageait ce titre pompeux :

« Autour de ma demeure intérieure. »

Et chaque jour, son livre ouvert, sa plume à la main, elle entraînait dans cette demeure, l'arrangeait à sa façon, la parait avec un art infini ; mais pour n'y recevoir, pour n'y contempler, pour n'y adorer qu'un être, qu'une idole : elle, Diane!...

De Suzie, de M<sup>me</sup> de Volieux, de sa mort, des événements qui avaient décidé de l'arrivée à Savignon, il n'était question que pour mémoire, en termes brefs, en phrases d'agendas que suivaient des lignes de points.

« Les souvenirs déchirants s'imposent d'eux-mêmes, écrivait Diane. Ils entaillent le cœur comme le couteau marque sur la taille de bois blanc du boulanger.

« Mais les autres... les autres... les légers, les ravissants, les charmeurs, ceux qui ne sont que rêves, que mirages... où vont-ils?...

« J'en veux emplir ma demeure pour les retrouver et me réfugier au milieu d'eux aux heures où ils ne reviendront plus.

« Enguirlandons... enguirlandons!...

« La vie, en dehors des jours qui naissent noirs, est une eau claire qu'il faut teinter à sa façon.

« Plus on se leurre, plus on se trompe, plus on est sage. La grande question ici-bas est de s'empêcher de mourir d'ennui...

« Je ferme donc les yeux sur ce qui m'entoure. Je tente d'oublier Suzie, ma sœur, ses théories et ses idées si totalement contraires aux miennes, la timide Landelle, sa huppe en cage et ses fuchsias en pots, le sévère Criton, son sloughi à tournure de chacal, son cuisinier jaune, le bureau de poste, sa poussière, ses paperasses, la vague odeur de chien mouillé qu'y laissent les facteurs... et je me transporte en arrière, de longues années en arrière!

« Et pour leur conserver leur fraîcheur, pour faire la part de l'usure, du temps qui atténue, qui éteint, forçons les couleurs, exagérons les nuances...

« Voyez-vous?...

« — Je vois! comme disent les somnambules.

« Et le miracle est fait!...

« Le temps est affreux. L'hiver dur. Le ciel toujours noir. Les jours succèdent aux jours monotones et tristes... Hier, il est tombé quelques flocons de neige...

« Qu'importe!...

« Je suis une de ces grandes dames de jadis qui, entre deux étapes longues, posèrent ici un instant...

« Ah! la belle voyageuse, je la retrouve en moi, je sens un peu de son âme se mêler à la mienne, je comprends ce qui la pousse à courir le monde, je sais son inquiétude, le pourquoi de la quête qu'elle mène...

« Elle veut un idéal insaisissable, une fantaisie mal définie, un caprice peut-être; mais qui — fantaisie, caprice ou idéal — sera pour elle : le bonheur!

« Et me voilà jouant aux propos interrompus, aux questions, aux petits jeux :

« — Le bonheur, Madame, n'est point de ce monde.

« Elle proteste, railleuse.

« J'insiste.

« — Alors, Madame, que sera-t-il pour vous ?

« Elle sourit sans répondre à l'image du bonheur qu'elle emporte en elle.

« — L'espérez-vous, Madame, trouver dans ce relai perdu ?...

« — Le bonheur se peut trouver partout, affirme-t-elle.

« Et elle sourit plus mystérieusement, la belle Madame, en tendant vers la flamme son pied petit moulé dans du satin, ou bien ses mains de reine...

« Ses yeux brillent, et, tout au fond, j'y vois la joie d'une espérance.

« Ah ! les premiers flocons de neige peuvent tomber !...

« Je ne les verrai plus d'aujourd'hui...

\*

• •

« Hier, c'est à Callot, à l'obscur Callot, qu'est revenu l'honneur de m'avoir donné une vision de ce passé que j'adore, dont je me délecte, dont je m'enivre...

« Il est arrivé au grand trot de sa mule harnachée de grelots. Aussitôt, à ce bruit de grelots, de voiture, à ces coups de fouet, ce va-et-vient, j'ai fermé les yeux et revu le relai semblable à ce qu'il était au temps de sa splendeur.

« Dans les grandes écuries, des postiers à queues nouées, à crinières nattées de ruban. Dans les remises, des berlines aux antiques formes, des diligences aux couleurs vives. Poudrés sous leur chapeau de cuir bouilli, des postillons à cadettes, à grandes bottes, des postillons d'opéra comique, pimpants et fiers dans leur tenue coquette : eulotte jaune, veste à parements, gilet écarlate.

« Aux cuisines, des béarnaises accortes.

« Dans les grandes salles, au coin des vastes cheminées, je retrouve les belles dames frileuses.

« Et, debout près d'elles, penchés en ces poses d'un romantisme adorable, de fiers cavaliers cra-

vatés de haut, vêtus de pardessus à triples collets ou de roulières de couleur sombre.

« Ah ! l'heureuse époque où le bonheur ne pouvant voyager si vite s'attardait, se rencontrait un peu partout !... Que cet arrêt en pleine campagne me semble charmant... et mes héros satisfaits du voyage !...

« Callot est reparti, il a emporté mon rêve !...

« Le roulement de la voiture, le tintement des grelots qui s'éloignent, m'ont représenté le départ des berlines, des postillons, des beaux voyageurs...

« Et je me retrouve plus seule encore. Je les regrette, je les pleure, je me forge des chimères pour ne point mourir d'ennui en un pays que je déteste, entre des gens glacés, figés, qui ne comprennent rien, ne parlent que de choses qui rident, qui plissent et font jaunir à force d'inoculer de la tristesse...

« De ce qui fait la joie de Suzie, moi je meurs...

\*  
\* \*

« Les jours sont plus longs, l'hiver touche à sa fin, les couchers de soleil sont adorables, les soirées tièdes et mes rêves toujours si parcils qu'ils commencent à m'ennuyer.

« Je hais Callot pour emporter chaque soir ma berline et mes héros !...

« Je suis lasse de rester seule, alors qu'eux toujours s'en vont, me quittent, m'ont quittée...

« Je hais Critou que je surnomme « le frère prêcheur » parce qu'il a sans cesse aux lèvres des phrases de morale, des proverbes, des sentences aussi froids, aussi tristes, aussi « glas » que le « Frère, il faut mourir », des Chartreux.

« Pourquoi est-il ainsi quand il me voit, et presque gai lorsqu'il est avec Suzie ?

« Pourquoi Landelle est-elle gentille pour Suzie et gênée, cérémonieuse avec moi ?... Pourquoi tout ce qui est avec Suzie semble-t-il être contre moi ? Pourquoi lui donne-t-on raison, à moi toujours tort ?...

« Pourquoi se met-on entre nous ?...

« A qui ai-je donné le droit de me juger ?...

« Je suis seule... seule... déplorablement seule !...

« Et je pleure ma vie qui s'en va, ma jeunesse, ma beauté inutile...

« Ma beauté!...

« Arrêtons-nous à ces mots ; il est sage de puiser les consolations d'où qu'elles viennent...

« Je veux faire mon portrait, le mettre dans un coin de ma demeure et l'y garder pour moi.

« Je le retrouverai, consolant et navrant tout à la fois, le jour où les rides viendront...

« Je suis jolie, mieux que jolie, je suis belle, grande, distinguée. Ma taille est mince, fine, souple, mon teint est frais, blanc... du lait!... Mes yeux... ah! mes yeux, je les aime!... Ils sont noirs, brillants, lumineux!... De longs cils les ombrent. Mes cheveux sont bruns dorés, légers...

« Mais à quoi bon tout cela?... Qui le voit?...

« Mère Grognon seule parfois s'écrie :

« — Jésus! vous êtes belle comme la Madone!...

« La Madone?... en niche, alors!... Sur un autel, entre des cierges, des fleurs de papiers!

« Quelle destinée!...

« Je me sauve lorsque mère Grognon m'admire!...

\*  
\* \*

« Suzie joue au bésigue avec le major.

« Ils jouent de l'argent, « pour les pauvres, s'il vous plaît »!... Quelle édification pour la paroisse!...

« Trois fois par semaine, le major, en venant chercher son courrier, ne s'arrête plus au guichet, il franchit la porte. Ces jours-là, il a soin de ne pas amener son « chacal » pour ménager les nerfs de la huppe. Tout est prévu!...

« — Bonjour!... fait-il gaiement.

« S'il ne me voit pas, il semble chez lui, il s'installe.

« M'aperçoit-il?... il prend des airs alambiqués, il tourne des phrases. Je le gêne, c'est visible!

« Souvent je le regarde avec une folle envie de railler, le plus souvent je m'éloigne...

« Suzie et lui m'agacent avec leur jeu, leur façon d'abattre leurs cartes, leurs triomphants *deux cent cinquante*, leurs joyeux *cent d'as*, leurs insipides *quarante*...

« Peut-on passer sa vie ainsi et paraître y trouver son bonheur!...

« Moi, je comprends les cartes, mais autrement... chut! parlons-en tout bas...

« Je prends le grand jeu et le déploie.

« Je sais ces choses depuis qu'un jour, dans une roulotte, à la foire de Neuilly, une foraine...

« Mais que voilà un méchant souvenir!... Cette femme annonça : une mort, hélas!... des malheurs... la misère... Tout s'est justifié...

« Puisque les cartes ont dit vrai une fois, elles peuvent dire vrai encore, et si elles annoncèrent des tristesses, elles peuvent annoncer des joies.

« M<sup>lle</sup> Landelle m'a surprise étendue à terre près du poêle, mes cartes devant moi sur le tapis.

« C'était un jour béni où les cartes m'annonçaient des choses d'une douceur de miel : une nouvelle, un héritage, un mariage, un changement de demeure, beaucoup d'argent...

« Cette pauvre Landelle entre.

« J'ai un agacement à l'entendre. Je me dis :

« Elle a sûrement le mauvais œil ; maintenant, toutes mes cartes vont être mauvaises!... »

« Je fais de la main le geste qui conjure le mauvais sort. En vain!... La carte qui suit est un pique... pleurs, chagrins, tristesse...

« J'en étais sûre!

« Landelle me considère de haut. Elle semble prise de l'envie de me dire :

« Vous avez tort, mademoiselle Diane, de vous occuper ainsi... »

« Si elle parle, je suis prête à lui répondre que, ma pension payée, elle n'a pas le droit de s'occuper d'autre chose... Bah! à quoi bon?... Suzie en pleurerait, ce serait une scène!...

« Je préfère lancer à Landelle une de ces énormités qui la font fuir :

« — Les cartes, Mademoiselle, sont mes grandes confidentes, mon seul soutien aux heures d'épreuves!...

« — Pauvre enfant!... fait-elle d'un ton de pitié.

« — Elles seules m'aident à vivre ou à mourir suivant qu'elles me donnent espoir ou déception...

« Landelle a levé les bras au ciel et s'est sauvée!...

« J'ai vite balayé sur le seuil de ma demeure la trace laissée par ses chaussures. Mais le charme était rompu. Mes cartes n'ont plus été que des piques ou de maudits carreaux.

\*  
\* \*

« Les cartes me mentent, comme les rêves. Ce qu'elles disent, elles le contredisent... je ne sais que croire, qu'espérer... je m'ennuie à mourir...

« A... mourir!... »

### VIII

« Ma pauvre maman, comme il faut que je dise à quelqu'un ce qui me gonfle le cœur, ce que je ne puis dire à personne ; comme je ne puis écrire un journal que quelque jour on découvrirait, je vous écris, assise sur mon lit, derrière votre paravent broché qui me fait, dans la chambre de Diane, comme une petite chambre.

« Maman, je suis si triste, si triste!...

« Diane ne m'aime plus!...

« J'en ai tant de peine que si ce n'était la promesse que je vous ai faite de ne jamais la quitter, je vous demanderais de me rappeler à vous!...

« Maman, Diane ne m'aime plus!...

« J'ai longtemps hésité à le croire ; maintenant, je le sens bien.

« Ni les bontés, cependant bien grandes, de M de Criton, ni celles de M<sup>lle</sup> Landelle ne peuvent me consoler de voir Diane ne plus m'aimer...

« L'autre soir, Diane m'a surprise en larmes.

« — Qu'as-tu ? m'a-t-elle dit.

« Sa voix était plus douce que d'habitude ; j'ai senti mon cœur se gonfler d'un peu d'espoir et j'ai crié :

« — Diane... Diane, je t'en supplie... aime-moi... aime-moi... ne m'abandonne pas!...

« Elle a répliqué, railleuse :

« — T'aimer?... Qu'est-ce que je fais donc?... T'abandonner ? Est-ce que j'y songe?...

« — Tu m'aimes, oui... tu es là... mais si peu... si peu...

« — Si peu?... je ne comprends pas!...

« — Tu ne comprends pas?... je vais t'expliquer...

« Elle m'a interrompue vivement.

« — Que vas-tu me dire?... des reproches?...

« — Non, Diane, écoute-moi...

« — Des reproches que t'ont soufflés des gens qui te montent contre moi?... laisse-moi en paix, tais-toi!...

« — Diane, je t'en prie... écoute-moi... je me plains de... de...

« Et j'ai cherché à le lui dire ; mais, aux premiers mots, elle s'est fâchée, elle m'a traitée de « petite fille déraisonnable chez laquelle on s'attachait à développer une sentimentalité bête... », elle m'a fait taire, elle ne m'a pas comprise...

« Alors, maman, c'est à vous que je vais dire ce que j'aurais dit à Diane.

« Diane est près de moi et je suis près d'elle ; mais, entre elle et moi, quelque chose existe qui nous sépare bien réellement sans cependant nous séparer.

« Imaginez-vous, maman, une grande vitre, une glace transparente et dure au travers de laquelle je la vois se mouvoir, agir comme j'apercevrais, au travers du carreau d'une fenêtre, une personne étrangère.

« Contre cette glace, je me brise tout entière, et avec moi se brisent aussi ces mille riens inexprimables et doux qui viennent du cœur et qui aident tant à vivre.

« Maman, il faut que vous m'aidiez à rompre cette glace!...

« Souvent, je vois Diane ennuyée, lasse, dégoûtée... je voudrais alors me rapprocher d'elle, la raisonner, lui dire d'avoir confiance en moi ; ou souffre moins à deux d'une grande peine.

« S'il m'arrive de lui sauter au cou, de l'embrasser, je la sens aussitôt se raidir.

« — Diane, qu'est-ce que tu as?...

« C'est tout mon cœur, maman, croyez-le, qui crie vers elle.

« — Ce que j'ai?... rien... Ne t'occupe donc pas de moi, ne m'ennuie pas, je déteste être ennuyée!...

« Elle se dégage. Elle me repousse. Elle s'éloigne... »

« Aussi, maman, ce soir, comme tant d'autres

soirs, là, derrière le paravent, si près de moi et cependant si loin, Diane va, vient, s'accoude à la fenêtre, en sort, puis y revient...

« La nuit est douce, parsemée d'étoiles, Diane est nerveuse, inquiète, je crois même qu'elle pleure...

« Elle pleure, et je ne puis rien pour la consoler.

« L'hiver est fini, c'est le printemps, les jours longs, beaux, ensoleillés, les jours comme ceux où les chants des oiseaux, les fleurs qui poussaient, le bon air qui passait vous faisaient dire : « Suzie, dearest, on vit mieux aujourd'hui!... » Après un long hiver sombre, ces jours nous sont venus!... Et j'en jouis parce qu'ils me parlent de vous, sans tristesse, parce que je vous sens autour de moi dans tout ce que vous aimiez, dans les oiseaux qui chantent, dans les fleurs qui poussent, dans le bon vent qui passe!... Parce que je vous retrouve aussi dans tout ce qui m'arrive de bon, d'heureux, dans tout ce qui m'aide à vivre, à me consoler de ne plus vous avoir près de moi.

« Oui, maman, je vous retrouve dans les regards affectueux qu'ont pour moi M<sup>lle</sup> Landelle et M. de Criton, dans leurs paroles, et surtout dans l'orgueilleuse satisfaction qu'ils semblent éprouver tous deux chaque fois qu'ils voient en moi un progrès de plus...

« Car je vais mieux, maman ; je me redresse, je marche, je me sens plus forte. Si vous pouvez me voir, vous devez en être heureuse!...

« Et cela, M. de Criton me le répète sans cesse, sûr ainsi de me faire prendre soin de moi, de me pousser à avaler des remèdes, de m'amener à accomplir des miracles...

« Eh ! mon Dieu, maman, en pensant à vous, avec lui, je crois que j'en ferais, des miracles, il est si bon, si parfaitement bon!...

« C'était le plus jeune major de l'armée et un si bon officier. Il a eu un grand chagrin, sa démission a suivi un coup de tête. Qui est-ce qui a pu avoir le courage de lui faire tant de peine ? Quand j'y pense, cela me serre le cœur!...

« C'est le chagrin de son *chagrin*, et peut-être plus encore celui de son irréparable coup de tête, qui l'ont vieilli.

« Cependant, à le bien regarder, ses yeux ont un regard jeune, son rire n'est pas celui d'un vieillard, et l'on dirait ses cheveux plutôt poudrés que blancs. De fait, il n'a que quarante-deux ans...

« Il ne veut pas qu'on lui dise ces choses. Il y a des gens qui aiment à se rajeunir ; lui veut être vu vieux, très vieux.

« — Chacun a ses manies ! déclare-t-il.

« Et il ajoute :

« — J'en ai bien d'autres !...

« — Quelles sont-elles ?...

« L'autre jour, il pleuvait à torrents, il s'est attardé au bureau et j'ai passé tout ce temps à le taquiner, pour tâcher de les deviner, « ses manies ».

« Il se prêtait à cette manière de confession, mais Diane est entrée et je n'ai plus rien su.

« Ah ! maman, si entre Diane et moi il y a une glace, entre M. de Criton et Diane cette glace se double d'un rideau.

« Mais, en vous parlant du major, j'oublie que j'ai encore à vous parler de Diane.

« Depuis que vous n'êtes plus là, en Diane s'affirme le désir qui vous tourmentait si fort : elle veut quitter Savignon...

« Nous sommes si bien ici, nous pourrions y être si heureuses, pourquoi Diane ne peut-elle se résoudre à essayer de ce bonheur ?

« L'hiver s'est passé, attristé pour moi par la crainte de ce départ. Maintenant, chaque jour, cette crainte grandit ; Diane parle de quitter Savignon comme d'une chose très prochaine...

« — Où irons-nous ?...

« — J'ai mon idée !... répond-elle.

« Et je m'effraye quand je regarde Diane, parce que, cette idée redoutable, je la devine, là, derrière son front, y creusant ce pli du sourcil qui vous faisait dire : « Il y a une ombre dans la vie de Diane. »

« Oh ! oui, maman, il y a une ombre qui s'étend jusqu'à moi et me cache le soleil, le bon et cher soleil que M<sup>lle</sup> Landelle et le major s'efforcent de faire rayonner sur moi...

« Maman, comme je vous ai demandé de m'aider à briser la glace qui me sépare de Diane, je vous demande de dissiper cette ombre.

« Et pour cela, je vous en prie, enlevez à Diane l'idée de ce départ!...

« Si, cependant, vous y voyez le bonheur de Diane... Ah! si surtout Diane peut, en le faisant, me revenir, n'écoutez pas ma prière, favorisez ce voyage... Donnez-moi seulement le courage d'accomplir mon devoir, tout mon devoir, quoi qu'il puisse m'en coûter!...

« Diane vient de se coucher.

« Quand elle dormira, j'irai jusqu'à la fenêtre, qu'elle a oublié de fermer, et je détruirai ma lettre en m'imaginant vous l'envoyer... de la seule pauvre petite façon bien enfantine que j'ai découverte pour me rapprocher de vous!...

« Maman, j'aime Diane, faites-moi aimer de Diane ; maman, j'aime Savignon, faites-lui aimer Savignon!...

« Maman, puisque vous ne m'avez pas fait mourir de votre mort, bénissez ceux qui m'ont aidée à retrouver le courage de vivre : M<sup>lle</sup> Landelle, si bonne ; le pauvre major, qu'on a rendu si malheureux!...

« Adieu, maman, adieu!... »

Et Suzie se lève avec effort, — bien des mouvements lui sont pénibles encore, — prend sa lettre écrite sur des feuilles légères et transparentes, et s'approchant de la fenêtre, sa bougie à la main, elle les allume une à une.

Flambant, noircies, striées de points rouges, les feuilles s'envolent soulevées, portées de ci de là par le vent du soir...

Et Suzie les regarde fuir, souriante.

Puis, apaisée, elle revient vers son lit, et, s'étendant gauchement, elle joint les mains, murmure une prière et ne tarde pas à s'endormir.

## IX

— Le ciel est si bleu, Diane si ennuyée et la route si belle, que j'ai toujours peur que Diane ne la prenne et ne la suive tout droit devant elle.

— Jusqu'à Paris?... railla doucement le major ; rassurez-vous, mademoiselle Suzie, je ne vois rien dans les goûts de votre sœur qui puisse légitimer une semblable inquiétude.

— Cependant, je vous assure qu'à l'entendre par instants...

— On ne fait heureusement pas tout ce que l'on dit... et je ne crois pas qu'un voyage ainsi fait à la manière du Juif-Errant sera son idéal!...

Suzie hocha la tête et poursuivit à voix basse :

— Puis, si vous saviez, Monsieur, comme Diane est dure pour M<sup>lle</sup> Landelle!... Ah! un jour ou l'autre, elle se lassera de nous avoir et il nous faudra partir... tout quitter!...

— N'ayez nulle crainte.

— Diane est si querelleuse, elle a des mots si blessants... elle a tourmenté M<sup>lle</sup> Landelle pour accepter cette pension; M<sup>lle</sup> Landelle y consent avec une peine profonde... Diane en est furieuse.

— Je sais... je sais, ne vous tourmentez pas!...

— Il faudrait être sans cœur pour ne pas s'en tourmenter, pour écouter sans frémir les allusions de Diane, ses réflexions injustes...

— Laissez-la dire!...

— Avant-hier, elle a fait presque une scène...

— Laissez-la faire!...

— Et, en sortant de table, comme j'aidais M<sup>lle</sup> Landelle à trier le courrier, la pauvre femme s'est mise à pleurer parce que je lui demandais de me pardonner le mal que lui fait Diane.

— Elle pleurait sans doute de votre peine.

M<sup>lle</sup> Landelle est bien au-dessus des... des impatiences que peut avoir votre sœur...

— Ah! Monsieur, si ce n'étaient que des impatiences!... Ce sont des impertinences qui durent du matin jusqu'au soir.

— Qu'est cela?...

— Presque des grossièretés...

— M<sup>lle</sup> Landelle a une âme très haute qui ne se détourne pas de ce qu'elle veut pour des vétilles. M<sup>lle</sup> Landelle s'est tracée une ligne de conduite : ce que pourra dire ou faire votre sœur ne la lui fera modifier en rien... au contraire.

— Au contraire?...

— Plus votre sœur paraîtra déraisonnable, plus M<sup>lle</sup> Landelle sentira combien vous aurez besoin d'appui, et plus elle s'efforcera d'être cet appui.

— Vous penseriez certainement ainsi, Monsieur, fit Suzie profondément émue, mais la pauvre M<sup>lle</sup> Landelle, qu'est-ce qui l'y oblige?...

Le major interrompit, taquin :

— Et qu'est-ce qui m'y obligerait?...

— Vous?... oh! vous!... commença-t-elle.

Puis elle se troubla et finit par balbutier :

— Je ne puis jamais me figurer que vous n'êtes rien pour nous...

— Comment, mademoiselle Suzie? un vieil ami très dévoué n'est donc rien pour vous?...

— Oui... si... je m'explique mal! balbutia-t-elle.

Et le major revendiqua gaiement ce titre de vieil ami en énumérant drôlement les droits et les privilèges.

Séparés de la grande route par une haie d'aubépine, le major et Suzie causaient, assis à l'ombre des chênes qui entouraient le relai du côté de l'ouest.

Le temps était clair. La vue se perdait dans des lointains embrumés. Les Pyrénées fermaient l'horizon d'une ligne vaporeuse, presque transparente.

Ce n'étaient que bruits légers : bourdonnements d'insectes sur l'aubépine, frémissements de feuilles dans les chênes, sifflements de merles ; en bas, à Savignon, le heurt d'un marteau sur une enclume, un chant de pâtre, un aboi de chien, trois coups sonnés lentement par une horloge... Et ces bruits naissaient, mouraient, troublant à peine le silence, semblant en augmenter la quiétude et la paix...

Pour couper court aux inquiétudes de Suzie, M. de Criton racontait une mésaventure arrivée à « Yo », un méfait commis par Morlack ; mais, si d'habitude la petite infirme riait de ces choses, aujourd'hui rien ne parvenait à chasser de ses yeux cette impression désenchantée que le major n'y voyait jamais sans inquiétude.

— On pourrait être si heureux, cependant, si heureux!... murmura-t-elle tout à coup d'une voix lasse ; il fait si beau, l'air est si bon, le soleil donne tant de force!...

— Pourquoi ne seriez-vous pas heureuse? qu'est-ce qui vous empêche de l'être?...

Les yeux de la fillette s'emplirent de larmes... Ah! tant, tant de choses l'empêchent d'être heureuse, des choses qui, peu à peu, se révélant à elle, s'ajoutent à d'autres qu'elle ne peut dire, même au major... surtout à lui, peut-être!...

Elle ne répond pas. Il la gronde :

— Vous dites qu'il fait beau, que le soleil est bon, que l'air donne tant de force : pourquoi ne jouissez-vous pas de ces douceurs... Le bonheur consiste surtout dans le bon accueil fait à ce qui vient vers nous à chaque heure, à chaque minute de notre existence... Les événements se transforment suivant qu'on leur fait bon ou mauvais visage. Prendre l'ombre que jette en nous la pensée d'un chagrin pour ce chagrin lui-même est malfaisant, affaiblissant...

Suzie, les yeux au loin, ne semble pas entendre.

— Vous ne m'écoutez pas, je suis fâché, très fâché!... fait le major d'une voix grondeuse.

Suzie proteste mollement.

Qu'avait-elle aujourd'hui pour ne jouir ni du beau temps, ni du beau ciel, ni du printemps, ni de ce qui était le meilleur de sa vie : de la présence du major?...

Elle se le demandait, ne trouvait rien à répondre. Diane survint et la tira de peine.

Elle s'avancait vers eux, rayonnante de jeunesse, de fraîcheur. Vêtue de noir, elle roulait coquettement du bout des doigts le manche d'une ombrelle mauve ouverte sur son épaule.

— Vous flirtez?... dit-elle, moqueuse.

Le major répondit sèchement :

— Nous philosophons.

— Ah! pardon... c'est vrai!... répliqua-t-elle assez méchamment, avec Suzie on ne peut que philosopher.

Et, chantonnant, sans voir les larmes que sa réflexion avait fait monter aux yeux de sa sœur, elle s'avança vers la haie et regarda sur la route.

Rien n'y venait qu'un peu de vent caressant l'herbe des fossés, inclinant du même côté les peupliers dont la longue théorie se perdait là-bas, très loin ; rien n'y passait que de temps en temps une colonne de poussière, tourbillon léger s'enlevant, virevoltant pour s'enfuir au moindre souffle, laissant de son passage un fin parfum de vanille.

— Tiens! fit Diane, on entend une voiture... des grelots...

Suzie regardait toujours l'horizon avec, dans

ses yeux d'ambre clair, la même expression souffreteuse ; le major mordillait sa moustache, tourmenté de retrouver dans le regard de Suzie cette expression.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent.

Diane poursuivit :

— Ce ne sont point les sonnailles de Callot, ni le roulement de sa guimbarde... Qu'est-ce que j'aperçois au haut de la côte?... Venez donc voir... Est-ce que le bon vieux temps ressuscite?... Est-ce que le relai va reprendre vie?... Deux chevaux attelés en poste... des gris-pommelés avec des queues de renard au frontail... un postillon ! Venez donc voir... me dire si j'en rêve pas, si je ne deviens pas folle !

La nouvelle était surprenante.

Ni le major ni Suzie n'accoururent pourtant.

Penchée sur la haie qu'elle dominait de sa taille mince, Diane regardait avidement.

Une voiture venait, une victoria à train jaune. Et, dans la victoria, étaient une nourrice, une bonne anglaise, trois bébés, une jeune femme.

La victoria s'arrêta devant le bureau de poste.

La jeune femme descendit et ordonna :

— Faites marcher les bébés pendant que j'entre ici.

Et Diane vit descendre, puis défilier devant elle une nourrice vêtue de gris dont l'ample pèlerin et la couronne enrubannée accentuaient l'air pompeux avec lequel elle portait, en se balançant de droite et de gauche d'un pas régulier, majestueux, un superbe poupon couvert de broderies et de dentelles ; puis une bonne anglaise, aux cheveux ardents, au teint brouillé de taches de son, dont la robe de piqué blanc fortement empesée avait pris en voiture des plis disgracieux. L'anglaise donnait la main à un petit garçon de trois ans vêtu d'un costume marin au pantalon large et long.

Un autre gamin, vêtu de même, courait en avant.

La victoria suivait avec des reflets de soleil dans ses vernis, dans son nickel, des étincellements dans les harnais des chevaux, dans les boutons dorés de la courte veste du beau postillon. Ensemble de luxe, vision d'élégance, qui, après avoir

arraché des phrases enthousiastes à Diane, la laissait muette d'admiration.

Lorsque le plus grand des petits garçons passa devant elle, l'anglaise le rappela et dit, grondeuse :

— C'est tout à fait impoli de ne pas tirer votre chapeau devant la jolie *young lady*, Willy?...

Willy obéit.

Diane lui rendit son salut en s'écriant :

— Viens donc voir, Suzie, ces amours d'enfants!

Suzie adorait les enfants ; cette fois, elle vint aussi se pencher sur la haie.

Willy voyant apparaître une seconde *young lady* enleva une seconde fois son grand chapeau. Puis, apercevant une troisième personne, un monsieur à l'air sévère, — bien qu'il n'aimât point les messieurs à l'air sévère, — il l'enleva encore.

Et, tout à coup, entraîné par l'exemple, l'autre petit garçon voulut aussi saluer les « *young ladies* » et « le monsieur à l'air sévère ». S'arrachant des mains de l'anglaise, il accourut, enleva son chapeau et l'agita par trois fois, si drôlement que tous se mirent à rire, même le major, même la grosse nounou, même le cocher qui arrêta ses chevaux pour mieux voir.

Jaloux du succès de son frère, l'aîné des petits garçons se campa aussitôt devant la haie et commença d'un air important :

— Il s'appelle Bobby ; j'ai six ans ; lui en a trois ; il est petit ; moi, je suis grand, je m'appelle Willy...

Mais l'autre petit garçon voulut parler aussi :

— Il y a aussi Miky, il est avec nounou, il ne sait pas marcher.

L'aîné reprit :

— Bella, c'est notre anglaise ; elle est toujours avec nous. Papa s'appelle Georges... le cocher Albert, les chevaux Cosaque et Tartare.

— Et votre maman ? fit Suzie, très amusée.

— Maman s'appelle Jeanne ou baronne... Mais, quand il n'y a personne que Willy et Bobby qui jouent sur le tapis, papa l'appelle *Ninou*!

Effrayée par l'allure de confiance que prenait la conversation, l'anglaise se précipita vers les petits garçons.

— Bella madame la baronne sera très fâchée ;

elle recommande de ne pas laisser parler les enfants avec des personnes qu'on ne connaît pas, gronda la nourrice en s'éloignant avec un balancement de jupe et de pèlerine de plus en plus majestueux.

Du même air désapprobateur, le cocher fit repartir ses chevaux et l'anglaise, éperdue, essaya d'entraîner les enfants.

A ce moment, la jeune femme sortit du bureau de poste.

Assez grande, un peu ronde, avec, sous un tout petit chapeau, des cheveux d'un blond fauve ; très jolie, très fraîche dans une robe de linon vert, elle darda autour d'elle des regards qu'un savant coup de crayon faisait étonnés et candides.

« Tiens!... » fit le major, cherchant à se dissimuler par un brusque recul.

Mais la jeune femme l'avait aperçu.

Sans hésitation, elle s'avança en monologuant :

« C'est Henri de Criton... c'est lui ou je rêve... Je ne rêve pas, c'est lui!... »

— Bonjour! fit-elle d'un air dégagé ; vous ne me reconnaissez pas?...

Le major salua et, sans empressement, par une brèche de la haie descendit sur la route.

— Parfaitement, baronne, je vous reconnais! fit-il.

Et il ajouta d'une voix glacée, en appuyant sur les mots :

— Comment ne vous reconnaîtrais-je pas?

Elle rougit un peu, sourit drôlement, puis tendit le bout de ses doigts. Le major les prit, les effleura de ses lèvres.

— Non! vous savez, Criton, si je m'attendais à vous retrouver dans cette thébaïde!...

Pour toute réponse, le major s'inclina avec raideur.

— Fixé ici?... continua-t-elle.

— Oui, Madame.

— Moi aussi, reprit-elle d'un ton dégagé, et pour tout l'été... voisins alors?... viendrez me voir?...

Le major s'inclina de nouveau et murmura, sans accepter ni refuser :

— Trop aimable!...

— Georges, dégouté du Nord, du colza et de la betterave, a voulu essayer du Midi... Bel-Air, près

de Savignon, était à vendre... il a acheté... sans le voir... il en a fait tout de suite « Le Lers » pour plus de genre... il tient extrêmement au genre, Georges!... Moi, Midi ou Nord, cela m'est égal. En Béarn, les bébés vont à merveille, l'air est excellent. A Paris je suis mondaine, ici je vis en recluse... cela me change!...

Jetant un nouveau coup d'œil sur la haie, la jeune femme, montrant Diane et Suzie qui discrètement s'éloignaient, demanda :

— Ces jolies personnes... parentes à vous?...

— Non, baronne, des voisines... M<sup>lles</sup> de Volieux...

— Volieux?... attendez... le père ruiné... s'est tué?... j'y suis!... échouées ici?... Comme vous, major?... Dites donc, cette côte aurait-elle la spécialité des épaves?...

Mais un regard du major enleva soudain à la jeune femme l'envie de poursuivre le jeu.

Elle toussa pour dissimuler un vague embarras et proposa, plus rose sous le nuage de poudre qui couvrait son visage :

— Ces jeunes filles sont ravissantes... distinguées... surtout la grande... l'autre, trop pâle... les yeux trop clairs... les cheveux trop blonds. Je veux les connaître... je monte jusqu'à elles par la brèche de votre haie... là! passez devant moi...

Diane, le cœur battant, vit la jeune femme passer en s'inclinant devant Suzie et s'avancer vers elle. Elle entendit le major dire avec une répugnance visible :

— M<sup>lles</sup> Diane et Suzanne de Volieux... M<sup>mo</sup> la baronne de Lers!...

Et il lui sembla que, tout à coup, l'aspect des choses changeait, que les oiseaux chantaient mieux, que le ciel était plus brillant, l'air meilleur à respirer.

— Mademoiselle, votre nom ne m'est pas inconnu... enchantée de faire votre connaissance!...

Ces paroles de la jeune femme lui parurent infiniment douces et M<sup>mo</sup> de Lers ayant ajouté :

— Mademoiselle, j'habite à deux pas d'ici... j'espère que nous nous verrons souvent...

La jeune fille répondit avec un grand élan, en jetant à Suzie, au major un regard de triomphe que rien ne semblait justifier :

— Madame, ce sera pour moi un grand plaisir!..

Quand, un instant plus tard, la victoria s'éloigna emportant le bébé, la nounou, l'anglaise et la jeune femme, Willy et Bobby envoyant des baisers, Diane leur répondit d'un grand geste empressé, joyeux, comme si elle leur jetait un peu d'elle-même, un peu de son âme...

Et tandis que, penchée sur la haie, elle regardait disparaître la voiture, Suzie, toute surprise, demandait au major :

— Vous connaissez donc M<sup>me</sup> de Lers?...

— Oui! fit-il, la voix brève.

— Elle semble bonne, gracieuse, gentille?...

Il répondit durement :

— Peuh!... une poupée!...

## X

« Maman, la réponse tant désirée à mes lettres, l'ai-je enfin?..

« Maman, j'aime à me figurer que les papillons noirs que j'envoie vers vous dans le ciel, dans la nuit, vous parviennent ; que, vous promenant en quelque jardin splendide, vous les trouvez posés sur des fleurs merveilleuses, comme seules peuvent être des fleurs de paradis...

« Ah! Maman, j'imagine alors la joie de vos chers yeux, le bonheur qui éclaire votre sourire, j'entends votre chère voix dire comme autrefois lorsque rien ne nous séparait :

« — Ne me demande que des choses raisonnables, ma Suzie, que je n'aie le chagrin de te rien refuser!...

« Maman, m'accordez-vous donc de ne pas quitter Savignon?.. Et d'y rester sans faire de la peine à Diane?...

« Diane m'a dit hier au soir :

« — Je suis décidée à passer l'été aussi gaiement que possible dans cette solitude.

« — Alors, ai-je fait, — bien tremblante, maman, je vous assure, — tu renonces à tes idées de voyage?...

— Eh bien! oui... puisque je trouve ici le moyen de m'amuser.

« M'amuser... s'amuser... » Maman. P'étrange

verbe, et quelle signification extraordinaire Diane lui donne!... « S'amuser. » Je saurai donc comment elle comprend cela, elle qui ne s'amuse de rien ; elle qui ne veut goûter à rien de ce qui nous réjouit, qui repousse tout ce qui nous donne des joies?...

« Ainsi, maman, n'est-ce pas s'amuser que de s'asseoir sous les grands chênes en travaillant, en lisant, en occupant sa vie et sa pensée?... Diane préfère, elle, regarder sur la haie la route déserte comme si elle attendait quelqu'un qui jamais encore n'est venu...

« Cependant, en travaillant, en lisant sous les chênes, il me semble éprouver ce sentiment de vie remplie qui rend heureux et paisible, tandis qu'elle n'accumule que de l'inquiétude, du vide au cœur en regardant cette grande route qui va si loin et ne peut cependant conduire nulle part...

« — Qu'espères-tu donc, Diane?... ai-je risqué.

« — L'événement qui m'empêchera de devenir complètement idiot ou enragé!... m'a-t-elle répondu avec colère.

« Maman, l'événement est arrivé.

« M<sup>me</sup> de Lers, ses bécés, sa nounou, son anglaise, sont montés au bureau dans une belle victoria.

« Et tout est changé : nous ne partons plus. Et Diane ne regarde plus la route que le sourire aux lèvres.

« Dans l'existence de Diane est un intérêt nouveau qui la passionne.

« Elle qui n'aimait pas les bécés, qui n'a jamais pu nous aider à travailler pour les enfants des facteurs ou les petits pativres du village, ne rêve plus que de Willy, Bobby, Miky.

« Alors qu'elle n'a même jamais pensé à donner un croûton à la pauvre bonne mule de Callot, Diane emplit ses poches de sucre pour Cosaque et Tartare.

« L'anglaise Bella est devenue presque une amie.

« Nounou, tout en livrant majestueusement au vent les plis de sa pèlerine, lui accorde un sourire.

« Mais ce qui me paraît, à moi, une fascination causée par son élégance, c'est l'engotement de Diane pour M<sup>me</sup> de Lers... « la petite baronne... Jeanne... Ninon... »

« M<sup>me</sup> de Lers vient presque tous les jours au bureau en victoria, ou bien en tonneau, conduisant elle-même un gros poney isabelle appelé « Monsieur de Bergerac ».

« Depuis le matin, Diane a passé son temps, tout son temps, à attendre l'arrivée de la voiture.

« Elle arrive. Diane se précipite.

« — Bonjour! venez me désennuyer, crie languissamment M<sup>me</sup> de Lers.

« Les enfants descendent, vont à pied sur la route, jouent avec moi. Diane part en voiture avec M<sup>me</sup> de Lers.

« Que se disent-elles? Que raconte Diane? Elle doit se plaindre, gémir, parce que, de plus en plus, M<sup>me</sup> de Lers semble la prendre en pitié et regarder M<sup>lle</sup> Landelle, la pauvre chère M<sup>lle</sup> Landelle, d'un œil sévère!

« Et, chaque jour, je vois — de la part de Diane surtout, car, malgré ses visites fréquentes, M<sup>me</sup> de Lers semble toute préoccupée d'elle-même, de ses bébés, de sa voiture, de ce qui lui appartient, et ne pouvoir dérober une parcelle de l'intérêt qu'elle porte à ces choses pour la donner aux autres — chaque jour je vois donc des poignées de mains plus longues, j'entends des adieux plus prolongés, des promesses plus ardentes de se revoir le lendemain.

« M<sup>me</sup> de Lers partie, Diane déclare, enthousiasmée :

« — Jeanne de Lers est ravissante. C'est, comme moi, une oisive, une ennuyée. Nous sommes donc décidées à nous soutenir l'une l'autre, à nous aider, à ne pas nous laisser écraser par le poids de l'existence à la campagne.

« Ces mots « nous soutenir l'une l'autre... nous aider... » m'ont fait le cœur lourd...

« J'ai tant désiré être cet appui, ce soutien pour Diane!

« Ce matin, elle a même ajouté, en s'éveillant plus gaie que vous n'étiez habituée à la voir, ma pauvre maman :

« — Ah! que de se sentir comprise, comme me comprend et m'apprécie Jeanne de Lers, fait donc aimer la vie!...

« — Comme te comprend et t'apprécie M<sup>me</sup> de Lers, Diane? ai-je commencé sur un ton de re-

proche, mais je me suis arrêtée... A quoi bon dire à Diane qu'en parlant ainsi elle me fait de la peine, puisqu'elle ne le comprend pas?...

« Et pendant que je restais songeuse et attristée, elle se leva, s'habilla avec entrain et me déclara délibérément :

« — Je vais déjeuner au Lers!...

« — Tu es invitée?...

« — Je le suis toujours! répondit-elle avec aplomb.

« D'ailleurs, ajouta-t-elle, il y a trois jours que Jeanne n'est venue, trois jours que je ne l'ai vue ; les enfants sont peut-être malades... Elle est peut-être souffrante... Je vais aller savoir ce qui se passe...

« — Tu vas à pied?...

« — Callot m'emmène en descendant chercher le courrier de midi, c'est convenu avec lui...

« — Ah!...

« — D'ailleurs, il faut bien que je rende à Jeanne ses visites, que je connaisse son mari, « Georges », dont elle me parle toujours... que je voie son habitation... que je profite de sa chère présence ; j'ai déjà perdu trois jours!...

« Et bientôt, fraîche, jolie dans un costume d'étamine noire, — fait par une couturière que M<sup>lle</sup> Landelle a, je ne sais par quel miracle, décidée à quitter la ville pour venir travailler pour nous au bureau, — les cheveux légers, ondes et, je le crois bien, avec aussi, au bord des yeux, ce coup de crayon qui donne aux regards de M<sup>me</sup> de Lers cette expression d'enfantine innocence, Diane s'est assise à côté du vieux Callot, si flatté de l'aventure qu'il en avait mis son bonnet de fourrure tout de travers.

« Sur la porte du bureau, mère Grognon, qui adore Diane malgré ses dédains, faisait à Callot mille recommandations :

« — Ne vas pas *destourner* dans la côte ou en quelque fossé la jolie demoiselle!... Si tu la casses, tu n'en trouveras pas à ramener une pareille!...

« Callot a cligné de l'œil, répondu je ne sais quoi, fouetté sa mule et emmené Diane.

« Et, bien qu'il ne l'emmenât pas très loin, il m'a semblé que cette séparation de quelques

heures était une séparation réelle... et je me suis senti le cœur très gros!

« Ah! maintenant, j'avais plus que jamais l'impression d'être si peu dans sa vie; je la sentais si détachée de moi!... J'ai même souhaité follement de retomber malade parce que de me voir souffrir pouvait me faire la retrouver.

« Puis, d'un violent effort, en demandant au bon Dieu de m'en donner le courage, j'ai balayé toutes ces pensées et me suis reproché de les avoir eues.

« — Diane s'amuse, je dois m'en réjouir, car ce n'est pas souvent qu'elle s'amuse, me suis-je dit.

« Et vrai, — jugez, maman, comme je vais d'un extrême à l'autre, — en effet, je m'en suis réjoui... presque trop.

« M<sup>lle</sup> Landelle était gaie comme je ne l'ai jamais vue gaie. Nous avons déjeuné en tête-à-tête.

« Le major qui est repris de toute sa sauvagerie depuis que M<sup>me</sup> de Lers monte si souvent au bureau, le major, qu'on ne voit presque plus, est arrivé.

« Nous nous sommes assis sous les chênes, tous trois, nous avons lu, travaillé et ri... Ah! la bonne journée!...

« Quelque chose de doux, de calme était dans l'air qui détendait comme après une longue contrainte!...

« Il est si attristant de sentir Diane ennuyée, hostile à tout, loin de nous derrière sa grande vitre!

« Maman, il faut que je vous confie une chose à laquelle j'ai pensé: Vous devriez demander au bon Dieu de faire faire à Diane un mariage qui l'enlèverait de Savignon et lui donnerait beaucoup d'argent, beaucoup de luxe... son rêve!...

« Et moi, je resterais ici, dans mon cher bureau, sous les grands chênes, entre les deux êtres que j'aime le plus au monde, — après vous, maman, après Diane, — entre M<sup>lle</sup> Landelle et le bon, si bon M. de Criton.

« Ah! si Diane pouvait être alors aussi heureuse que moi, ah! maman, que vos deux filles seraient donc heureuses!... »

## XI

« Ma première visite au Lers.

« J'en veux, par une description minutieuse, fixer le souvenir dans ma chère « demeure », comme un pas fait hors de ma prison, comme une marche vers le soleil, le bleu, la vie!...

« Maintenant, chaque jour, pour moi, naîtra intéressant, me donnera le désir de connaître « la suite » de ce que j'aurai fait la veille, l'impatience de ce qui adviendra le lendemain.

« Aucune des heures de ma vie ne sera semblable à celle qui l'aura précédée ; tout sera nouveau, inattendu. Je dormais!... je m'éveille... et pourtant...

« Mais n'anticipons pas.

« Un temps superbe. Un voyage ravissant — même dans la voiture de Callot.

« Nous descendons la côte. Je n'avais jamais remarqué combien la vue est admirable. Tout s'embellit quand on est joyeux de vivre!...

« J'aurais aimé, par exemple, écouter les grelots de la mule, bercer de leur bruit gai mon impatience de cet inconnu vers lequel j'allais... Callot, le brave homme, me racontait ses campagnes!...

« En tout autre moment, je l'aurais prié de se taire ; mais il me devient précieux, indispensable. C'est mon postillon, mon cocher. C'est « l'homme qui sort avec Mademoiselle ».

« A partir de ce jour, Callot me trouvera pleine d'indulgence, les poches bourrées de tabac et de pièces blanches.

« S'en doute-t-il?...

« Arrivée à Savignon, je remarque d'une voix timide et triste :

« — Callot, mon bon Callot, est-ce donc ici, au tournant de la gare, que vous me descendez?...

« — Que non!... A moins que ce ne soit votre désir, Mademoiselle? Bel-Air est à deux kilomètres ; en pressant Bichette, je serai revenu avant le train.

« — Si cela vous cause des ennuis, Callot?...

« — Des ennuis?... on s'arrangera...

« Enchantée, me voilà de nouveau carrée dans

ma voiture, et comme première récompense de sa bonne volonté, je glisse dans la main de Callot « une belle roue de derrière », ainsi, qu'enthousiasmé, il qualifie mon écu.

« — En me parlant comme ça, nous nous entendrons, Mademoiselle.

« Et, fouette cocher, la mule part comme une folle... Ah! l'argent, quel moteur tout-puissant!...

« Mais j'ai aussitôt prié Callot de m'éviter la fin du récit de ses campagnes... Un écu et la liberté de m'ennuyer, c'eût été vraiment pour lui trop de bonheur à la fois.

« Le bonhomme s'est tu. Bichette, heureusement, n'a pas ralenti son allure...

« La jolie route que celle que nous suivions!...

« Qui n'a remarqué cette chose qui semble folle : qu'on retrouve un peu des gens que l'on va voir sur une route qu'ils ont l'habitude de suivre, comme s'ils laissaient d'eux, à leur passage, quelque chose de particulier, de subtil?...

« C'est une de ces mille impressions au sens inexplicable qui amusent et charment ; une de ces impressions faites de rêve, de fantaisie, de fantasmagorie, ce que j'appellerais, tant c'est fuyant et en même temps captivant, une *impression-fée!*

« Ainsi amusée, grisée, charmée, déjà je retrouvais un peu de Jeanne de Lers sur la route...

« — Voici Bel-Air, me dit Callot, faut-il entrer?...

« Une concierge avenante, d'une correction grave, accourait.

« Rien ne m'intimide. Cette concierge m'intimida.

« — Certes non, n'entrez pas! fis-je à Callot.

« Et je descendis à la grille.

« Callot me cria qu'il reviendrait me prendre et me remonterait, si je voulais, au bureau avec le courrier du soir. Je lui répondis par un signe vague... Il n'y a qu'un instant j'avais pour lui et sa mule quelque indulgence, maintenant je rougissais de mon cocher, de mon équipage, et, ne sais trop pourquoi, me demandais si je n'avais pas eu tort de venir.

« — Madame est chez elle, n'est-ce pas? dis-je à la concierge qui entr'ouvrait la grille.

« — Madame la baronne est, en effet, chez elle, corrigea-t-elle, madame la baronne doit être sur le point de déjeuner.

« — Je le sais! fis-je en avançant de deux pas.

« — Mademoiselle est attendue? poursuivit la concierge d'un ton qui me déplut.

« Je lançai du haut de ma tête.

« — Certainement!...

« Comme à regret, la porte s'ouvrit. Quand je passai devant la concierge, elle s'inclina, mais marmotta assez distinctement :

« — C'est singulier, madame la baronne me fait toujours prévenir!...

« Je continuai à avancer, sans plus prendre garde à cette femme. Devant moi s'allongeait une allée montante entre deux rangées d'arbres verts. L'allée tourna. Je débouchai sur une terrasse au moment où sonnait, éclatante, la cloche du déjeuner.

« Je ne sais pourquoi, comme la concierge, cette cloche m'émut. Il me sembla qu'elle aussi me criait sa surprise de me voir venir partager ce déjeuner où mon couvert n'était pas mis et ma place réservée.

« N'osant plus avancer, je me cachai derrière un arbre, me mordant les lèvres, pensant avec fureur au relai, à Suzie, à M<sup>lle</sup> Landelle... Ah! si elles avaient su me rendre la vie agréable, me retenir, me distraire, est-ce que j'aurais songé à courir cette aventure, à venir sans être invitée chez des étrangers!

« Mais il n'est pas dans mon caractère de fuir devant les conséquences d'une sottise!... J'ai toujours remarqué que de ne pas s'avouer qu'on l'a commise empêche souvent les autres de s'en apercevoir.

« Deux partis me restaient : revenir en arrière, passer sous les regards moqueurs de la concierge, ou vaincre ma timidité et... vogue la galère!...

« Je m'arrête à ce dernier parti, et pour me donner du cœur — rien n'est réconfortant pour moi comme de m'assurer que je suis toujours jolie — je tire un petit miroir de ma poche, j'y jette un coup d'œil : le noir me va à merveille, mon petit chapeau — envoyé de Paris il y a huit jours par la modiste de Jeanne de Lers! — est très seyant, mon ombrelle mauve a des reflets

exquis pour le teint, ce coup d'œil me ranime, me porte en avant...

« Je traverse une terrasse, que des coléus garnissent sur les bords. J'avance vers le Lers dont le style moderne me paraît bien lourd. Des massifs de géraniums, d'héliotropes, de bégonias, voilent les sous-sol. J'arrive... je sonne...

« Un domestique, en tenue du matin, vient vers moi. Il est aussi correct, froid, et aussi surpris que la concierge.

« — Madame la baronne ?

« — Madame la baronne est sur le point de se mettre à table, madame la baronne a du monde.

« Madame a du monde?...

« Voilà qui me déroute. Je suis de plus en plus reprise du désir de m'éloigner. Ce valet me regarde. Je ne sais qu'ajouter.

« — Si madame veut me donner son nom, je pourrai... je verrai...

« — M<sup>lle</sup> de Volieux !

« — De Volieux?... Si Mademoiselle veut se donner la peine d'entrer... d'attendre.

« Attendre?... La chose est dure!... Une pensée l'adoucit. A mon nom, Jeanne accourra. Déjà, je crois la voir venir, souriant languissamment comme lorsqu'elle vient au bureau.

« Le domestique reparait seul.

« S'il est vrai qu'une tête de valet est un reflet de la physionomie de ses maîtres, je ne suis pas la bienvenue...

« Pourtant, il me dit ;

« — Si Mademoiselle veut me suivre?...

« Je traverse un grand salon, un billard, puis un petit salon dont les portes ouvrent sur une véranda.

« Dans la véranda fument des hommes étendus sur des canapés d'osiers, fanfreluchés de rubans et de coussins. L'un est en train de dire :

« — Nous allons donc connaître votre petite sauvage des coteaux, Jeanne!...

« J'apparais.

« Il se mord les lèvres avec l'air penaud de quelqu'un qui a peur d'avoir été entendu.

« Un quatrième est assis plus loin, près d'une jeune femme. Gros, court, mis avec élégance, il a des yeux d'un bleu de porcelaine à fleur de tête,

un visage rond, coloré ; il ne semble plus jeune, bien qu'avec une savante et visible recherche, ses cils, ses sourcils, ses moustaches, ses cheveux, soient d'un beau châtain clair.

« Je me dirige vers la jeune femme. Les hommes se lèvent, elle me laisse arriver jusqu'à elle.

« — Bonjour!...

« — Bonjour!

« Et, sans m'embrasser, Jeanne de Lers me tend une main molle qu'elle laisse retomber après une très légère pression. Non, je ne suis pas la bienvenue!... J'ai eu tort de venir!...

« Je ne puis sauver ma position que par de l'audace...

« — Ma chère, trois jours sans vous voir... je pensais que vous étiez malade... que les enfants peut-être...

« — Tous très bien. Simplement ces messieurs ici depuis quelques jours... des camarades de Georges... baron de Lers... Jacques et Joseph Salamande, des amis d'enfance... le comte de Gorn, un ami de toujours... M<sup>lle</sup> de Volieux!...

« Les hommes s'inclinent. Jeanne, comme épuisée par l'effort de ces présentations, retombe sur son fauteuil en demandant d'un ton las :

« — Vous déjeunez, chère?...

« J'ai une furieuse envie de dire que je m'en vais. Je n'ose ce coup de tête.

« — Certainement, ne m'avez-vous pas invitée, une fois pour toutes?

« Je remarque un léger haussement dans les sourcils de Jeanne et aussi qu'ils sont outrageusement peints! Cela me réjouit... les miens peuvent au moins se passer de peinture!...

« — Enlevez votre chapeau... Le garder ne se fait plus, ajoute-t-elle d'une voix railleuse.

« Je réponds avec bonne humeur :

« — Je vais l'enlever!...

« Et, près d'une glace, je l'enlève!...

« Jeanne m'a suivie. Elle tapote du bout de ses doigts une petite marche rageuse sur le marbre d'une console. Je me compare à elle et me vois si rose, si fraîche, avec des yeux si brillants et des cheveux si souples, si dorés, qu'elle m'apparaît d'un teint presque blafard avec ses yeux peints et ses cheveux fauves...

« Des voix qui me semblent faire un effort discret pour me parvenir appuient cette impression de réflexions louangeuses :

« — Ravissante!...

« — Idéalement jolie!...

« Le baron de Lers, « Georges », et les deux Salamande, « les amis d'enfance », parlent de moi.

« — Quelle jeunesse triomphante!... ajoute pathétiquement le comte de Gorn, « l'ami de toujours », le monsieur gros, rond et châtain clair, qui, maintenant, offre son bras à Jeanne pour la conduire à table.

« Le baron de Lers s'avance vers moi, le coude arrondi.

« Nous suivons Jeanne et le comte.

« Les « amis d'enfance » viennent derrière et se livrent, durant le trajet, à une gesticulation qui me semble d'un goût douteux.

« Dans la salle à manger, Bella et les enfants déjeunent à une petite table. Ils me regardent ahuris :

« — Bella, je savais pas que la demoiselle de la poste, elle venait ici!... dit Willy.

« — Moi aussi je savais pas, Bella... et pour déjeuner encore!... répète Boby.

« La gesticulation des amis d'enfance devient de la frénésie. C'est une série de clagues, de tapes dont personne ne paraît surpris ; le comte de Gorn, « l'ami de toujours », seul en paraît éccœuré.

« — De la tenue! commande Jeanne d'un air pincé.

« — Ah! pardon!... font les deux frères avec ensemble, et, brusquement corrects, ils s'assoient, les yeux baissés, avec des gestes de polichinelle.

« Surprise de leur figure rasée et blême, des plis qui mettent leur bouche comme entre deux guillemets, mes yeux vont de l'un à l'autre.

« Georges » m'explique d'un ton de boniment :

« — Mademoiselle, vous ne vous doutez certainement pas que vous déjeunez avec les frères Jack-and-Jo... les célèbres clowns de mon célèbre cirque de l'avenue Victor-Hugo!... Après déjeuner, nous répéterons... si vous voulez bien nous faire l'honneur de... etc., etc., etc..., nous vous donnerons un échantillon de notre savoir-faire!..

« — C'est ça ! les clowns... les clowns... nous irons, nous aussi, papa?... crie Willy, malgré les efforts de Bella pour le faire taire.

« — Les clowns... les clowns... moi aussi!... clame Bobby.

« Jack-and-Jo » saluent si drôlement qu'ils dérident Jeanne.

« — Ils sont à mourir de rire... ils me donnent la comédie!... fait-elle.

« Le comte la reprend d'un ton de reproche :

« — Comment... vous... Madame... une femme... si... si supérieure...

« Il parle bas, en zézayant. Georges l'interrompt prestement :

« — Je travaille à enrôler de Gorn comme régisseur, il serait superbe dans ce rôle... il refuse!...

« La conversation prend un tour animé. On parle du « métier » en termes techniques, dans le langage spécial de rigueur sur la « sciure ». On rappelle des souvenirs : le grand « Machin » qui claquait de la chambrière mieux que Francini ; le petit « Chose » qui, vêtu d'une jupe de gaze, d'un corselet couvert de paillettes, sautait dans les cerceaux aussi bien que Mariquetta elle-même!...

« Mais, à ces souvenirs, « Georges » prend un air méprisant et déclare avec enthousiasme :

« — Rien ne vaudra mon clou... pour la réouverture à la rentrée... rien!

« Jusqu'à la fin du déjeuner, il n'est plus question que du « clou ». On en parle en termes mystérieux, avec une mimique singulière et drôle.

« Le comte remarque en montrant « Georges » et Jack-and-Jo d'un geste désapprobateur :

« — Et dire que c'est le sang le meilleur de France, le sang qui seul donnerait de la vie!...

« Georges » l'entend et riposte, la voix vibrante :

« — Laissez faire!... le jour où l'on a eu enfin le bonheur de ne plus marquer le pas, ce n'est point parce qu'on a su s'amuser et rire qu'on a failli à son devoir!... N'est-ce pas, les copains?...

« Je regarde « Georges », surprise du ton de ce langage. Lui aussi a le visage, les lèvres rasés ; ses traits sont fins, délicats, aristocratiques, ils rappellent ceux des beaux seigneurs à talons

rouges qui marchaient au combat comme ils allaient à la cour, en jabot et manchettes de dentelle. La remarque du comte et la réponse de Georges soulèvent une vraie tempête.

« — Tu y reviens?... Tu es en retard!... Personne, mon vieux, n'en veut plus rien savoir!... Un ban!... Un ban!... tout de même pour le brave poilu qui n'a rien oublié!...

« On bat des mains. Les enfants hurlent. Bobby hors de lui n'imagine rien de mieux que de faire apparaître son pied sur le bord de la table.

« — Horrid!... shocking!... petite bottine!... petite bottine!... clame Bella, indignée.

« Bobby s'obstine à tenir son pied en l'air. Jack-and-Jo sont pris — « Georges » me l'explique — de leur célèbre rire contagieux, providence des camarades en retard, des entrées tardives, des sujets qui ne sont point prêts...

« Nous aussi rions. Les bébés continuent à hurler de joie.

« Le déjeuner s'achève dans ces transports. Nous nous retrouvons dans la véranda.

« Sur la demande inattendue de Jeanne, « je fais la jeune fille de la maison » et sers le café. Est-ce une épreuve qu'elle veut me faire subir?... Elle me regarde aller et venir fixement, curieusement, et, peu à peu, elle redevient gracieuse, et, s'approchant de moi, me dit :

« — Vous êtes décidément gentille à croquer!...

« Je ne regrette plus d'être venue...

« Georges » et « Jack-and-Jo » vont préparer la répétition. Jeanne et moi restons avec le comte.

« — Savez-vous, mon cher comte, s'écrie tout à coup Jeanne de Lers, qui j'ai rencontré sur les coteaux... ici... à Savignon?... Henri de Criton.

« — Henri de Criton?... répète le comte, est-il consolé?

« — Il a les cheveux tout blancs! fait Jeanne avec un petit rire.

« Je questionne :

« — Consolé de quoi?...

« — C'est toute une histoire... je vous conterai cela quelque jour si vous êtes sage!... répond Jeanne en échangeant avec le comte un regard d'entente.

« — Je serais curieux de revoir Criton ! déclare l'ami de toujours.

« — Nous monterons jusqu'à lui dans l'auto de Georges...

« — Criton ne se souciera guère de ma visite.

« — Nous le verrons bien.

« Il y a un silence. J'explique pour dire quelque chose :

« — M. de Criton habite une ancienne abbaye.

« Le comte regarde Jeanne en souriant :

« — Aurait-il prononcé des vœux?... Voilà qui serait complet, baronne!...

« Je poursuis :

« — Une abbaye très curieuse... il y a un cloître et il paraît qu'au clair de lune...

« — Il doit y avoir des revenants!... ralle le comte.

« Et, s'inclinant vers Jeanne, il ajoute gaillardement :

« — Il y en aurait à moins, baronne!...

« Tous deux rient, causent à voix basse. Me sentant de trop, j'erre dans la véranda, puis dans le petit salon à côté.

« Des photographies sont sur des tables. L'une arrête mon regard.

« C'est un beau garçon d'une trentaine d'années, aux yeux clairs, au visage rasé à l'américaine. Son regard, comme celui de certain portrait, *me regarde, me suit*, ses lèvres sourient, semblent me sourire.

« Jeanne me cherche.

« — Qui est ce jeune homme?... dis-je.

« — Olivier... mon frère... je ne vous ai jamais parlé de lui?...

« — Jamais.

« — Il est si bien, si beau, si noble, fait-elle subitement sérieuse, c'est un être à part, hors ligne, qui n'est plus de son temps, mais plutôt de l'époque où l'on pouvait encore être un héros... En ce moment, il voyage... il traverse le Thibet.

« Ah! ma chère, poursuit Jeanne en me regardant fixement, je voudrais tant le marier... qu'il ait un amour de petite femme comme vous, par exemple, pour le retenir, l'attacher à son foyer et le dégoûter de courir le monde.. Olivier

n'est plus comme les Salamande et Georges, un clown amateur.

« Willy et Bobby font une entrée bruyante et nous interrompent.

« Jeanne demande aux enfants :

« — N'est-ce pas que l'oncle Noll est gentil?..

« — Oh! oui, il nous donne des si beaux jou-joux ; nous prions le bon Dieu pour qu'il revienne! déclare Willy.

« — Pour qu'il revienne nous en donner encore!... achève Bobby d'un ton pénétré.

« — Baronne, on sonne, on appelle... On est prêt! annonce le comte.

« Et avec lui et les enfants qui bondissent, tombent, se poussent, culbutent, se relèvent, nous allons du côté des écuries.

« Un vrai cirque, une piste ronde couverte de sciure de bois. Séparant la piste de bancs placés en gradins, des banquettes recouvertes de velours rouge.

« Des hommes d'écurie vont et viennent.

« — Remarquez que cela sent même le « crottin » comme dans tout cirque qui se respecte! explique Jeanne.

« Et elle ajoute avec componction :

« — Georges tient tant à bien faire les choses et à garder en tout la couleur locale!...

« Le comte gémit je ne sais quel blâme.

« Nous ne l'entendons pas, Jack-and-Jo entrent, plus eux-mêmes dans leur costume de clown que dans l'ordinaire de la vie, ils débutent par une série de sauts périlleux, se tordent, jonglent, chantent comme des minstrels, jouent du banjo, dansent la bamboula, montent à cheval, sautent des obstacles, crèvent des cerceaux.

« — Si ça ne fait pas pitié! des messieurs de la haute se *désambiculer* comme des paillasseux de *fouère!*... dit nounou portant sur ses genoux Miky dont la grosse figure joufflue est toute drôle sous les bords cabossés d'un chapeau de piqué blanc noué sous le menton.

« — Dites-moi, baronne, demande le comte avec finesse, ne leur a-t-on jamais offert d'engagement dans un véritable cirque?

: — Certainement... pour l'Amérique!..

« — Quelle destinée!..

« — Ne raillez pas ! Cela les occupe, pendant qu'ils font cela...

« — Eh bien?...

« — Eh bien ! c'est comme pour les enfants, ils ne font pas d'autre bêtise!...

« Il me vient cette pensée grave :

« J'aimerais mieux traverser le Thibet ! »

« Je n'ose la dire ; mais elle ne me quitte plus!...

« Quelques minutes d'entr'acte.

« Puis Jo, qui a enfilé le froc du régisseur que refuse le comte, annonce :

« — M'sieurs et dames, nous allons vous présenter en liberté la plus belle conquête de l'animal... l'homme!... Vous montrer son savoir-faire et ce qu'un animal qui sait s'y prendre peut en obtenir!...

« — Le clou, murmure révérencieusement Jeanne.

« — Le clou!... répètent à l'envi Bobby et Willy.

« Georges » entre.

« Par d'adroites et rapides métamorphoses, il nous montre le paysan esclave de sa vache et pleurant sa mort plus qu'il n'a pleuré la mort de sa femme ; le pêcheur à la ligne taquiné par le goujon, le jockey supportant la « suée » sous la couverture pour ne point surcharger son cheval, la douairière soumise à son carlin, le perroquet tyran, la chatte toute-puissante.

« Le clou, évidemment « très fort », se développe en métamorphoses inépuisables, mais son esprit satirique m'échappe ; je pense au Thibet et me répète ce que m'a dit Jeanne.

« — Je voudrais qu'il se marie, qu'il ait un amour de petite femme, comme vous!...

« J'y pense en regagnant le coteau dans la voiture de Callot.

« Ces paroles me paraissent pleines de mystères...

« Je m'en tourmente. Mon cœur bat sans raison, et sans raison je me sens toute joyeuse...

« Ah ! quelle impression nouvelle et délicieuse!... Je m'endors bercée par elle!... Voilà qui est encore et mieux encore une impression!... »

## XII

Par un jour d'été chaud et clair, devant l'abbaye, dans une nappe d'ardent soleil, « Yo », vêtu d'un complet fait de *serviettes-éponges*, un chapeau annamite en forme d'abat-jour cachant son chignon de nattes noires, pile des herbes dans un mortier. Près de lui, recherchant l'ombre, Morlack est couché, les yeux à demi clos.

Tout, sous le grand soleil, semble dormir dans la campagne. Pas un souffle n'agite les arbres. Les oiseaux n'ont pas une chanson.

Par le chemin qui conduit de la grande route à l'abbaye, monte soudain un bruit étrange.

Un appel de trompe suit, puis un autre. Yo relève la tête.

Morlack dresse l'oreille.

Le bruit s'approche, grandit.

Yo se lève, abandonne son mortier et ses herbes. Morlack aboie.

L'auto du baron de Lers, une belle et confortable limousine, fait son entrée dans la cour de l'abbaye.

La baronne en toilette d'été, le comte de Gorn en complet de coutil blanc, descendent et, pendant que « Georges » inspecte sa voiture, ils demandent à « Yo » si M. de Criton est chez lui.

Mais « Yo » est frappé de stupeur...

Devant cette voiture comme il n'en a encore jamais vue, cette voiture venue jusque-là sans chevaux, sans bœufs, sans rien qui semble devoir la pousser en avant, il demeure éperdu.

Le comte et la baronne se regardent.

— Singulier serviteur!... fait-elle, rieuse.

— Quand je vous avertissais que tout en lui serait original!... Vous voyez-vous servie par cette façon de séchoir à serviettes?...

La baronne rit, montrant ses dents qu'elle a fort belles, et répète :

— M. de Criton est-il chez lui?...

L'annamite ne paraît pas comprendre ; au bout d'un temps, il finit pourtant par jargonner :

— Moi pas savoir!...

— Voyez... s'il vous plaît?...

La baronne et le comte lui tendent des cartes. Il les prend et, peu soucieux de laisser dans le plein soleil ces visiteurs de son maître, il entre en coup de vent dans l'abbaye, Morlack trotte effaré sur ses talons.

Après son déjeuner, Henri de Criton s'était retiré dans sa chambre. Il ne lisait pas, ne dormait pas ; il songeait en attendant l'heure du courrier qui ramènerait l'instant, de plus en plus désiré, de sa visite presque quotidienne au bureau de poste.

« Yo » entre et tend les cartes.

Le major les prend, les lit. Un étrange sourire lui vient aux lèvres, un pli dur se marque à son front :

— Le comte... Jeanne... son mari, murmure-t-il... une interview? ou bien une épreuve? enlevons-leur à jamais la tentation de recommencer!...

— Fais entrer dans mon bureau!... ordonne-t-il à « Yo ».

Et droit, fier, effilant du bout du doigt sa moustache, avec, dans les yeux, ce regard métallique et froid qui le rend impénétrable, le major vient retrouver, dans son cabinet de travail, ces hôtes inattendus.

Sans le moindre embarras, la moindre surprise, avec l'aisance d'un parfait homme du monde, le major s'avance.

— La montagne n'arrivait pas jusqu'à nous, nous sommes allés à la montagne!... fait la baronne, coquette.

Il s'incline et dit :

— Excusez-moi, je ne sors jamais!

Elle rougit un peu pour nommer :

— Mon mari... le baron de I,ers...

Criton se tourne vers « Georges » et touche la main qui lui est tendue.

— Enchanté...

La baronne continue :

— Le comte de Gorn... une vieille connaissance... n'est-ce pas?...

— En effet!... répond Criton dont rien ne trouble la tranquillité.

On s'assoit.

Après de l'ardente chaleur du dehors, il fait

presque trop frais, presque trop sombre dans le grand cabinet de travail aux murs de pierre. Et tandis que l'on cause de choses et d'autres, au plus profond des cœurs s'éveillent des souvenirs, se retrouvent des bouts de rôles joués en quelque amère comédie...

Comme d'une histoire très vieille et qui lui paraît tout à coup incroyable, Criton se souvient qu'il est parti pour l'Annam, fiancé à une jeune fille, croyant en elle, l'aimant de toute la force de son âme...

Elle était riche, il l'était lui-même ; mais il voulait un grade de plus, la croix peut-être, pour mieux mériter celle à qui il avait fait don de sa vie.

Lorsqu'il était revenu — l'histoire n'est pas neuve!... — la jeune fille, sans même avoir rendu la parole donnée et l'anneau des fiançailles, était mariée à un autre...

Elle était mariée, et lui, là-bas, l'ignorant, la cherchait dans tout ce que ses regards découvraient de frais, de joli, de beau...

Elle était mariée, et l'absence poétisait encore les souvenirs, les nimbaît de lumière et rendait la pensée du retour pleine de félicités.

Cette fiancée, qui était-elle?...

Celle qui était là devant lui?... Cette femme aux yeux savants, à la toilette élégante, aux cheveux courts dorés de henné sous le petit chapeau, le « bibi » à la mode...

Non!... non... ce n'était point celle dont il avait emporté le souvenir en son cœur... celle pour qui il avait voulu moissonner de la gloire...

Il ne la reconnaissait plus!

Et la voix du major, froide et glacée, le disait si bien que, pendant qu'on visitait le cloître, le comte, penché vers la baronne, raillait :

— Baronne... des revenants?... il n'y en a plus dans ces ruines... il n'y en a plus!...

A quoi elle répondait, dépitée :

— Soyez donc satisfait comme tous ceux qui ont prophétisé et qui voient que leurs prophéties s'accomplissent!...

Et lui insistait :

— Je vous l'avais dit, baronne ; on oubliera!...

j'ai eü raison de vous détourner de ce sot mariage... on s'est consolé!...

— Vous croyez ? pourtant, ces cheveux blancs?...

— Maladie du cuir chevelu, ne vous faites pas d'illusion, baronne, on a oublié.

Subitement, la jeune femme se mordit les lèvres, se sentant offensée parce que des regrets dont elle n'aurait eu que faire n'existaient plus.

Et, de cette défaite qui cinglait son cœur de mondaine, le comte raillait, se réjouissait... c'en était trop!...

Criton reconduisit ses visiteurs. Ils remontèrent en auto. La belle voiture repartit... Ah! si la petite baronne avait peine à cacher son dépit, comme le major, lui, se sentait heureux!...

L'épreuve avait été décisive. Rien ne restait du passé.

Et, alors que souvent Henri de Criton avait parcouru le cloître avec tant de désillusion, tant de chagrin qu'il lui semblait ne voir accroché aux angles des pilastres, aux épines des rosiers que des lambeaux de sa vie ; alors qu'il ne voyait dans les tiges des vignes-vierges, des chèvrefeuilles, des clématites que les liens qui enchaînaient sa pensée à la douleur, ce soir, tout lui parut changé.

Il découvrit dans les sculptures merveilleuses des images d'espérance. Sur les rosiers, il ne vit que roses toutes fleuries. L'étoile des clématites lui sembla celle toute blanche, toute pure qui maintenant rayonnait sur sa vie. Et, soudain, il se sentit au cœur une joie immense, comme si un grand, très grand bonheur lui venait, était tout proche.

Il s'aperçut soudain avoir oublié l'heure du courrier, l'heure de sa visite presque quotidienne et, comme si quelqu'un l'attendait et qu'il eût une grande nouvelle à dire, il prit son chapeau et se dirigea, marchant très vite, vers le bureau de poste...

Suzie le vit venir.

Elle était assise sous les chênes. Et tout à coup, comme il approchait, les yeux de la jeune fille prirent une expression désespérée.

Le major arrivait l'âme légère comme si elle avait eu des ailes. Mais, lorsqu'il vit Suzie triste, ces ailes tombèrent.

— Qu'avez-vous, enfant?... fit-il avec angoisse, vous souffrez?...

Ne sachant que répondre, elle dit à tout hasard :

— Oui... je souffre?...

— D'où souffrez-vous?...

Elle se mit à pleurer.

Le major lui prit la main. Elle l'avait brûlante et fiévreuse.

— Chère enfant, conseilla-t-il, il ne faudrait pas rester assise à la fraîcheur, voulez-vous rentrer?

— Il fait si bon dehors, si noir dans le bureau!... murmura-t-elle.

— Si noir dans le bureau?... répéta-t-il, surpris.

— Oui, si noir... si froid!...

— C'est la première fois que je vous l'entends dire.

Elle pleura davantage.

— Qu'avez-vous, Suzie?...

— J'ai... ah! j'ai...

Et ne pouvant dire vraiment ce qu'elle avait, la fillette sanglota :

— J'ai que je regrette ma pauvre maman...

Le major eut alors une inspiration qui lui fit battre le cœur d'une émotion généreuse :

— Le bureau est noir... le bureau est froid. Aimerez-vous revenir à la petite maison rose où tout vous rappellerait votre pauvre maman?...

— Non! j'aime mieux ce que j'ai... mais je ne sais plus ce que j'aime... Je n'ai plus la force... la force de vivre...

— De vivre?... répéta-t-il, épouvanté. Allons, proposa-t-il après un silence avec une gaîté feinte, prenez mon bras, accompagnez-moi là-bas, au bord du coteau, nous allons regarder les étoiles s'allumer sur la plaine, le ciel est clair, Jupiter doit être splendide... gros comme une pomme... venez!...

Mais elle s'effraya d'aller ainsi, comme si souvent, regarder les étoiles s'allumer sur la plaine. Il faut avoir le cœur paisible pour goûter les tranquilles bonheurs.

— Prenez mon bras, il le faut! répéta-t-il, et si vous ne voulez pas des étoiles, il faut rentrer!...

— Oui, rentrons! murmura-t-elle.

Elle prit son bras, mais sans marcher. Elle

rougissait tout à coup de son infirmité. Elle ne voulait plus qu'il la vît.

Elle le pria de voir si, contre un des chênes, elle n'avait pas oublié son ombrelle. Tandis qu'il la cherchait, pensant que le major ne la regardait pas, vite... vite, elle rentra au bureau de poste, haletante de cet effort.

Henri de Criton revint, disant qu'il n'avait pas trouvé l'ombrelle. Il ajouta même que, si elle était perdue, il en savait une autre très jolie qui ne demandait pas mieux que de s'en venir finir l'été à Savignon.

Suzie refusa.

Non!... non!... elle ne voulait pas de cette ombrelle, elle ne voulait pas de gâteries nouvelles, car ombrelle et gâteries lui eussent rappelé une chose pour laquelle subitement elle se détestait... c'est qu'au major, si bon pour elle, elle venait de mentir.

Henri de Criton quitta tristement le bureau de poste et reprit, très préoccupé, le chemin du Moustiers.

« Qu'avait donc Suzie... qu'avait-elle?... »

A cette question, Suzie, maintenant couchée, répondait :

« Ce que j'ai, ma pauvre maman, à vous seule je puis le dire!... »

« Diane et moi étions aujourd'hui sous les arbres. »

« M<sup>me</sup> de Lers est arrivée au bureau de poste, elle venait du Moustiers, ses yeux étaient brillants, ses joues avaient une pointe de flamme, elle semblait en colère. »

« — Bonjour, je viens de chez votre sauvage!... a-t-elle crié. »

« — Eh bien? a répondu Diane, est-il consolé?... »

« — Ah! vous vous souvenez... répliqua M<sup>me</sup> de Lers, une flamme plus vive aux joues. »

« — Oui... et aussi que vous m'avez promis une histoire. »

« — Une sotte histoire!... »

« Et elle lança tout d'une haleine : »

« — Venez... je vais vous le dire... Jamais vous ne me trouverez plus éloquente pour vous édifier sur la façon qu'ont les hommes de traiter le passé... »

« M<sup>me</sup> de Lers entraîna Diane. Elle lui parle

avec volubilité, elles rient toutes deux à gorge déployée.

« Et j'entends :

« — Non ! vraiment... ce n'était pas la peine !

« — Assurément.

« — Alors, pourquoi cet étalage ?...

« — Pour empoisonner mon bonheur !...

« Elles s'éloignent et je n'entends plus rien.

« Sur la route, M. de Lers tapote quelque chose dans sa voiture, et cause avec le comte de Gorn. Je l'écoute distraitemment.

« M<sup>me</sup> de Lers et Diane reviennent.

« M<sup>me</sup> de Lers est calmée. Diane très animée.

« — Au revoir !... se crient-elles.

« L'auto repart. Diane se précipite vers moi.

« — Sais-tu... sais-tu ! c'est tout ce qu'il y a de plus drôle !... sais-tu qui le major a aimé assez pour sacrifier sa carrière, toute sa vie, au chagrin de l'avoir perdue ?... Jeanne de Lers !...

« Un froid me saisit ; j'ai aux oreilles comme un bruit d'eau, un bruit de cloches !...

« J'entends Diane me raconter une histoire de fiançailles. Elle la dit d'un ton léger et chaque détail me déchire le cœur !... Le fiancé était un militaire, un officier de grand nom, de bel avenir. Il devait être absent deux ans !... Et, durant son absence, un autre parti se présente, plus riche, plus beau, un homme oisif, élégant, très jeune... La fiancée s'aperçoit que ce n'est plus l'absent qu'elle aime, mais le dernier venu... Elle oublie l'autre...

« Un jour, il revient... Elle était mariée !

« Et Diane raconte toujours :

« — Alors, au lieu de prendre son parti de la chose, en homme du monde qui cache ce qu'il éprouve, il a été troublant, exaspérant !... Il a tout quitté, cherchant ainsi « à empoisonner le bonheur de Jeanne ! » Et tout cela pour, aujourd'hui, ne pas même montrer, ce qui serait inutile, mais flatteur, la politesse d'un regret !...

« Diane s'est tue. Diane s'est éloignée.

« Je suis restée froide, triste, ne pouvant comprendre ce qui se mourait en moi... ce qui s'en allait par là-bas, loin... loin... Ah ! Maman, peut-être était-ce ma vie... toute ma vie !...

« C'est donc M<sup>me</sup> de Lers qui a fait souffrir M. de Criton !

« C'est donc elle qu'il a tant aimée!...

« Quand il est venu, ce soir, il avait aux yeux une grande joie!... celle d'avoir revu M<sup>me</sup> de Lers sans doute...

« Je l'ai confié à Diane.

« Elle m'a répondu d'un ton sceptique :

« — Quelle joie veux-tu qu'il en ait?... A moins qu'à force de s'aigrir seul dans son monastère, il n'ait fini par, décidément, se réjouir de ne pas l'avoir épousée?...

« Maman, ce n'est pas d'avoir perdu M<sup>me</sup> de Lers que le major était joyeux, — Diane se trompe, — c'était de l'avoir revue...

« Et moi, maman... ah! moi, je suis trop malheureuse!... »

### XIII

— Avez-vous revu Criton ces jours-ci? demanda avec inquiétude le comte de Gorn.

— Oui... je pense... comme toujours, répondit Diane du bout des lèvres.

— Comment, est-ce là toute l'importance que vous attachez à ses visites?...

— Oh! oui, absolument.

— Tiens! je croyais que, comme il s'occupait beaucoup de tout ce qui vous regarde...

Diane interrompit impatientement :

— Comment, de tout ce qui nous regarde? de quoi peut-il s'occuper?... Notre homme d'affaires paye à M<sup>lle</sup> Landelle une pension qui augmente les maigres revenus de cette pauvre fille... M. de Criton n'a rien à voir là-dedans...

— Je croyais qu'il cherchait...

— Qu'il cherchait?...

— Excusez la brutalité de l'attaque... qu'il cherchait à vous épouser?...

— Il me déteste.

— Il a ce mauvais goût?

— Il me déteste et je le lui rends. D'ailleurs, je n'épouserai jamais quelqu'un que je trouve aussi... insignifiant!...

— Insignifiant?... voilà un singulier adjectif!... Quel sens précis lui donnez-vous?...

— J'appelle ainsi tous ceux qui m'ennuient, qui ne me disent rien...

— Un exemple pour appuyer la règle?...

— Ne me disent rien : M<sup>lle</sup> Landelle, mère Grognon...

— Suffit!... Suffit!... Comment, vous rangez Criton dans cette catégorie de pauvres êtres!...

— Et vous comprenez que celui que j'épouserai...

— Que celui que vous épouserez?...

— Je ne le jugerai pas ainsi.

Le comte de Gorn et Diane causaient sur la terrasse du Lers.

Le comte approcha son fauteuil de jardin de celui de Diane et poursuivit sur un ton de confiance :

— Vous êtes-vous jamais fait un idéal... puisqu'il est de règle que toutes les jeunes filles en ont un?...

Diane, se prêtant volontiers à cette interview, répondit en riant :

— Mais... naturellement.

On touchait aux derniers jours de septembre. Le temps était si beau que l'on se serait cru en été. Après plusieurs absences, le comte était de nouveau revenu au Lers.

« Notre vieil ami en tient pour vous, sans doute, ma belle. Je ne m'explique qu'ainsi ce brusque retour chez nous, » avait déclaré le matin même Jeanne de Lers à Diane.

Et, bien que le comte fût gros et court, qu'il luttât désespérément contre « les ravages du temps » par sa mise, par les mille moyens que la coquetterie masculine, aussi bien que la féminine, sait inventer, Diane était intéressée par cette pensée qu'il « en tenait pour elle ».

Ce n'était rien et pourtant c'était quelqu'un, Diane s'en amusait.

Le comte poursuivit, accentuant son ton de confiance :

— Un idéal, bien que fait de rêve, peut se rencontrer dans la réalité... voulez-vous que je cherche dans les lignes de votre main si vous le rencontrerez?...

— Volontiers...

Diane tendit sa main avec un éclat de rire.

Dans le grand salon, M<sup>me</sup> de Lers allait et venait, lasse, ennuyée.

Elle s'avança vers une des portes-fenêtres donnant sur la terrasse et, bâillant, elle gémit :

— Mon Dieu, qu'est-ce que vous pouvez dire pour avoir le courage de rire... moi, je m'assomme!

— Nous disons des choses fort intéressantes, déclara le comte.

Jeanne de Lers s'avança.

— Peut-on savoir?...

Le comte venait de prendre la main de Diane, il en observait les lignes, tandis que la jeune fille fixait sur lui des regards moqueurs.

— Je regarde... J'étudie, baronne, la main de M<sup>lle</sup> de Volieux.

M<sup>me</sup> de Lers raila :

— Mon cher comte... ha! ha! ha!... vous avez tout à fait l'air d'un oracle... vous prenez un petit aspect Fraya qui vous sied à ravir. Ne croyez cependant pas un mot de ce qu'il vous dira, ma chère Diane!

— Baronne! vous êtes injuste!...

— Je déclare que vous n'y entendez rien!... sinon, ne m'auriez-vous pas prédit, l'une des cent fois que vous avez lu dans ma main, la vie que je mène!... Une vie ennuyeuse à prendre tout en horreur... le Lers... le cirque de Georges... ces ridicules Salamande... et tout... et tout!... Ah! il y a des moments où je grille d'aller retrouver Noll, ses bêtes sauvages, pour traverser des dangers, pour souffrir de la peur, du froid, de la faim, pour dormir sur la dure avec le ciel et les étoiles sur ma tête... pour changer enfin!...

— Chère et charmante Madame, vous êtes tout à fait dramatique et intéressante dans vos nouvelles idées; mais si vous vouliez me permettre... m'autoriser...

— A quoi?...

— A vous prier d'être un instant silencieuse pour que je puisse voir dans la main de Mademoiselle, car si vous me parlez tout le temps...

— Je vous gêne! riposta aigrement Jeanne.

— Non... mais...

— Faites comme si je n'étais pas là.

Et, se laissant tomber sur un rocking-chair, elle s'étendit en poussant un soupir et en fermant les yeux.

M<sup>me</sup> de Lers semblant décidée au silence, le comte s'avança, s'animant par degrés :

— Mademoiselle, je vois pour vous un avenir magnifique!... un avenir d'opulence!... Je vois pour vous de l'argent... beaucoup d'argent... vous arrivant par un mariage splendide qui vous fera vivre tout à fait selon vos goûts... vous aurez hôtel, auto, collier de perles, diamants, loge à l'Opéra, loge au Français, loges partout où il vous plaira d'aller...

La baronne se releva subitement :

— Loges dans tous les théâtres?... vous lisez cela dans la main?... montrez cette ligne?... montrez-la-moi?... cria-t-elle.

— Baronne! je vous en prie, ne m'interrompez pas!...

— Ah! pardon!... j'oubliais... je ne croyais pas être devenue si... si...

— Si délicieusement taquine!... tout vous est permis... mais en cet instant...

— Tout m'est défendu!

M<sup>mo</sup> de Lers se renversa de nouveau sur le rocking-chair et referma les yeux.

Le comte reprit :

— Je vous vois très gâtée, très admirée, très adulée...

— Ce qui ne veut pas dire que vous sercz aimée... interrompit encore M<sup>mo</sup> de Lers.

— Baronne!...

— Là!... ne vous fâchez pas... je me *retais!*...

— Je vous vois, Mademoiselle... recommença le comte...

Mais, cette fois, ce fut Diane qui l'interrompit de sa voix railleuse et traînante un peu.

— Vous me voyez, Monsieur, c'est à merveille... mais mon idéal, le voyez-vous?...

— Je le vois... je le vois!

— Est-il entré dans ma vie?...

— Il y est entré... mais je ne sais si vous en avez conscience...

La baronne lança à Diane un regard d'intelligence.

Diane pensa à « Noll, à l'oncle Noll », et devint cramoisie pour répondre :

— Certainement, j'en ai conscience... mais lui... lui... le comprend-il?...

— Ah! s'il le comprend!... répondit sentimentalement le comte, je puis affirmer qu'il vous a

toujours attendue, qu'une image qui toujours a été la vôtre l'a hanté, poursuivi...

— Non! ma parole... où va-t-il chercher ses histoires!... interrompit pour la troisième fois M<sup>me</sup> de Lers.

— Baronne!... vrai!... je vous assure!... cria le comte, presque irrité.

— Chut!... je me re-re-tais!...

— Comment saurai-je à mon tour le reconnaître?... poursuivit Diane.

Le comte prit un air inspiré :

— Le monde vous apparaîtra d'abord comme une foule. Vous n'y verrez qu'une masse sombre, rien de précis. Peu à peu, au milieu de tous, vous distinguerez quelqu'un vaguement, puis d'une façon plus précise. Bientôt, cet être se détachera des autres. Il deviendra l'acteur principal qui s'avance vers la rampe, qui se met en pleine lumière. Vous vous direz : « Le voilà! » Ce sera lui!... lui... l'heureux élu!...

— C'est lui, je l'ai reconnu... u... u!... ça se chante! Est-ce assez clarinette... mirlitons... ophicléide... fête de banlieue... lilas... printemps... roses et balançoires... Comte, vous me transportez!... lança Jeanne en imitant la voix nasillarde des Salamande dans l'exercice de leurs fonctions de clowns.

— Baronne!... implora le comte.

— Je vous en prie... laissez-nous continuer! supplia Diane, dissimulant mal de l'impatience.

— Si c'est aussi sérieux... je vous quitte... fit M<sup>me</sup> de Lers.

Elle s'éloigna.

— Enfin!... soupira le comte.

— Nous allons peut-être pouvoir être tranquilles!... fit Diane.

Et elle ajouta, sévère :

— Comme les gens inoccupés peuvent devenir ennuyeux!...

— Chut! répliqua le comte, ne médisons pas de notre toute charmante hôtesse... Que disions-nous?...

— Que je voyais mon idéal se détacher de la foule!..

Le comte, ayant retrouvé ses souvenirs, prit bien sa respiration et, comme s'il avait des choses

très difficiles à dire. La voix sourde et rapide, il continua :

— Mais je vois aussi des influences agir contre votre destinée, la retarder, l'empêcher.

— Ah! par exemple... d'où viennent-elles?...

— De votre entourage! fit haineusement le comte en songeant avec jalousie au major.

— Je m'en suis toujours doutée!... lança-t-elle.

— On troublera, on détournera les chances heureuses qui pèsent sur votre destinée en vous empêchant de faire le voyage... indispensable... qui décidera de votre avenir... car il est évident que si vos pensées vont à la recherche de votre idéal, votre idéal aura peine à vous découvrir en ces lieux déserts!... Il faut aider la destinée!...

— Ah! je voudrais que l'on essayât d'empêcher quoi que ce fût!... fit Diane d'une voix menaçante en jetant au loin un regard de défi.

— Il ne faut pas vous méprendre, Mademoiselle, sur le sentiment de ceux qui vous entourent, poursuivit le comte du même ton haineux; au fond de toute action se cache plus d'égoïsme que de dévouement... Criton, en vous gardant près de lui, tient évidemment à embellir sa vie d'un voisinage qu'il apprécie d'autant plus qu'il semble moins l'avouer... M<sup>lle</sup> Landelle a souci, sans nul doute, de la pension qui, vous le dites, l'aide à vivre!...

— Oh! soyez sans inquiétude, je vois clair dans leur jeu; ils trouveront à qui parler; j'ai une volonté de fer... et à moins qu'on ne la brise...

— Ce sont ces volontés-là que l'on brise le plus facilement... Il y aurait un moyen de tout conjurer, une expérience à tenter pour déjouer les pouvoirs, les influences contraires, pour aider votre volonté à prévaloir...

— Un moyen?... dites-le, et quel qu'il soit...

Le comte se dit :

« Avec les femmes, il faut toujours agir par persuasion... »

Et, souriant de son machiavélisme, il continua :

— S'appuyant sur de profondes et sérieuses études, on prétend, et non sans raison, que certaines pierres, s'accordant avec le signe zodiacal sous l'influence duquel nous sommes nés, arrivent à faciliter l'avenir de chacun de nous, à favoriser la chance heureuse!...

— Je Pignorais!... fit Diane, intéressée.

— Ainsi, Mademoiselle, je crois que la gemme qu'il vous faudrait est l'aigüe-marine, qui procure l'affection de quiconque en éprouve le contact.

— L'aigüe-marine... où voulez-vous que je découvre une aigüe-marine?...

— Je m'en charge, si vous le permettez, riposta aussitôt le conte, je chercherai cette pierre et vous l'enverrai... vous n'aurez plus qu'à la regarder, à vous souvenir de ce que je vous ai dit, et, finit-il en lançant à travers l'espace un défi au major... à tenir bon!...

— Oh! quant à cela... n'ayez crainte!...

Et Diane n'eut besoin, pour mieux se répéter ces derniers mots, pour leur donner plus de force, pour se promettre mieux et plus profondément « qu'elle tiendrait bon », qu'à regarder dans le grand salon la photographie déjà bien souvent contemplée de « Noll, de l'oncle Noll ».

## XIV

— Mademoiselle Diane, il y a une lettre et un paquet pour vous, annonça M<sup>lle</sup> Landelle au moment où Diane traversait, emuyée et maussade, le bureau de poste.

— Que ne le disiez-vous?... répliqua sèchement Diane.

— Ils viennent d'arriver!... reprit M<sup>lle</sup> Landelle comme si elle se fût excusée.

Et, timidement, elle tendit le paquet et la lettre à Diane.

La jeune fille s'en saisit comme d'une proie et, le visage épanoui, elle emporta le tout dans sa chambre.

« Sans doute quelque souvenir de M<sup>me</sup> de Lers!... » supposa Suzie qui, assise devant une table, s'occupait à timbrer le courrier que Callot emporterait le soir.

Depuis quelque temps, la jeune fille montrait un grand désir de travail ; elle semblait chercher à s'absorber dans des occupations incessantes, et, à tous moments, elle répétait à M<sup>lle</sup> Landelle :

— Je vous en prie, mettez-moi bien au courant, proposez-moi comme aide à l'inspecteur pour que

je puisse, dans quelques années, lorsque Diane sera mariée, demander un poste, y vivre dignement, comme vous.

— Mon enfant, je ne demande pas mieux que de faire ce que vous me demandez, avait répondu M<sup>lle</sup> Landelle... mais je vous désirerais un autre avenir...

— Un avenir... autre?... avait répété Suzie avec un petit rire martelé comme un sanglot, quel avenir autre... voulez-vous que j'aie?...

Cette réponse était si tristement éloquente que M<sup>lle</sup> Landelle n'avait osé rien ajouter. D'ailleurs, qu'aurait-elle dit?... Que même le tout modeste avenir de receveuse dans un bureau perdu, l'enfant ne pouvait l'espérer. L'Administration exigeait un certificat de médecin. Ce certificat devait assurer une santé suffisante. L'enfant frêle, si pâle à certains jours et encore boiteuse, ne pourrait donc l'obtenir. Mais l'on n'en était pas à demander un poste pour Suzie, et d'ici là...

Suzie n'avait pas cessé de timbrer ses lettres. Elle répéta :

— Oui, ce doit être un souvenir de M<sup>me</sup> de Lers!...

— Voilà peut-être qui va consoler un peu votre sœur du départ de son amie... voilà qui va lui faire prendre la vie avec un peu plus de patience!... répondit M<sup>lle</sup> Landelle

— Jamais Diane ne prendra la vie en patience!... déclara tristement Suzie.

— Et cependant... pauvre enfant! murmura M<sup>lle</sup> Landelle avec un léger soupir.

— Oui, cependant... répéta la fillette en hochant la tête.

Toutes deux se turent.

L'air du bureau devint oppressant comme s'il se fût chargé de choses lourdes... de ces choses que l'on aimerait dire sans l'oser.

C'était de nouveau l'automne, le ciel gris, pluvieux, bas, dans lequel volaient, pesamment chargées de pluie, des feuilles mortes. C'étaient les premières soirées fraîches, les premiers feux, le retour de ces impressions d'hiver si douces à retrouver et à la fois si tristes...

Diane entra, triomphante :

— Regardez!... fit-elle.

Elle portait au second doigt de la main droite une bague dont le chaton était formé d'une pierre blanche aux reflets bleutés d'une limpidité extrême, enchâssée dans une monture ancienne d'un travail merveilleux.

M<sup>lle</sup> Landelle regarda et dit, avec la réserve prudente qu'elle apportait dans ses rapports avec Diane :

— C'est un bien joli bijou!

Diane se détourna, dédaigneuse et impatiente.

Suzie demanda :

— Qui t'envoie cela? M<sup>me</sup> de Lers?... c'est bien aimable!...

Et, se levant pour mieux voir, elle questionna, surprise :

— Tiens! pourquoi est-elle si grosse.... pourquoi la portes-tu au second doigt?...

— Pourquoi... pourquoi... pourquoi?... on dirait que tu n'as jamais rien vu!... gronda Diane en tenant sa main très haut pour empêcher sa sœur de toucher à la bague.

— C'est vrai, je n'ai jamais vu porter une bague au second doigt!...

— Il y a tant de choses que tu ignores, ma pauvre!...

Presque aussitôt, le major frappa au guichet.

Il venait chercher son courrier sans Morlack, ce qui annonçait presque toujours une intention de visite.

L'idée de le garder là un instant, assis au coin du feu, quand, au dehors, il faisait si gris et si triste, rendit Suzie subitement joyeuse.

— Venez donc voir, major, ce que l'on envoie à Diane, fit-elle pour l'encourager à entrer, voyez quelle jolie pierre... quels jolis reflets!...

Le major entra et prudemment, lui aussi, comme l'avait fait M<sup>lle</sup> Landelle, regarda la bague. Mais, aussitôt, oubliant toute réserve, il s'écria avec l'enthousiasme d'un collectionneur, d'un amateur de bibelots d'art :

— Mademoiselle!... cette bague est une merveille, c'est une aigüe-marine d'une valeur rare qui s'augmente encore de la façon dont elle est montée...

Et, instinctivement, tendant la main pour prendre la bague, il ajouta :

— Je serai curieux de voir comment est taillée la pierre pour obtenir cette limpidité? les joailliers d'autrefois avaient leurs secrets, quelques-uns ont été découverts... voulez-vous me permettre?...

Diane releva la tête et regarda le major avec un défi dans les yeux.

— Non! fit-elle.

Le major retira sa main et dit, surpris :

— Pourquoi ce refus?...

— Ma bague est un talisman!...

— Vous croyez que je lui enlèverais ses pouvoirs?...

— Peut-être!...

— Ou que je lui en donnerais d'autres que ceux que vous vous plaisez à lui attribuer?...

— Peut-être!

Le major se mit à sourire.

— Pas de méchants, j'espère?...

Diane le regarda bien en face.

— Qui peut le dire?... répondit-elle, insolente.

Il continua avec bonne humeur :

— Voilà ce que c'est que de passer pour un sorcier!...

Et, sans plus s'occuper de Diane, le major, s'approchant de la place que Suzie avait reprise près de sa table, lui demanda si elle avait pensé à son courrier.

Qu'aurait-il donc fallu pour qu'elle n'y pensât pas!

Elle le lui tendit, mais sans lever les yeux. Le refus de Diane venait de les emplir de larmes que le moindre mouvement des paupières aurait fait tomber en pluie.

Le major prit ses lettres, et, venu sans Morlack parce qu'il voulait passer un moment dans le bureau, il s'éloigna lentement, à regret...

Et, lui parti, l'air du bureau redevint lourd, plus lourd, et dans le jour qui finissait, Suzie, en timbrant ses lettres, les tamponnait aussi avec son mouchoir séchant ainsi les grosses larmes qu'elle ne pouvait plus cacher.

M<sup>lle</sup> Landelle vit qu'elle pleurait et songea que, depuis quelque temps, les larmes de la petite devenaient bien fréquentes!... La tentation lui vint de la prendre dans ses bras, de la questionner, de provoquer ces confidences qui, si elles

augmentent un instant les larmes, dégonflent le cœur. Mais elle-même avait si souvent pleuré dans la solitude qu'elle ignorait la douceur d'être plainte et celle que l'on éprouve à consoler.

Suzie, ce soir-là, se sentit plus triste et plus seule encore...

Diane était revenue triomphante dans sa chambre.

— Comme le comte a bien deviné ! murmurait-elle. Criton commençait déjà à *maléficier* ma bague... mais il verra à qui il a affaire !

Et, envoyant au travers de l'espace une pensée de gratitude au comte, elle relut sa lettre pour s'assurer qu'elle n'oubliait aucune des recommandations de M. de Gorn et parce que le ton respectueux dont ces recommandations étaient faites la flattait.

La lettre disait :

« Ouvrez avec précaution, Mademoiselle, l'écrin que voici ; il contient la fameuse pierre. Ne la laissez voir par personne avant de l'avoir vue vous-même. Que nul n'ait sur elle le pouvoir d'un mauvais regard que détournera seul le rayonnement du vôtre... »

« Il faudra la regarder souvent en répétant : « Je veux et je n'oublie !... » »

« Vous la porterez au second doigt de la main droite. Je crois conserver assez le souvenir de cette charmante main pour avoir pris la bague à sa mesure, la diminuer ou l'agrandir serait un malheur !... »

« Cette bague ne doit point être touchée par des personnes étrangères, surtout si ces personnes peuvent être considérées comme hostiles à des projets chers. »

« Cette pierre est l'aigue-marine, la pierre « qui procure l'affection de quiconque en éprouve le contact... », c'est la gemme qui vous est favorable. »

« Puisse-t-elle, Mademoiselle, l'être autant que le désire votre très respectueux et dévoué serviteur. »

« COMTE DE GORN. »

Cette lettre lue et relue, Diane considéra d'un œil distrait les armoiries superbes et la couronne qui l'ornaient et fut prise d'enthousiasme.

Elle eut la vision étincelante de l'avenir qui

lui avait été promis, de l'avenir radieux dont elle portait les lignes dans sa main. Il lui sembla que maintenant qu'elle possédait la pierre merveilleuse, rien ne la séparait plus de cet avenir, qu'entre elle et lui ne se dressait plus aucun obstacle. Et frémissante, joyeuse, se sentant à l'étroit dans sa chambre, elle en ouvrit les fenêtres. Il lui fallait l'espace... l'espace... l'infini!... pour contenir ses rêves, ses rêves immenses!...

D'une écriture superbe, elle se mit à écrire sur le beau « missel » blanc :

« Le Lers est vide, la maison fermée, les massifs sans fleurs.

« Ils sont partis, tous, avec les hirondelles. Bientôt, moi aussi, je m'en irai, quand mon roi, mon seigneur, mon beau voyageur annoncera sa venue...

« On voudra, ici, me retenir...

« Je te regarderai, aigue-marine, et tu m'aideras à triompher de ceux qui s'attachent à perdre ma vie, et tu me conduiras vers celui dont j'ai mis l'image en ma demeure, sur un piédestal où rien n'était posé, sur un piédestal qui attendait l'image de l'élu que, peu à peu, j'ai distinctement aperçu dans la foule...

« Et lui, me voit-il, m'attend-il?

« Dans ces pays de l'Inde où je le sais, sent-il, comme par un aimant, sa pensée attirée par une autre pensée vers la patrie lointaine? »

Plus tard encore, après le repas du soir, Diane reprit son livre. Et la bague brillant « au second doigt de la main droite », en ayant aux yeux l'étingcellement, Diane écrivit, écrivit longtemps, s'arrêta, se relut, écrivit encore, s'attendrissant sur elle-même, sur son style, sur les idées qu'elle savait avoir. Elle se jugea vraiment « d'une sensibilité exquise » et regretta de ne pouvoir faire partager à personne une pareille « intensité d'impressions... »

Toute à elle-même, elle ne s'aperçut pas que, derrière le grand paravent, Suzie, prête à se coucher, écrivait aussi, puis ouvrait la fenêtre.

Elle ne vit pas que, près de la croisée, s'allumait une flamme, que le visage de sa sœur en était illuminé.

Suzie jetait vers le ciel, dans la nuit, ce cri de détresse.

« Maman ! Diane a fait aujourd'hui tant de peine à M. de Criton en lui refusant cette bague, ce refus était d'une telle insolence et je me sens ce soir si fort en vouloir à Diane, que je crois ne plus l'aimer!...

« Maman ! quand M. de Criton est parti, j'ai failli courir après lui pour lui dire que si Diane était injuste et dure, moi, je l'aimais tant... tant... que... maman, — je vous l'avoue ! — il est, à mon réveil, ma première pensée avec votre souvenir, et je m'endors en vous voyant tous deux...

« J'ai pleuré, maman, toute la soirée, parce que je me figurais M. de Criton revenu très triste au vieux Moustiers sombre... Ah ! maman, que j'aimerais donc y vivre près de lui !... répandant autour de lui un peu de gaieté ! j'en saurais retrouver dans mon cœur qui serait alors si plein de joie!...

« Lorsque le vent souffle très fort et que le vieux relai en frémit comme s'il avait peur de céder tout à coup à la poussée de la tempête, pour être moins effrayée, j'ose me figurer que je suis au Moustiers, assise, ou plutôt pelotonnée au coin de l'immense cheminée, avec Morlack à mes pieds, sur la peau d'ours...

« Ah ! vivre ainsi toujours... toujours, maman, serait le paradis!... le rêve!...

« Un rêve qui ne sera jamais, hélas!... Et j'en pleure toutes mes larmes... »

## XV

C'était la première neige.

Elle arrivait après une longue série de journées brumeuses ; elle tombait depuis le matin.

— C'est de la neige pas méchante, déclarait mère Grognon, c'est de la neige pour rire.

En effet, les flocons, lentement, volaient, planaient, s'accrochaient de ci de là, donnaient aux toits des airs de crèches, aux sapins de apparences d'arbres de Noël couverts de blanches surprises.

Comme au travers d'une gaze, on apercevait la vieille église dont les lierres croulaient sous le poids d'une éclatante et lourde floraison. Au loin apparaissait le Moustiers dont les vieux murs,

devenus avec le temps couleur de brume, prenaient un aspect féodal sur le ciel gris.

Et sans autre trace que les trèfles mystérieux qu'y laissaient des petites pattes d'oiseaux, la route « royale de Barèges à Paris » fuyait blanche entre les peupliers défeuillés.

Depuis le matin, cette neige qui faisait de tout une blancheur fascinait Suzie, l'éblouissait, lui mettait au cœur une allégresse inexplicable.

Diane, au contraire, était de méchante humeur. On a beau chercher à vivre de l'attente d'un rêve, si ce rêve est lent à venir, il est des heures où l'on vit avec la crainte qu'il ne soit mirage, mensonge...

Diane était dans une de ces heures-là.

— Si tu t'ennuies, aide-nous!... conseilla Suzie.

— Vous aider à quoi?... au télégraphe?... à donner à des paysans idiots des explications qu'ils ne comprennent pas?... J'ai d'autres désirs!...

— D'autres désirs?... répéta en écho M<sup>lle</sup> Landelle.

Les flocons tombaient de moins en moins « méchamment ». Une lueur rose répandait sur la neige des reflets d'opale. Suzie se demanda tout à coup si M. de Criton allait venir.

Il semblait à la fillette qu'il serait encore « meilleur » que d'habitude de le voir ce jour-là où, dans les chemins, toutes traces étaient effacées, où rien ne semblait être demeuré... rien qui pût rappeler un chagrin, un mauvais souvenir...

Mais viendrait-il?... Suzie avait l'oreille tendue.

Elle pâlit, puis rougit tout à coup...

Il venait. Il était là. Elle reconnaissait son pas, la façon dont il montait les deux marches qui précédaient la porte du bureau, dont il ouvrait cette porte, dont il frappait au guichet.

Une grande émotion la saisit, un grand désir d'avouer au major une tentation qui depuis le matin la tourmente... l'osera-t-elle?...

M<sup>lle</sup> Landelle aussi a entendu venir son voisin. Pourtant, — méticuleuse par principe, — avant de lui ouvrir la porte, elle entr'ouvre le guichet.

— C'est vous, Monsieur, avec un temps pareil!...

Le major répondit joyeusement :

— Mais, Mademoiselle, il fait un temps magnifique... j'adore la neige!...

— Oh!... moi aussi!... fit Suzie.

— Ah! pas moi!...

Et M<sup>lle</sup> Landelle, grelottante, s'enveloppa dans l'épais châle de laine qui lui couvrait les épaules.

Le major reprit :

— Je ne sais si cela vient de ce que les choses ne m'apparaissent pas sous leur aspect ordinaire ; je ne me sens jamais plus gai que lorsque tout est blanc!... Ainsi, depuis ce matin, je suis comme un collégien... pour un peu, je ferais des bonshommes de neige... Morlack retrouve un aspect de son pays, il est enthousiasmé!... Yo a endossé deux ou trois vêtements piqués, ouatés, il a doublé, triplé de grosseur...

Puis, brusquement retourné vers Suzie, le major poursuivit :

— Ah! si vous saviez combien le Moustiers est joli avec ce manteau blanc!...

— Je ne cesse de me le figurer ainsi!... répondit-elle.

— Il faut le voir pour le croire!... affirma le major.

Puis, tout à coup, il proposa :

— Venez-vous voir le Moustiers sous la neige?...

— Oh! oui, fit Suzie avec un élan.

Cette offre réalisait ce grand désir qu'elle n'osait avouer.

M<sup>lle</sup> Landelle crut que le major perdait la tête.

— Vous ne pensez pas sérieusement, Monsieur, fit-elle grondeuse, avec un temps pareil, à faire sortir Suzie?... ce serait de la folie!...

— Oh! Mademoiselle, le Moustiers sous la neige... j'aimerais tant!... implora la fillette.

— Mademoiselle, poursuivit le major en s'adressant à M<sup>lle</sup> Landelle, j'ai pensé à tout, et si vous voulez voir l'équipage que j'ai imaginé?...

— Un équipage?... répétèrent à la fois M<sup>lle</sup> Landelle et Suzie.

— M<sup>lle</sup> Suzie aura l'air d'une princesse de conte de fées... la princesse des neiges!...

— La princesse des neiges!... Oh! que c'est joli!

Suzie était déjà à la porte du bureau, battant des mains, poussant des exclamations de surprise. M<sup>lle</sup> Landelle l'y rejoignit.

Debout, dans la neige, « Yo » attendait, grave sous son chapeau en abat-jour, vêtu d'un ample

pantalon bleu et d'une tunique de soie noire ouatée, piquée, sur la poitrine et le dos de laquelle s'étaient de fantastiques chimères.

C'était une tunique de mandarin que le major, dans une heure où il ne tenait à rien, lui avait abandonnée.

« Yo » la revêtait les jours de grandes fêtes Il paraît qu'au Moustiers c'était fête aujourd'hui!...

« Yo » soulevait de ses deux mains les brancards d'un pouss-pouss, dont les roues bleu et or, aux jantes rouges, au moyeu semblant le muse en courroux d'une bête mauvaise, s'enfonçaient dans la route blanche.

Sur le pouss-pouss, était un léger capotage que couvrait une étoffe claire aux reflets d'arc-en-ciel. Et, sur le coussin de vieille soie chinoise de l'unique siège, quelqu'un qui, sans doute, savait penser à tout, avait jeté une fourrure...

— Voilà l'équipage!... fit le major.

Et il n'ajouta pas que, s'il avait résisté à l'enfantillage d'élever des bonshommes de neige, il n'avait pas résisté à celui d'organiser, pour sa petite voisine, en riant tout seul de son idée, ce merveilleux moyen de transport auquel il travaillait depuis le matin.

— Vous voyez bien, chère Mademoiselle, que je puis sortir!... bégaya Suzie, au comble de l'émotion, en jetant en hâte sur ses épaules une mante de drap noir dont elle rabattit le capuchon.

— Votre sœur, Suzie?... il conviendrait peut-être de la prévenir...

— Oh! Mademoiselle, elle est de si méchante humeur! Si elle doit essayer de me gâter ma joie, il vaudra mieux que ce soit au retour!... elle y réussira moins!... finit Suzie d'une voix singulière.

— Vous pourrez rassurer M<sup>lle</sup> Diane; vous voyez, Mademoiselle, que ma petite voisine ne court aucun risque de prendre froid, et d'ailleurs j'emmène mère Grognon. Allons, princesse, montez-vous?...

— Voilà!...

Et Suzie, très joyeuse, s'étudiant à ne point boiter, tendit deux doigts au major, souleva sa robe, monta, s'installa dans le pouss-pouss et disparut à demi sous la belle fourrure.

Et Morlack, sautant, gambadant, ouvrant le cortège, « Yo » poussant le pouss-pouss, mère Grognon suivant sans trop gémir, le voyage enchanté de la princesse des neiges commença...

Ce fut d'abord une marche le long des haies dont Morlack, en fourrageant, faisait envoler des oiseaux et tomber des poudrées de neige.

Une halte à l'orée d'un bois de châtaigniers, pour admirer l'étrange effet des branches tourmentées, des vieux arbres sur le ciel qui, peu à peu, redevenait clair, redevenait bleu.

Posé sur un piquet, un rouge-gorge chantait sa chanson d'hiver si joyeuse. En chantant, il regardait la petite infirme de son œil noir tout rond, si curieux qu'on eut dit qu'il chantait pour elle...

Encore un arrêt au bout d'un chemin pour regarder la plaine dont la blancheur reflétait subitement du soleil.

Et au Moustiers, le cortège arriva.

La cour en avait été balayée, un beau tapis y était étendu.

— Un tapis dehors?... s'écria mère Grognon que ce luxe ébahissait.

Le major répondit à mi-voix en regardant Suzie :

— Rien n'est trop beau pour vous, princesse!... Prenez mon bras, allons visiter le cloître!...

Il riait sans raison. Suzie se mit à rire aussi.

Le cloître était glorieux de lumière et si blanc, d'un blanc si pur, qu'il faisait songer aux robes des anges.

Suzie regardait, recueillie, muette d'admiration.

— Vous ne dites rien, princesse : à quoi donc pensez-vous?... demanda le major tout à coup.

— A rien... effet de la neige, sans doute...

— La neige donne des étourdissements, fit-il aussitôt, vous sentez-vous éblouie?...

— Eblouie?... oh! complètement!...

Il se méprit au sens de ces paroles et dit déjà inquiet :

— Il fallait l'avouer plus tôt, enfant!... quittons vite le cloître, revenons près du feu!...

— Rentrer?... oh! non... c'est trop beau!...

— C'est possible, mais ce qui ne le serait pas c'est que vous vous enrhumiez... que vous soyez malade... vous avez vu le cloître sous la neige.

je suis heureux d'avoir deviné que cela pouvait vous faire plaisir...

— Restons encore!...

— Oh! pas du tout... pas du tout...

Et, avec cette sollicitude un peu tyrannique que l'on prodigue aux êtres très aimés, il entraîna Suzie.

Dans le cabinet de travail, le feu était allumé, un feu énorme, fait de troncs nouveaux.

— Un vrai feu de paysan!... dit le major.

— C'est bon, c'est chaud, c'est accueillant, murmura Suzie.

Devant le feu, sur une petite table, le thé était préparé, la bouillotte chantait.

« Yo », grave, silencieux, sans bruit, à pas glissants, circulait comme une ombre.

Son étrange chapeau ne cachait plus le chignon noir. Suzie admira la forme de ce chignon, en loua la correction avec un joli rire.

Elle s'était assise près de la grande cheminée, dans ce coin où si souvent l'avait conduite son imagination.

Le major la servait, avait pour elle mille soins, mille attentions et se disait, en la voyant, toute souriante, dans ce grand fauteuil où sa pensée aussi la lui montrait sans cesse, combien ce serait bon et doux de garder là, près de lui, d'aimer, de protéger celle que toujours il appelait dans son cœur « le petit oiseau tombé du nid ».

Et cela mettait autour d'eux comme une atmosphère de rêve. Ils s'y complaisaient : Suzie toute au bonheur présent, lui tout à la préoccupation d'arriver un jour à prolonger cette minute heureuse, à la fixer à jamais!...

Mère Grognon entra.

— Mademoiselle Suzie, il se fait tard!...

Suzie sursauta.

— Déjà? fit-elle comme quelqu'un qui s'éveille.

Allons! fit-elle, résignée, en jetant autour d'elle un long regard d'adieu, rentrons!...

Et, avec un soupir, elle remonta dans le pouss-pouss. Morlack sauta, gambada, fourragea comme à l'aller.

Ce fut le même tournant, le même chemin, la même vue de plaine, la même châtaigneraie, le même ciel, les mêmes haies...

Mais le rouge-gorge ne chantait plus sur le piquet et il semblait que le major eût le front lourd et la voix grave.

La neige fondait, le ciel se chargeait de brumes lourdes.

Mère Grognon s'en allait, claquant ses sabots.

La princesse revint triste de son voyage.

La réalité la reprenait, le bel enchantement s'était envolé...

## XVI

— Ah! Monsieur... Monsieur... que je suis aise de vous voir! j'ai vraiment tant de choses à vous dire!

C'était le matin. M<sup>lle</sup> Landelle sortait de l'église, le visage bouleversé, les yeux rougis comme si elle avait pleuré.

Le major s'arrêta. Ils marchèrent, tout en causant, dans le cimetière abandonné.

— Ah! Monsieur, je suis aise de vous voir...

— Qu'y a-t-il?...

— Il y a, Monsieur, que M<sup>lle</sup> Diane m'a demandé hier au soir les deux mille francs que j'ai en réserve.

— Tiens... pourquoi?...

— Pour aller à Paris, Monsieur, où elle dit être attendue... pour aller retrouver M<sup>me</sup> de Lers...

— Ah!... et qu'avez-vous répondu, Mademoiselle?...

— La vérité!... que cet argent m'ayant été confié pour le cas où Suzie serait malade, je ne le donnerais pas!...

— Qu'a dit M<sup>lle</sup> Diane?... fit le major souriant un peu comme s'il prévoyait la réponse à sa question...

— Ah! Monsieur...

Et M<sup>lle</sup> Landelle se détourna pour cacher l'excès de son émotion.

— Ce que je pensais bien qu'elle dirait quelque jour : Il paraît que je retiens Suzie et elle ici par calcul, parce que la pension qu'elle me sert m'aide à vivre!...

— Et ce dire, Mademoiselle, ne vous a pas comblée de joie?... ne vous a pas fait regarder en vous?... ne vous a pas fait comparer...

— Ne m'a rien fait comparer, ne m'a rien



montré, Monsieur!... J'ai trouvé cela fort insultant. J'en ai pleuré toute la nuit et ce matin...

Le major interrompit avec un peu d'impatience :

— Et Suzie, que disait-elle?...

— Elle écoutait, très pâle... ne semblant rien comprendre... Sa sœur, en la voyant ainsi, lui a crié : « Soutiens-moi donc!... cet argent qu'on me refuse, c'est pour toi qu'on le garde.

« — Quel argent?...

« — Ces deux mille francs! Exige qu'on me les donne... tu n'es pas malade... j'ai besoin de cet argent... il me le faut!...

« — Il te le faut, pourquoi?...

« — Pour aller à Paris!...

« — Pour... pour... tu veux... à Paris?... Qu'y veux-tu faire?...

« — Tâcher d'y être heureuse!...

« — Heureuse?... a répété Suzie en pâlisant plus encore, si tu allais à Paris, tu pourrais être... heureuse?...

« — Oui!

« — Comment?...

« — Que t'importe, puisque je te dis que je le serais!...

« Suzie s'est alors levée, elle est venue vers moi et m'a dit avec une subite exaltation et des yeux de fièvre :

« — Je vous en prie, Mademoiselle, ces deux mille francs, donnez-les à Diane!... Je n'en ai nul besoin... donnez-les à Diane qu'elle soit heureuse.

Et elle a ajouté très bas :

— On est si malheureux de ne point l'être... heureux!...

« — Et si vous êtes malade, enfant?... ai-je dit.

« — Ne serez-vous pas là, Mademoiselle?... et... et...

« Elle s'est arrêtée... je crois bien que votre nom, Monsieur, était sur ses lèvres.

— Et cette confiance, cet abandon, cette façon de vous prouver qu'elle sait que vous êtes là ne vous a pas consolée... fortifiée?... cria le major, très ému.

— Ne m'a consolée de rien, le souvenir des injures de M<sup>lle</sup> Diane seul me brûlait comme du feu...

— Alors?...

— Alors, Monsieur, je me demande ce que va devenir la vie si je persiste à refuser, si elle persiste à demander, si Suzie à son tour persiste... ah! mon Dieu!...

— Il ne faudrait cependant pas céder...

— Ce sera difficile.

— Cependant...

— D'ailleurs, Monsieur, M<sup>lle</sup> Diane vous attaque aussi bien qu'elle m'attaque.

— Oh! cela!... fit le major avec le même sourire.

— Et savez-vous de quoi elle vous accuse?... Le major haussa les épaules.

— Elle vous accuse d'égoïsme!...

— Ah!... d'égoïsme?... répéta-t-il.

M<sup>lle</sup> Landelle le vit pâlir. Ses traits se contractèrent.

— Egoïsme... égoïsme... dit-il sourdement : elle a peut-être raison...

Puis il baissa la tête et demeura silencieux.

Surprise qu'il ne protestât point, M<sup>lle</sup> Landelle attendait, nerveuse.

— Monsieur, que dois-je faire?...

— Consentir, Mademoiselle, donner ces deux mille francs!...

Consentir?... Suzie voudra suivre sa sœur!... Faudra-t-il se séparer de Suzie?... voir l'enfant frère s'éloigner? M<sup>lle</sup> Landelle n'en peut admettre la possibilité.

En quelques mots vibrants de chagrin, elle le dit au major, lui reprochant sa faiblesse, son manque d'énergie, cette enfant ne peut ni ne doit suivre sa sœur!...

— Hélas! quel droit avons-nous de la retenir?... répond le major, la voix étouffée. Mademoiselle, laissez-les partir!

— J'aurai l'air de céder à... à l'intimidation!...

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?...

— J'aurai l'air... de désirer ce départ... de les y pousser toutes deux...

Le major leva ses bras et les laissa retomber avec découragement.

— Qu'importe...

— De... de...

— Qu'importe... tout serait qualifié d'égoïsme... laissez-les partir!...

M<sup>lle</sup> Landelle, suffoquant d'émotion, protestait encore que déjà le major s'éloignait, retournant à grands pas vers le Moustiers.

Egoïsme, on l'avait taxé d'égoïsme!... Il en était troublé jusqu'à l'âme. Était-ce donc être égoïste que de chercher à faire plus douce la vie d'une pauvre petite infirme?... De chercher à lui assurer le nécessaire : un toit, du pain?... Était-ce parce qu'il y trouvait sa joie que cela pouvait être condamnable!...

Il resta seul, accoudé sur sa table en lutte avec lui-même, jusqu'à l'heure du courrier.

Alors se précisa la pensée du départ, peut-être prochain, de sa petite voisine, de ce départ qu'il ne pouvait empêcher.

Qu'allait-elle devenir si loin, là-bas, pauvre petite?... Qui la protégerait, qui veillerait sur elle comme le faisait M<sup>lle</sup> Landelle?... Et le major crut voir Suzie abandonnée dans une chambre sans air et sans lumière, manquant de tout, privée de tout... livrée à un égoïsme bien plus féroce que le sien!...

Bouleversé, il repartit vers le bureau, au hasard, à l'aventure, ne sachant que faire ni à quoi se décider ; mais prêt à tout pour empêcher Suzie de partir...

Dès la porte, les éclats d'une voix violente auxquels répondait un murmure confus lui parvinrent.

Une scène de Diane, sans doute!...

Il frappa, très ému.

M<sup>lle</sup> Landelle ouvrit.

Diane, le visage en feu, gesticulait en face de Suzie qui, tête basse, tînbraît ses lettres.

— Ah! major, vous arrivez à propos, cria Diane!... Vous qui avez de l'influence sur ma sœur, ne pourriez-vous me rendre un grand service?...

— C'est inutile, Diane!... lança Suzie avec résolution.

— L'empêcher de faire une folie?

— C'est inutile!... répéta Suzie.

— La folie de m'accompagner à Paris où je dois aller pour des choses importantes dont dépend mon avenir. Que faut-il que je fasse de cette enfant, là-bas?... Quel souci perpétuel!... Au Lers,

on ne me demandait pas de l'amener ; à Paris, ce sera la même chose!... Je ne resterai guère au logis ; j'irai, je viendrai, je sortirai le soir, le jour... Je ne sais encore où je descendrai... Si je suis seule, Jeanne me logera ; ma sœur étant avec moi, ce sera différent!... Décidez-la à rester ici!

Un éclair de joie passa dans le regard du major. Ne pourrait-on, en effet, laisser partir Diane, la laisser aller loin, bien loin, garder Suzie à Savignon et revivre avec la fillette ces heures de bonheur si calme, si parfait que l'on ne goûte que lorsque Diane n'est pas là?...

Il se surprit, appuyant la proposition de Diane ; mais Suzie l'interrompit en le regardant droit dans les yeux.

— C'est vous, vous, major, dit-elle, qui cherchez à me faire manquer à la promesse faite à maman... aux devoirs que cette promesse m'impose?... J'ai promis, quoi qu'il arrive, de ne pas quitter Diane... ne cherchez pas à m'en détourner... je ne veux pas avoir, de vous, ce méchant souvenir...

— Je vous demande si c'est raisonnable! clama l'aînée.

— Je l'ai promis à maman...

— J'aurais été si tranquille, je t'aurais sue ici bien soignée, ne manquant de rien...

— J'ai promis...

— Suzie, je vous en prie, restez!... insista le major d'un accent de prière.

Suzie le regarda longuement, puis, de la même voix douce, lointaine qu'elle avait eue après la mort de M<sup>me</sup> de Volieux durant cette longue nuit où tous deux avaient veillé ensemble, elle répondit :

— Inutile, major, j'ai promis à maman... et *maman* passe... *avant tout!*

## XVII

Sur le ciel d'un gris terne chargé de pluie, le train fuyait, masse noire que dominait un panache de fumée.

Sur le quai de la gare, le major le regardait fuir, diminuer, disparaître...

Suzie était partie!

Le major regarda longuement, tristement, une dernière fois ce lointain vers lequel il lui semblait que s'en allaient tant de choses...

Puis il détacha son regard de cet horizon vide. Il s'arracha lui-même du quai de cette gare et, courbé, comme brusquement vieilli, il remonta vers Savignon, atteignit le bureau de poste, frappa au guichot.

M<sup>lle</sup> Landelle, les yeux gonflés et rouges, vint lui ouvrir.

— Elle est partie?... larmoyait-elle.

— Elles sont parties!... corrigea-t-il.

— Elle n'avait rien oublié?...

— Je ne crois pas.

— Son plaid... sa couverture... vous avez pris des « dames seules »? Pourvu qu'elle n'ait pas froid... une saison si cruelle, si mauvaise pour les voyages... Pauvre petite, je la revois toujours là!...

D'une main désolée, M<sup>lle</sup> Landelle montra la chaise vide, le major crut y revoir aussi la courageuse enfant timbrant ses lettres; son cœur s'amollit, et ce qui faisait pleurer la vieille demoiselle fut bien près de le faire pleurer à son tour...

— Pourvu que sa sœur ne la laisse manquer de rien!...

— Nous y veillerons!... gronda-t-il.

— De si loin, c'est bien difficile...

— Et puis elle reviendra!... dit enfin le major, la voix subitement joyeuse comme si cette pensée n'était pas encore parvenue jusqu'à lui...

— Mais quand?...

— Tâchons que ce soit le plus tôt possible!...

— Et d'ici là...

— Oui... d'ici là...

— Elle me manque à tous moments... elle me manquait déjà ces jours-ci; cependant, elle était encore là!... Une séparation commence moins quand elle est accomplie que lorsqu'on se décide à l'accomplir!... Il semble que l'esprit, les idées s'en vont par avance...

Le major acquiesça, pensif.

M<sup>lle</sup> Landelle, se levant pour donner de la lumière, rappela involontairement au major qu'il était l'heure de regagner le Moustiers.

La receveuse l'accompagna jusqu'à la porte du bureau, descendit même avec lui sur la route. Là, elle regarda le ciel, elle regarda autour d'elle, un peu de froid la saisit, elle dit toute grelot-tante :

— Qu'elle est déjà loin... qu'elle est déjà loin!...

— Bien loin!... répéta le major.

Ils se quittèrent, et tous deux, ce soir-là, s'ef-frayèrent de se retrouver si tristes et si seuls : tout leur manquait à la fois... Dans leur vie que n'embellissait plus la jeunesse, quelque chose de jeune, de joyeux, de frais comme un reste de printemps venait de mourir.

## XVIII

En effet, elle était déjà loin, la pauvre petite Suzie!...

Le train avançait vers Bordeaux. En sifflant bruyamment, en cahotant sur les plaques tour-nantes, il entra en gare, il s'arrêtait.

— Ah! fit Diane avec un soupir satisfait. Descends-tu?... Si tu préfères rester en wagon, tu le peux, il va jusqu'à Paris.

— Que fais-tu, toi?...

— Je descends. Je vais dîner. Crois-tu que je me contenterais des provisions emportées dans notre sac?... D'ailleurs, je déteste ces façons bourgeoises... ces façons d'épicier... allons, décide-toi...

— Je préfère rester!... fit doucement Suzie.

Les provisions du sac étaient encore un peu, pour elle, des soins, des gâteries dont elle était l'objet à Savignon.

— Je le pensais! railla Diane.

Et, sautant du wagon, bien prise dans son *complet* de drap noir sobre et correct, une toque d'astrakan enfoncée sur ses cheveux d'or, elle se dirigea calme, droite, fière, vers le buffet où, sans arrogance comme sans timidité, elle s'assit à la table d'hôte et se mit à dîner paisiblement, sans paraître remarquer les regards admiratifs qui se posaient sur elle.

Déjà, rien que ce dîner, ces regards, l'atmosphère spéciale de ce restaurant lui étaient une jouis-sance.

Elle regardait la salle haute, la table immense, les gens pressés qui s'y coudoyaient, si étrangers, si indifférents les uns aux autres. Elle imaginait des romans, elle se forgeait des histoires ; et les narines dilatées, les yeux brillants, les lèvres en fleur, elle se sentait frémissante, électrisée, vivre enfin !...

Lorsqu'elle remonta en wagon, elle retrouva Suzie à la même place, le sac aux provisions toujours sur ses genoux.

Avait-elle dîné ?...

Diane ne songea pas à le demander tant elle était excitée parce qu'au buffet on l'avait appelée « Madame », parce qu'elle avait rencontré un jeune couple élégant, partant en voyage et parce que — ceci, elle se garda de le dire — puisque Noll arrivait... puisque elle allait vers lui... bientôt, évidemment, elle aussi voyagerait un jour ainsi avec un charmant compagnon de route !

Le train repartit, ébranla de nouveau les plaques tournantes.

Seules dans leur wagon, Diane et Suzie avaient repris leur place : Diane, assise en avant, regardant devant elle ce qui venait, ce vers quoi elle allait, ce qui devait lui apporter le bonheur ; Suzie, assise à rebours, regardant ce qui fuyait, ce qui semblait repartir vers ce là-bas où elle avait laissé tout ce qu'elle aimait !...

Maintenant, le train passait le long de rues, le long de maisons éclairées de petites lumières. Il traversait des ponts jetés sur des rivières. Il se lançait dans des plaines. Il s'éloignait... s'éloignait toujours...

Diane s'installa pour la nuit. Avec un savant arrangement de sacs, de plaid, d'oreillers, elle organisa une couchette. Puis, sa toque d'astrakan posée dans le filet, le capuchon de sa mante rabattu sur sa tête, elle dit dans un soupir :

— Ah ! je suis très bien !... ne vas-tu pas dormir, Suzie ?...

— L'as encore...

— Bonsoir, alors !...

Et elle ferma les yeux.

Droite, immobile, le sac toujours sur ses genoux, Suzie continua à regarder au dehors ; mais, bien que le rideau tiré sur la lampe ne laissât filtrer

qu'une lumière adoucie et discrète, Suzie s'aperçut tout à coup que la glace du wagon ne reflétait plus qu'un autre wagon...

Et son cœur se serra de ne plus voir ce qui s'en allait en arrière.

Ah! la cruelle chose que ce voyage!...

On n'aurait pas voulu partir et l'on était parti!... On s'y était refusé, on avait senti son cœur se déchirer, on avait frémi de la crainte de ne jamais revenir, et l'on était parti!...

Diane dormait, souriant à de beaux rêves sans doute.

Et Suzie, les yeux fixes, sentait en elle grandir une épouvante.

« Ah! si seulement on savait quand on pourra se revoir... revenir!... »

Mais, soudain, elle repoussa le sac, elle se leva, colla avidement son visage à la vitre et regarda au dehors...

Au travers d'une éclaircie de brume, une étoile scintillait.

La fillette joignit les mains et, les yeux redevenus tendres, confiants, elle murmura en regardant l'étoile :

— Maman! je ne veux penser qu'à vous! Ce que je fais est pour vous obéir... Maman, je veux être heureuse, puisque partout où je vais je puis penser à vous, emporter avec moi votre souvenir, ah! ma pauvre maman... comme je vous aime!...

Et, retombée sur le coussin, la tête appuyée sur le sac, l'enfant éclata en sanglots.

Bientôt, le mouvement du wagon la berça, devint comme la chanson toujours pareille qu'aurait martelée une voix rude, et, près de Diane souriant à ses rêves, Suzie peu à peu parvint à s'apaiser, à s'assoupir en invoquant le cher souvenir de ceux qu'elle venait de quitter...

## XIX

Et ce fut le jour, un jour terne, maussade, se levant lentement derrière un rideau de brumes blafardes.

Au ras de terre, ces brumes traînaient, se mêlaient à la fumée du train. L'express continuait

à fuir comme dans un tunnel de brouillard qui aurait laissé apercevoir par instants des paysages d'esquisse incertaine.

— Nous arrivons ! cria subitement Diane, la voix triomphante ; Suzie, hâte-toi, nous arrivons !...

— Nous arrivons ?... répéta Suzie, engourdie par le sommeil qui, en dépit de tout, l'avait terrassée vers le matin, nous arrivons... où donc ?

Elle se souvint aussitôt. Très pâle déjà, elle pâlit plus encore sous l'étrange impression d'isolement, de frayeur qui la reprenait.

Près d'elle, Diane s'arrangeait, mettait ordre à sa toilette, comme un bel oiseau lisse ses plumes.

Quand elle fut prête, elle questionna :

— Suis-je bien, Suzie ?...

— Très bien !... répondit distraitement l'enfant.

— Puis-je rencontrer... n'importe qui ?...

Diane avait au cœur une folle espérance... qui sait ?... peut-être là... à l'arrivée... à la descente du wagon... une surprise de Jeanne...

— Tu attends quelqu'un ?...

— Sait-on jamais ! déclara Diane.

Puis elle ajouta avec un joli sourire entendu et coquet :

— On doit toujours se dire que l'on attend quelqu'un !...

Et, d'un geste sec, elle rétablit la bonne tenue de sa jaquette, remit en place la courroie de son sac, prit des gants neufs, les mit.

Elle en boutonnait le dernier bouton quand elle s'avisa de la mauvaise mine de sa sœur, de son attitude abandonnée, découragée...

— Qu'attends-tu ?... nous arrivons, arrange-toi donc !... tu as l'air d'une loque, jetée ainsi sur cette banquette...

— Je ne sais pas m'arranger... aide-moi !...

— Aide-moi... aide-moi... va-t-il falloir que je te serve de femme de chambre ?...

Et, d'une main rude, mais experte, Diane remit en place le collet de sa sœur, redressa son chapeau encore garni de crêpe, puis, comme elle voyait à Suzie l'air chagrin, elle poursuivit durement :

— Et quitte ces airs de victime !... N'oublie pas que c'est toi qui as voulu venir, toi seule... tu m'entends... Car je ne puis assez te répéter combien je me serais passée de toi !...

— Oh! Diane...

Et ce fut l'arrivée...

La descente pressée, effarée des voyageurs ; le quai envahi des gens allant, venant en tous sens ; le coudolement fiévreux, la poussée désespérée vers les salles d'attente ; la lutte pour les bagages, comme si au débotté, là, tout de suite, à tous étaient venus la même inquiétude, la même peur folle de ne plus trouver sa place... d'arriver trop tard...

Suzie n'eut qu'une impression confuse de ces choses.

Poussée, secouée, harcelée par Diane, elle crut comprendre que sa sœur était en rage. Elle l'entendit répéter :

— Ah! c'est trop fort... personne... personne à la gare!...

Diane attendait donc quelqu'un?...

Elle la vit, les yeux flambants, relisant une lettre. Jetant machinalement les yeux sur cette lettre, Suzie put lire ces mots qui la commençaient :

« Noll arrive, ma belle!... »

Ayant demandé à sa sœur pourquoi elles restaient debout sur un trottoir au milieu de tous ces inconnus, Suzie s'attira cette réponse qui l'humilia :

— Perds-tu la tête?... nous attendons les bagages...

Diane grondait, mécontente :

— Assommant!... que c'est long... on n'en finit pas...

Enfin, elle cria :

— Les voilà!...

Et sur un omnibus, les malles, à grands heurts, furent chargées.

Diane donna une adresse dont Suzie ne retint que ce mot : Passy.

Au trot régulier d'un grand postier à la forte encolure, l'omnibus partit, cahotant sur les pavés, dérapant sur les rails des tramways, avançant avec un étourdissant bruit de vitres secouées.

Diane, elle-même, ne parlait pas ; elle était déçue de... n'avoir trouvé personne à la gare!...

La voiture, après avoir traversé un pont, déboucha sur une immense place.



L'omnibus s'éloigna encore, roula, cahota, et enfin s'arrêta devant une maison de belle apparence. Diane descendit, suivie par Suzie.

— M<sup>lle</sup> Dargent? demanda Diane au concierge.

Du fond de sa loge, le concierge — un homme entre deux âges, grand, laid, d'aspect rébarbatif — répondit :

— M<sup>lle</sup> Dargent est en voyage!

— Comment?... en voyage?... je dois loger chez elle!...

Le concierge fit, de loin, un signe vague... il ne savait pas!...

— Ah! c'est trop fort!... cria Diane en pâlisant de colère, c'est par trop se moquer des gens!... On m'écrit que M<sup>lle</sup> Dargent m'attend, qu'elle me logera, m'accompagnera, me pilotera, que je n'ai qu'à venir, que j'irai partout avec elle... J'arrive et l'on me répond qu'elle est en voyage!...

Suzie, debout derrière Diane, écoutait éperdue, transie, grelottante, ne se rendant plus compte de rien.

— Faut-il descendre les bagages?... demanda le cocher de l'omnibus.

— Je n'en sais rien... je ne comprends plus! répondit Diane qui commençait à s'émouvoir.

— Faudrait pourtant savoir, se décider!... insista le cocher, impatient.

— Que penses-tu de cela, Suzie?...

La fillette ne répondit rien.

Diane s'emporta :

— C'est le commencement des ennuis!... si tu n'étais pas venue, j'aurais demandé à descendre avenue Victor-Hugo... j'y serais à cette heure bien accueillie, bien soignée... tandis que toi venant... ah! quel déplorable entêtement... quelle gêne... quelle guigne...

— Mon Dieu, je l'avais promis à inaman!... murmura indistinctement la fillette.

— Oui, sans toi je serais avenue Victor-Hugo!...

Le concierge entendit.

— Avenue Victor-Hugo?...

Cette adresse lui fut une lumière. Il appela sa femme, une petite femme brune, accorte et gracieuse, qui aussitôt déclara :

— Ce sont des demoiselles qui doivent occuper

quelques jours le logement de M<sup>lle</sup> Dargent. La femme de charge de M<sup>me</sup> la baronne de Lers est venue hier pour le dire... Si ces demoiselles veulent me suivre?... mon mari s'occupera des bagages... de l'omnibus...

— Enfin! fit Diane.

Et toutes trois traversèrent une cour qu'entouraient des corps de bâtiment hauts de six étages. Elles longèrent un couloir, montèrent un escalier. Au premier, deux portes donnaient sur un étroit palier. La concierge ouvrit l'une d'elles.

— Voilà, Mademoiselle!

Diane entra, tête haute, l'air arrogant, dans une étroite antichambre qu'encombraient un coffre à bois. De l'antichambre on pénétrait dans une salle à manger qui elle-même communiquait avec deux très petites chambres.

La concierge fit mine de se retirer, Diane la retint.

« C'est ici?... et voilà comment nous sommes attendues?... pas de feu! pas de déjeuner!... un appartement poussiéreux, sentant l'ombre, le renfermé!... Personne pour faire notre service!... M<sup>lle</sup> Dargent se sert donc elle-même?... conclut-elle d'un air de grande dame qui ne saurait admettre une telle possibilité.

— M<sup>lle</sup> Dargent fait venir une femme de ménage, déclara la concierge que les grands airs de Diane impressionnaient, en dépit des dires de la femme de charge de M<sup>me</sup> la baronne.

« Cette femme avait déclaré la veille :

« — L'appartement sera ce qu'il faudra!... je vais mettre des draps aux lits! Ces demoiselles qui viennent n'ont pas le sou — les domestiques du Lers l'ont dit! — ce sera toujours assez bien pour des personnes pauvres!... Il ne faut pas gâter le métier!...

— Où est cette femme de ménage?... questionna Diane avec irritation.

— Chez elle, Mademoiselle, ou en journée.

— Envoyez-la chercher!...

— Mademoiselle n'y pense pas!... A cette heure nous ne la trouverions pas; il faudrait lui parler à l'avance; d'ailleurs, pour la prévenir, on aurait besoin d'un commissionnaire, et, pour prévenir le commissionnaire, il faudrait mon mari... et mon

mari est vraiment bien pris, bien occupé... peut-être demain viendra-t-elle, alors...

— Oui, et d'ici là nous aurons le temps de mourir de froid, de faim!... cria Diane d'un ton dramatique et rageur.

La concierge eut un geste vague. Les choses dont se plaignait Diane n'étaient plus de sa compétence.

— Excusez... on pourrait me demander à la loge...

Elle referma la porte et disparut.

— Est-ce que Jeanne se moque de moi! cria aussitôt Diane, prise d'une indicible fureur; écoute, Suzie, je vais te lire sa lettre, tu me diras si elle pouvait laisser prévoir cet accueil.

Elle passa avec soin ces premiers mots :

« Noll arrive, ma belle, nous allons nous amuser; et comme vous me l'avez fait promettre, je vous en préviens!...

Elle lut :

« Vous me demandez où vous pourriez vous loger?... Pas chez nous, toujours... on est si petitement dans cet affreux Paris... pas la place de remuer... ni celle de loger ses amis...

Diane s'interrompit pour remarquer ironiquement :

— Se trouver « petitement » dans un hôtel comme celui-là... oser dire qu'on n'a pas la place de se remuer!... Oh! le monde est bien égoïste!...

Elle reprit :

« Mais il y a le logement de mon ancienne institutrice — où je ne suis jamais allée, du reste, mais que ma femme de charge, la respectable Ducas, assure être bien — qui peut être mis à votre disposition. Si c'est mesquin et triste, chère, tant mieux! nous verrons plus souvent avenue Victor-Hugo. Vous ne venez pas dans la capitale pour vivre dans la retraite, et pourvu que vous ne passiez pas la nuit à la belle étoile...

« Avertissez-moi de votre arrivée. Dargent pourra vous servir de mentor. Elle a bonne apparence. Surtout ne manquez pas de venir m'embrasser vite et croyez-moi votre affectionnée.

« Jeanne DE LERS. »

— Et voilà comment elle nous reçoit?... Mais remue-toi donc!... dis quelque chose... Tu es là comme une borne. Agite-toi! Enlève ton chapeau, aide-moi, je meurs de faim, je gèle, je suis d'une humeur à massacrer quelqu'un ou quelque chose et tu me regardes, effarée...

Suzie se leva, enleva son chapeau, se souvint que dans le sac étaient les provisions — toutes! — emportées de Savignon.

Elle ouvrit le sac et les déposa sur la table...

— Hein! c'est amusant, c'est ragoûtant de n'avoir que ces choses innommables enveloppées dans des papiers graisseux!...

— C'est du veau froid! murmura Suzie, et le papier était tout blanc, M<sup>lle</sup> Landelle...

— Ah! tais-toi, ne me poursuis pas jusqu'ici de ce nom détesté!... Tâche plutôt de m'allumer un peu de feu!...

A l'idée de se rendre utile, Suzie retrouva un peu de force. Elle se souvint du coffre à bois entrevu à l'arrivée; elle chercha, découvrit et put réussir...

Bientôt, Diane ayant chaud, n'ayant plus faim, sentit son ardeur renaître. Il lui vint une grande impatience de commencer la vie heureuse pour laquelle elle avait fait ce voyage, d'aller vers cette destinée dont l'aigle-marine brillant à son doigt lui rappelait les magnifiques et merveilleuses promesses.

Quelques instants plus tard, pimpante, coquette, pleine d'entrain, elle annonçait à Suzie :

— Je vais avenue Victor-Hugo.

Et ajoutait :

— Toi, sois gentille, entretiens le feu, enlève ces housses, époussette ces meubles. Si tu as besoin de quelque chose, demande-le à la concierge qui paraît une brave femme!... Fais de ton mieux en attendant mon retour... et si tu t'ennuies, souviens-toi... c'est toi qui l'as voulu!...

Suzie demanda, épouvantée :

— Tu sors... seule?...

— Ah! ça, crois-tu que je vais ne pas sortir parce que cette M<sup>lle</sup> Dargent est absente?... l'avenue Victor-Hugo est à deux pas... je vais d'ailleurs retrouver Jeanne...

Puis, posant sur le front de sa sœur un vague

baiser, Diane, heureuse, satisfaite, ravie, disparut.

Suzie entendit la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer. Elle entendit Diane descendre l'escalier, s'éloigner dans le couloir... d'un pas ferme, sûr... puis plus rien...

Inmobile, elle resta où Diane l'avait laissée, assise sur une chaise, le front appuyé au coin d'un meuble. Elle écouta sans les comprendre les bruits qui naissaient et mouraient dans cette maison dont elle ne connaissait rien : la conversation de deux femmes, la chanson d'un serin, le roulement d'une machine à coudre, les accords lointains d'un piano, un va-et-vient dans l'escalier...

La nuit tomba, le petit appartement s'emplit de noir. Suzie ne songea à rien allumer.

Plus tard encore, le timbre de la porte résonna. La fillette tressaillit, mais resta raidie, courbaturée sur sa chaise, le front meurtri au bois du meuble.

Le timbre résonna plus bref. Quelqu'un frappa à la porte.

Suzie comprit qu'elle devait ouvrir. Elle y alla tâtonnant, pouvant à peine se retrouver dans l'appartement obscur.

Sur le mur de l'escalier éclairé d'en bas par une vague lumière, une ombre se détachait.

— M<sup>lle</sup> de Volieux?... demanda une voix respectueuse.

— C'est moi! murmura Suzie.

Tout l'étonnait, même son nom prononcé par cet étranger.

— M<sup>me</sup> la baronne de Lers fait dire à mademoiselle de Volieux de ne pas s'inquiéter; M<sup>me</sup> de Volieux, la sœur de Mademoiselle, dînera avec M<sup>me</sup> la baronne et M<sup>me</sup> la baronne fera accompagner M<sup>lle</sup> de Volieux quand il sera l'heure.

— Merci! fit Suzie.

L'ombre s'agita sur le mur, salua, descendit.

Suzie referma la porte. Mais aussitôt, se retrouvant dans le noir, elle se laissa tomber sur le coffre à bois, épeurée, sanglotant :

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, même en pensant à ma pauvre maman, je n'ai plus de courage...

## XX

Le lendemain, Diane, en s'éveillant, resta 11 décise.

Qu'étaient ces choses qui l'entouraient, ces photographies déteintes, jaunies, d'aspect vulgaire, ces bouquets de fleurs fanées, ces hottes faites avec des coquillages et accrochées à droite, à gauche d'un christ d'ivoire qu'ombrageait une branche de buis, et ce mobilier d'acajou d'aspect terne et pauvre?...

« Les accessoires du taudis dans lequel nous a logées cette inconséquente Jeanne!... » finit-elle par gémir.

Mais, tout aussitôt, ce souci devint d'ordre secondaire. Après s'être soulevée pour regarder autour d'elle, elle se laissa retomber sur son lit en songeant avec une lassitude heureuse à tout ce qu'elle aurait à faire ce jour-là... une dizaine de visites avec Jeanne de Lers ; aller chez le couturier pour un costume tailleur ; ailleurs pour des toilettes de visites, de soirées, de bal ; rue de la Paix pour des chapeaux, etc..., etc...

Dans la pièce contiguë à sa chambre, quelqu'un remuait.

— Suzie!... demanda Diane.

— Voilà...

— As-tu déjeuné?...

— Oui.

— Je donnerais bien quelque chose pour en faire autant.

— C'est prêt!

Et la fillette apparut portant une tasse de chocolat.

— Ah! voilà qui est gentil! fit Diane avec un élan de satisfaction qu'elle corrigea aussitôt en raillant :

« Comment as-tu fait pour avoir à toi toute seule cette idée-là?...

Suzie sourit d'un étrange petit sourire et répondit, ses grands yeux subitement illuminés d'une flamme très douce.

— Je n'ai plus voulu mériter le reproche de ne t'être utile à rien!

— Quand t'est venu ce désir de devenir meilleure?

— Cette nuit... ce matin...

— Tu m'eulèves un grand souci... fit Diane, vraiment sincère.

Peu après, Diane reprit :

— La femme de ménage est-elle arrivée?...

— Si tu veux, nous pourrions nous en passer, je n'ai rien à faire...

— Oh! le fait est!...

— Je m'occuperai. La concierge m'a proposé de préparer nos repas avec les siens... j'ai accepté, tout en me réservant de t'en parler...

— C'est parfait!...

Diane dégusta son chocolat, éprouvant un véritable sentiment de délivrance à se sentir libérée de ces soucis matériels, et demanda l'heure.

— Dix heures! répondit Suzie.

— Grands dieux, je vais être en retard... avec tout ce que j'ai à faire... désolant... effarant...

Malgré tout, elle fit donner le grand livre de maroquin blanc.

Assise sur son lit, elle y écrivit :

« Enfin je vis!...

« Noll va venir! Je serai digne de paraître devant lui; il fallait au papillon quelques jours pour rompre sa chrysalide; la métamorphose sera complète.

« Mais point de phrases; notre temps, notre vie ne nous appartient plus comme à Savignon...

« Récapitulons le chapitre de mes folies pour paraître devant mon beau prince : robe tailleur extra simple pour les courses du matin, la promenade au bois, les déjeuners avenue Victor-Hugo; redingote de drap pour masquer mes vieilles robes; robe de visites, chapeaux... Tous me vont!... Etait-elle amusante cette M<sup>lle</sup> Sylvie quand elle disait : « Délicieux, une cliente pareille... Très intéressante... tout lui va!... » Ah! que c'est agréable d'être jolie et jolie comme je sais l'être!...

« Puis toilettes du soir : l'une blanche, un rêve!... l'autre satin mauve pâle et dentelles d'argent...

« Jeanne, sur ma demande, m'a conduite chez ses fournisseurs; mais j'ai vu tout à coup naître dans ses yeux, à l'importance de mes commandes, ce soupçon : « Payera-t-elle?... »

« Alors, j'ai tiré mon portefeuille et froissé négligemment des billets de banque.

« — Vous avez tort de promener ainsi vos capitaux, a-t-elle observé d'une voix indifférente, mais rassurée.

« Et j'ai vu le soupçon s'évanouir...

« Ah! Noll... Noll... cher Noll, j'aime à vous imaginer planant sur d'autres sommets!... »

Diane referme son livre, regarde longtemps sa bague et se lève, s'habille. Dans la pièce à côté, Suzie balaye, nettoie, met le couvert avec une véritable ardeur.

La concierge envoie le déjeuner.

Diane mange en hâte, et, sitôt après, met son chapeau et déclare :

« — Je repars.

— Déjà?... fit Suzie avec, dans le regard et la voix, une anxiété.

Diane, fronçant le sourcil, s'apprêtait à répondre durement comme elle en avait l'habitude. Une pensée de prudence la retint. Cet appartement était triste comme une prison, Suzie supporterait-elle vaillamment cette réclusion?... Elle semblait ce matin en disposition de courage ; ne serait-il pas sage d'en profiter pour chercher à faire d'elle une alliée plutôt qu'une ennemie... une *sacrifiée*?...

— Écoute, déclara Diane, après tout, tu es ma sœur et parfaitement en âge de comprendre l'importance de ce que je vais te dire... Apprends donc que Jeanne de Lers veut me marier!... Mais, pour cela, il me faut, par son entremise, avoir des relations, connaître des gens, ressusciter d'anciens amis... Il faut que j'aille avec elle au théâtre, dans le monde, à des bals, aux courses ; il faut enfin que l'on me voie avec elle « partout où l'on va! » et, comme Jeanne est très lancée, tu vois où cela m'entraîne!... Pour aller et venir ainsi, il me faut des condées franches, tout mon temps, beaucoup de liberté. Je ne dois être arrêtée ni gênée par rien... Ce sera un temps d'épreuves durant lequel je te prie d'être patiente, endurante. J'espère que tu en auras la force pour m'aider à assurer mon bonheur!...

Elle n'avait point fini que Suzie s'élançait vers elle, les bras tendus.

— Ah! que je te remercie de me parler ainsi...

Mais Diane se déroba à l'étreinte et poursuivit sur un ton de confiance :

— D'ailleurs, pour tout te dire, le sacrifice que je te demande peut ne pas être long... mon futur est tout choisi...

— Tu le connais?...

— C'est-à-dire... oui, en somme, je le connais!...

— Et... et... tu l'aimes?...

— Ah! certes...

— Et... et... tu peux l'épouser?... fit la fillette d'une voix que l'exaltation faisait trembler.

— Oui... je suis venue ici pour cela... c'est à cela que je te demande de m'aider.

— Ah! Diane... Diane... je t'y aiderai de... de toute mon âme!...

Rassurée, Diane embrassa légèrement le front de sa sœur, déclarant :

— Mais assez causé... mettons-nous vite à la besogne!...

Elle allait sortir, Suzie la retint.

— Je... je... pourrai le voir, Diane?...

— Il est encore absent; mais il va bientôt revenir...

— Et s'il revient, combien... combien de temps cela durera-t-il de... de... d'être ici?...

— Pourquoi me demandes-tu cela?...

— Pour... pour savoir quand... quand nous reviendrons... là-bas?...

— A Savignon?... dans ce doux pays?

Diane faillit déclarer qu'elle espérait bien n'y jamais revenir; elle se ravisa.

— Ce sera l'affaire de quelques semaines.

— Combien? trois... quatre?...

— Trois...

— Et quand *peut-il* arriver?...

— Aujourd'hui... demain...

— Ah! mon Dieu... alors, ce ne sera pas très long!... murmura la fillette défaillante d'émotion.

Diane venait de réussir à dorer pour Suzie les barreaux de sa cage, à aviver toutes les ardeurs généreuses de ce cœur d'enfant...

A se dire qu'elle pouvait aider au bonheur de Diane, Suzie oubliait tout, même ses propres souffrances, car depuis peu elle savait... — oh! oui, elle le savait! — de quel inestimable *prix* peut être le bonheur!...

## XXI

« Chère Mademoiselle, chère Mademoiselle... »  
 Suzie, assise près de la table de la salle à manger, appuya, découragée, sa tête sur sa main ne sachant plus qu'écrire à M<sup>lle</sup> Landelle, ne sachant plus que mettre sur cette page étalée, là, toute blanche, devant elle...

C'était maintenant toujours ainsi chaque fois qu'elle devait écrire là-bas.

Comment pouvait-elle répondre à cette question de la vieille demoiselle : « Enfant, quand revenez-vous?... » sans trahir Diane, sans dire que, pour repartir là-bas, il fallait d'abord que *quelqu'un* arrivât. Or, ce *quelqu'un* faisait un merveilleux voyage et nul ne savait la date de son retour... Alors...

Pourtant, l'attente se prolongeant de semaine en semaine, Suzie dit un soir à Diane :

— Il n'est donc pas pressé de te revoir?...

Diane, saignée au vif, avoua :

— Il le serait davantage s'il... s'il me connaissait!...

— Il ne te connaît pas?...

— Non... après tout!...

— Et tu l'aimes?...

— Ah! certes...

— Et il t'aime?...

— Il m'aimera.

— Il ne t'aime pas encore... et s'il ne t'aime ja...

Diane interrompit avec une superbe assurance :

— Voyons, regarde-moi, suis-je de celles que l'on peut ne pas aimer!

Suzie constata une fois de plus que Diane était belle et se dit, avec un léger soupir, combien elles devaient être heureuses, celles qui traversaient la vie sûres ainsi de toutes leurs victoires... tandis que les pauvres filles boiteuses et frêles... comme elle...

Ah! ces choses, Suzie pouvait-elle les écrire à Savignon?...

M<sup>lle</sup> Landelle demandait encore :

« Enfant, vous ne dites rien de ce que vous faites?... »

Pouvait-elle répondre qu'elle était toujours seule, qu'il le fallait et qu'elle s'y résignait pour le bonheur et l'avenir de Diane, pour ce singulier bonheur, ce singulier avenir dont l'acteur principal était toujours absent, inconnu même?...

Pouvait-elle dire qu'en six semaines elle n'était sortie que le dimanche pour entendre la messe dans une petite chapelle toute proche — le bonheur, l'avenir de l'aînée exigeant des offices entendus dans une grande et élégante paroisse?...

Pouvait-elle avouer qu'à certains jours elle s'ennuyait à tel point qu'elle éprouvait de la satisfaction à faire n'importe quoi, même laver de la vaisselle?...

Pouvait-elle dire que, depuis peu, Diane était si à court d'argent que, prétextant un manque d'appétit, Suzie ne faisait plus apporter pour elle les repas que Diane prenait en ville?...

M<sup>lle</sup> Landelle demandait encore :

« Enfant, dites-moi ce que vous pensez de Paris?... »

Pouvait-elle dire qu'aux souvenirs affreux d'un autrefois de ruines et de larmes ne s'était jointe que l'impression pénible éprouvée en traversant les Champs-Élysées le matin de l'arrivée?...

Et comment répondre aussi à cet appel pressant de M<sup>lle</sup> Landelle :

« Vite, Suzie, vite, revenez!... »

« Le printemps vient! J'ai vu la première hirondelle! Bientôt le chêne verdira assez pour que le coucou s'y cache et chante... »

« M. de Criton prétend avoir entendu le premier rossignol!... »

« Les soirées sont tièdes. La chauve-souris a repris dans le noir ses chasses silencieuses, les grenouilles commencent leurs ballades dans les ruisseaux... »

« Fillette, allez-vous donc manquer la grande fête que le printemps donne à chacun de ses retours?... »

Suzie n'avait plus rien à dire à sa vieille amie...

Et, devant la fillette, la feuille restait blanche, et le serait resté peut-être à jamais si brusquement Diane n'était entrée, disant :

— Tu écris là-bas?... charge-toi d'une commission. M<sup>lle</sup> Landelle m'a dit en un jour d'orgueil

qu'elle mettait en réserve la pension que je lui donnais... si jamais j'en avais besoin... demande-la lui...

— La lui demander?... et... les deux mille francs?...

— Ah ça! T'imagines-tu que mes toilettes ne coûtent rien?... que nous ne dépensons rien?...

— Non... mais... vraiment...

— D'ailleurs, je serai seule à rendre cet argent un jour, n'est-ce pas?... donc, je suis seule juge de ces choses et ne t'autorise pas...

Mais, très vite, Diane se radoucit et poursuivit :

— Je te rappelle du reste le but que je poursuis, ce que je t'ai demandé, ce à quoi tu t'es engagée... tu vas écrire...

— Cela m'humilie tant!...

— Ah! cet amour-propre!... cet égoïsme! Tu mets en balance mon bonheur, mon avenir et... et l'ennui que peut te coûter cette demande? C'est là ce que tu appelles « m'aider de toute ton âme?... » Je saurai pour l'avenir ce que valent tes grands mots!... D'ailleurs, ma chère, si tu tiens à ce que nous revenions là-bas, il nous faut de l'argent, à moins que tu ne veuilles que nous prenions la route tout droit devant nous et que, quelque beau soir, après avoir beaucoup marché, nous nous retrouvions devant le bureau de poste, comme deux héroïnes de l'Ambigu!...

— La route de Barèges à Paris!... balbutia Suzie.

Quelle évocation!...

Et, soudain, la pauvrete croit la revoir, cette route, filer droit entre les peupliers tout bruisants du frisson de leurs feuilles nouvelles... ah! oui, elle la voit, la route se perdant au loin dans un poudroisement d'or et de soleil...

Et elle murmure comme en rêve :

« Si seulement on savait où la retrouver!...

Puis elle ajoute avec exaltation :

— Alors... alors, si j'écrivais là-bas... si cet argent arrivait... ce serait l'argent du voyage?... Nous repartirions bientôt?...

— Naturellement! répond Diane.

Et elle ajoute :

— Pendant que je me repose un instant, dépêche-toi, j'attends ta lettre!...

L'enfant se prend à ces mots qui ne sont même pas une promesse, elle s'en grise. Tandis que Diane bâille, s'étire et finalement s'endort dans un fauteuil, Suzie trouve ce qu'il faut mettre sur cette page blanche, vite... vite, sa plume court, vole...

... Lorsque la lettre arriva à Savignon, elle fut lue par M<sup>lle</sup> Landelle et aussi par le major, venu moins pour chercher son courrier que pour avoir des nouvelles.

Ils en causèrent et discutèrent. Le major proposait une réponse que la receveuse repoussait. Ayant enfin gain de cause, M. de Criton courut au Moustiers, en revint, prit une enveloppe, y glissa quelque chose et la scella de cinq cachets.

Et, malgré ses protestations, M<sup>lle</sup> Landelle dut écrire au-dessus de l'adresse : « Valeur : deux mille francs!... »

## XXII

— Deux mille francs?... Landelle est folle!... elle a complètement oublié m'avoir remis l'argent qu'elle tenait en réserve pour le cas où Suzie... ou bien notre situation n'est pas ce qu'elle a bien voulu me dire... c'est un chapitre à revoir, à creuser... en attendant, amusons-nous!...

Debout près du montoir du manège, à l'entrée de l'avenue du Bois, un écuyer tenant en main près d'elle un très beau cheval gris, Diane attendait, pour se joindre à eux, la baronne de Lers et son groupe habituel : le comte de Corn, les deux Salamande et quelques jeunes femmes lancées.

Ils arrivaient. Vite en selle, bien prise dans son amazone d'une coupe impeccable et d'une correction achevée, elle s'avança vers eux du pas long et sûr de son gris pommelé.

Et le groupe, grossi de Diane, s'éloigna au pas, causant, caquetant, coquetant, échangeant au passage avec d'autres cavaliers un salut, un coup de chapeau ; ou bien des bonjours lancés du bout des doigts, du bout des lèvres.

Le temps était splendide. L'avenue très animée. De coquets *buggies* filaient à l'allure rapide de cobs trottant haut, le frontail fleuri de violettes ou de bluets. Des victorias à *capote Directoire* —

tant la forme rappelait les chapeaux de ce temps — descendaient, enlevées par de grands anglais d'allure sans grâce mais calme, raisonnée, comme l'exige le « cant » en honneur outre-Manche. C'étaient des « pill-box » à roues de bois de fer, extrêmement américains ; des petites charrettes trop hautes d'aspect, très clinquant et très *pampas* ; des *tonneaux* attelés de poneys sages — coin de *nursery* pouponnant et biberonnant — des phaétons très comme il faut, d'éleveurs gros propriétaires fonciers ; des « mail coach » très gentry, très high-life, très « il y a vingt-cinq ans!... » et des autos... des autos... des autos de tous genres, de toutes formes, de toutes marques, de toutes forces, depuis la milliardaire Rollsroyce (livres et dollars) jusqu'à la voiturette si pitoyable du « franc » nécessiteux, la voiturette providence du médecin de campagne et du commis voyageur!...

Et tout cela évoluait, allait, venait, se croisait sous un ciel d'un azur tellement doux qu'on l'eût dit voilé « d'illusion », et dans une poussière impalpable que combattait la pluie des tuyaux d'arrosage.

On atteignait la porte du Bois. Jeanne de Lers ralentit le pas de son cheval, appela Diane et lui montra un hôtel, très beau, que le comte de Gorn désirait acheter.

— Comment le trouvez-vous?...

Diane répondit en jetant un regard de côté sur le comte :

— Qui?... lui ou l'immeuble?...

— L'immeuble... l'immeuble.

Diane fit la moue :

— L'immeuble?... Pas mal!...

— Pas mal?... Ma chère, il est extrêmement « province » de ne paraître jamais étonné de rien!... Un hôtel comme celui-là vaut des millions! déclara la baronne un peu impatiente.

Diane répondit, prise d'une mélancolie sou-daine :

— Qu'est-ce que cela fait, si le bonheur ne peut l'habiter?...

— Pourquoi ne pourrait-il pas l'habiter?...

Diane jeta le même regard du côté du comte...

— C'est impossible! murmura-t-elle.

— Peuh!... fit la baronne.

La promenade continua.

Bien qu'un peu essoufflé par un « canter » le long des acacias, le comte, irréprochablement vêtu, teint et rasé de frais, un œillet rouge à la boutonnière, cherchait à se rapprocher de Diane.

L'instant était propice, on suivait en groupe toujours, mais moins serré, plus au gré des fantaisies et des sympathies, les admirables « allées pour cavaliers » que le printemps teintait de vert tendre, de vert ardent et fleurissait de cytises.

Dans la profondeur des branches, les merles sifflaient leurs chansons moqueuses, si à propos qu'on les eût dit payés pour être là.

Mais, parce que la jeune fille se doutait de ce que voulait le comte, elle se déroba à tout tête-à-tête.

Elle se souvenait trop des paroles de Jeanne de Lers à Savignon :

« Le comte en tient pour vous, ma belle!... »

Et de ce qui l'avait amusée ce jour-là, elle avait peur aujourd'hui, parce qu'elle se sentait faible devant le luxe, devant la richesse, et qu'elle en redoutait la fascination.

Ce grand trouble durait depuis la veille.

C'était à un dîner chez Jeanne de Lers. Le comte avait questionné Diane.

Que comptait-elle décider?... Revenir dans ce milieu si peu fait pour elle?... Allait-elle faire mentir l'aigle-marine et les lignes de sa main?... passer à côté de sa destinée?... Ne la voyait-elle pas se dessiner?... ne distinguait-elle rien ni personne dans l'entourage de la baronne?... et cependant... et cependant...

Mais si le comte poursuivait son désir, devenu aujourd'hui une idée fixe, Diane, en écoutant le comte, songeait, elle, à son rêve, son beau rêve... et lui souriait...

Ah! certes oui, dans l'entourage de la baronne, elle voyait se dessiner son avenir, sa destinée...

Et le comte, se méprenant sur la raison de ce sourire, avait d'un mot révélé à Diane ses intentions.

Comment?... lui?... lui?... le comte de Gorn pensait à l'épouser?... elle?... elle?... Diane!

La jeune fille s'affolait de cette découverte...

Et c'était pourquoi elle s'éloignait du comte pendant cette promenade matinale ; pourquoi, par un immense désir d'être protégée, défendue contre elle-même peut-être, elle s'attachait à Jeanne, elle marchait à ses côtés.

La jeune femme devinait-elle ce manège ? S'amusait-elle de l'inquiétude de Diane et de l'impatience du comte, avec ces yeux innocents, ce sourire inconscient des gens du monde qui, ne voulant pas être compris, se cachent de paraître comprendre les autres ?

Comme on débouchait près de Longchamps, Jeanne s'écria, ménageant bien son effet :

— Vous ai-je dit la nouvelle?... une dépêche reçue ce matin... Noll arrive... il est en France...

— Ah ! il arrive ? répéta le comte, du ton qu'il eut pris pour dire : « Une tuile vient de tomber sur ma tête !... »

Diane ne dit rien.

Elle s'était juré d'orner son cœur de festons, d'astragales, d'y élever des arcs de triomphe pour le retour du beau voyageur.

— Noll arrive...

Et, brusquement, tout a changé, le rêve s'évanouit-il?... la réalité reprend-elle ses droits?... Éperdue, la jeune fille se demande si celui qui revient sera vraiment « celui qu'elle attend » ou restera l'étranger dont elle ne sait rien, l'étranger qu'elle peut croiser sur son chemin sans le reconnaître?...

Le retour se fit plus rapide, mais ce fut en vain que le comte chercha à se rapprocher de Diane, et tenta d'obtenir un mot, un sourire, un regard de la jeune fille.

Revenue au montoir devant le manège, elle descendit de cheval et, seule comme toujours, — puisque forcément elle allait seule ainsi dans la vie, — elle prit un fiacre et se fit ramener chez elle.

Le groupe continua quelques pas encore.

Puis on se quitta.

Les Salamandre, les petites jeunes femmes « à la page » tournèrent avenue Hoche. Le comte et M<sup>me</sup> de Lers revinrent avenue Victor-Hugo.

— Baronne, M<sup>lle</sup> de Volieux est bien coquette !... déclara le comte quand ils se retrouvèrent seuls.

— Mon cher comte, quelle est la femme qui ne l'est pas?...

— Je vais de ce pas chez mon notaire donner l'ordre d'acheter l'hôtel!...

— Achetez!

— Je veux y donner une fête... étonnante!

— Donnez-la!... Par ce temps de marasme, n'est pas moi qui m'en plaindrai!...

— J'inviterai M<sup>lle</sup> de Volieux!...

— Naturellement! Elle acceptera, elle sera enchantée!...

— J'inviterai aussi sa sœur.

— Heu! cela la charmera moins... Diane et les sentiments de famille, pas en bons termes! D'ailleurs, un peu cendrillon la petite sœur, très différente de Diane.

— Pas mondaine, alors?...

— N'a pas idée de ce que cela peut être!...

— Ni coquette?... répéta le comte avec un soupir.

— Le sait encore moins...

— Votre frère sera-t-il ici?...

— Nous le ferons arriver... tout exprès!...

Le comte fit une grimace.

— C'est... c'est... ce sera très aimable!... Viendra-t-il avant?...

— Peut-être!... Mais il sera si occupé qu'il n'aura le temps de voir... personne!...

— Ah! c'est ça... très bien!... Au revoir, chère baronne, vous êtes exquisite!...

— Au revoir... merci toujours du compliment!

Avenue Victor-Hugo, la petite baronne entra dans la cour de l'hôtel. D'un mouvement souple, elle se laissa glisser de cheval et monta le grand escalier dont tous les paliers de hautes glaces lui renvoyèrent son image.

Elle avait des yeux très doux et souriait en songeant :

« Diane a mis dans sa tête de devenir ma belle-sœur... le comte dans la sienne d'épouser Diane... Diane ne regarde pas le comte parce qu'elle pense à Noll... le comte est furieux de revoir Noll parce qu'il pense à Diane... s'ils savaient tous les deux ce que Noll a dans le cœur!

Et, pénétrant dans la nursery, elle s'écria, gamine, joyeuse :

— Bonjour, les enfants!... N'est-ce pas que le joujou le plus amusant, c'est... les polichinelles?...

Ce fut Bobby qui répondit :

— Oui, maman, les polichinelles, ceux qu'ont des grandes ficelles!...

### XXIII

Ce jour-là, Diane, rentrant de bonne heure, trouva sa sœur accoudée à l'une des fenêtres du triste entresol de M<sup>lle</sup> Dargent.

— Qu'est-ce que tu fais à cette fenêtre?...

— Je regarde le ciel.

— De là?...

Diane se pencha et vit, en effet, entre les quatre bâtiments fermant la cour, un carré d'un bleu profond sur lequel couraient de petites nuées qu'un rayon du couchant teintait de rose.

Mais, avant de voir le ciel, que de choses on apercevait!... Des plantes mièvres, des cages à oiseaux, des loques pendues à des fenêtres ; et quel air on respirait ! Lourd d'odeurs de cuisine, de poussière, de renfermé...

— Brrr!... ferme vite cela ! je mourrais si, comme toi, j'étais obligée de regarder longtemps ce spectacle...

Suzie poussa un soupir. Elle aussi en mourait...

Toute sa force, toute sa vie, s'en allaient là-haut par ce carré de ciel. Elles suivaient ces nuages qui eux savaient par où repartir pour regagner les plaines immenses, pour planer sur le vert des prés, des froments, des avoines, sur le vert des taillis, des bois, des forêts, pour se mirer sur les eaux profondes et calmes des rivières et se reposer, se consoler ainsi de ce qu'ils avaient aperçu au fond des cours sombres de la ville Lumière.

Suzie ferma la fenêtre.

Diane semblait en proie à une agitation extrême. Elle venait d'enlever son chapeau, de le jeter sans soin. Elle allumait une lampe, le gaz, des bougies. Sur la table de la salle à manger, elle étendait une nappe, y disposait un miroir, des peignes, des brosses, des boîtes à poudre. Elle s'assurait de l'éclairage, le diminuait, le renforçait et monologuait, car Suzie ne semblait point disposée à lui donner la réplique...

« Dondel me fait coiffer... tellement pris! des ponts d'or pour obtenir un de ses garçons!... C'est ce soir l'heure décisive... le bal du comte... la pendaison de la crémaillère de son magnifique hôtel de l'avenue du Bois... Jeanne de Lers doit me présenter son frère... enfin... enfin, nous touchons au but!... Le comte a nommé sa fête « la fête du printemps »... ce sera magnifique... une féerie... il y a des gens qui ont eu des idées... des vraies trouvailles!...

Un coup de timbre interrompit Diane.

— Vite, Suzie, va ouvrir!... Ce sera Dondel... il est tellement bon et aimable d'avoir consenti... d'avoir voulu... plus de quatre cents têtes à faire... commencé à six heures ce matin...

Suzie alla ouvrir.

Un jeune homme blond, élégant, pommadé, parfumé, s'avança, portant sous son bras un portefeuille de cuir qui pouvait être pris pour celui d'un ministre.

Mais, à peine entré, le jeune homme recula :

« Je pense m'être trompé... M<sup>lle</sup> de Volieux?...

— C'est ici.

— Comment, ici?... répéta-t-il avec une moue des plus significatives.

Reconnaissant Diane, il s'avança, mais resta la mine hautaine, dédaigneuse, une raillerie dans les yeux.

Diane suivait ce manège, le comprit, se mordit les lèvres et se crut en devoir d'expliquer :

— Nous ne sommes à Paris qu'en passant!... habitons le Midi d'habitude!... Devions descendre chez mon amie, la baronne de Lers ; mais son hôtel... avenue Victor-Hugo... envahi par des amis, des parents venus de province... Nous avons dû nous contenter du logement de l'institutrice... sommes déplorablement mal... affreusement à l'étroit...

— Evidemment!... Evidemment!... murmura le jeune homme avec commisération.

Et, sans empressement, il ouvrit sur la table de la salle à manger le portefeuille de ministre. Des fers, des crayons, des pots, des boîtes mystérieuses apparurent.

— Où Mademoiselle désire-t-elle se faire coiffer?... demanda-t-il, la voix désolée.

— Mais ici!...

— Ici?... répéta-t-il avec un léger haussement de sourcils, nous serons bien mal!...

— Nous ne pouvons pourtant aller ailleurs, poursuivit Diane très alarmée, les chambres sont si petites, tendues de papiers qui ne s'éclairent pas...

— Je ne comprends pas, alors, étant donnée cette... cette installation, comment Mademoiselle ne s'est pas fait coiffer à la maison... fit le jeune homme d'un ton de reproche sérieux.

— Mais parce que c'était atrocement compliqué, atrocement ennuyeux... nous y avons bien réfléchi, M. Dondel et moi... ça n'allait pas... pas du tout...

— M. Dondel ne se doutait pas, ne pouvait pas se douter... il n'aurait jamais cru, il n'aurait jamais pu croire... que cela fût...

Devant un mouvement d'impatience de Diane, le jeune homme eut une toux discrète, se ravisa et dit :

— Enfin, nous ferons de notre mieux, mais Mademoiselle nous excusera... tellement habitué aux cabinets de toilette de ces dames... à ceux de la maison...

Et, l'attitude offensée, dégoûtée, il se mit à la besogne.

Suzie le regardait manœuvrer le peigne, la brosse, étaler les cheveux, les faire mordre à coups secs, répétés, par les fers à onduler, les prendre, les reprendre, et ne les abandonner que lorsqu'ils retombaient annelés, tordus, comme les traces que, les jours de soleil, les serpents laissent dans la poussière des routes.

Les cheveux de Diane étaient longs, soyeux, splendides ; pourtant le beau coiffeur les maniait comme une chose sans valeur, presque avec dédain.

— Mademoiselle devrait faire couper tout ça!... Toutes ces dames l'ont fait et n'ont qu'un regret... ne pas l'avoir fait plus tôt!...

— J'y pense...

— Mademoiselle devrait... M. Dondel le conseillerait... toutes ces dames...

— Tu couperais tes cheveux, Diane?...

— J'y pense... oui, j'y pense...

— Oh! Diane... Maman en aurait eu un tel chagrin...

— Suzie... épargne-moi tes réflexions!... Elles n'empêcheront rien... si cela me plaît, cela sera!

— Du reste, pour ce soir, poursuivit le coiffeur devenant conciliant, ces cheveux dont il y a quelques années on eut vanté sans se lasser la longueur, la souplesse, la teinte merveilleuse, ce brun-doré si rare, si recherché... — mais la mode est reine et ses jugements sont sans appel!... — Je dis donc que, pour ce soir, ces cheveux admirables vont m'aider à faire une coiffure de style qui suscitera des admirations, des jalousies même... car une belle chevelure est toujours une belle parure que bien peu de femmes possèdent... C'est peut-être pour consoler, venger ces déshéritées que... la mode est si impitoyable...

Tout en parlant, le jeune homme soulevait les cheveux, les relevait, les fixait d'un coup de main rapide avec une longue épingle sur laquelle frémissait quelque chose de léger, d'aérien...

Un insecte?... Une fleur?...

Suzie s'approcha, curieuse. C'étaient des libellules!...

Très bleues, très vertes, ou bronzées, les jolies petites bêtes mêlaient leurs reflets métalliques aux cheveux d'or de Diane.

« Des libellules!... »

Et Suzie crut en revoir d'autres, mais bien loin là-bas, au bord des ruisseaux, posées sur des joncs, des lentisques, des herbes longues... Elle crut les revoir, voletant, tandis que le soleil s'éteignait dans un couchant d'or et que l'air soufflait, parfumé de miel et de sève...

« Ah! la fête du printemps!... murmura la pauvrete, la grande fête!... »

Et les mains jointes, l'esprit au loin, elle écouta les détails merveilleux que, bavard par tradition, le coiffeur donnait.

— Il doit y avoir plusieurs entrées, celle de la fête des eaux... M<sup>me</sup> la baronne de Lers...

— Je le sais! interrompit Diane, je suis du cortège...

— Ah! du cortège... alors, du « groupe » de M<sup>me</sup> la baronne... ah!...

Assez impressionné, il continua :

— Elle apparaîtra accompagnée d'un orchestre de grenouilles jouant des cymbales et du tam-tam... il s'y joindra un cortège de friganes aux ailes de gaze et de scarabées d'eau. Un de ces messieurs a tenu à se mettre en moustique...

— Je le sais... je le connais!

Diane nomma un homme du monde très en vue.

Le coiffeur continua, de plus en plus impressionné :

— Les autres entrées sont adorables!... M<sup>me</sup> la marquise de V<sup>\*\*\*</sup>, son mari et « son groupe », un groupe très nombreux, arrivent en « verger fleuri »!... Tous ces messieurs sont costumés en arbres, en fleurs ; ces dames en mouches, abeilles, guêpes, papillons... Cela a été très long à organiser, a donné lieu à beaucoup de discussions!... Ces messieurs ne voulaient pas de ce rôle fleuri, ils préféreraient l'autre, ces dames n'ont jamais voulu!... Elles ont prétendu que c'était beaucoup plus « mouvement féministe », ha! ha!... M<sup>me</sup> la marquise de V<sup>\*\*\*</sup> — M. Dondel le dit toujours — a tellement d'esprit!...

« Il y a aussi « le retour des oiseaux migrateurs » dont sera M. Olivier de Seneuge, le frère de M<sup>me</sup> la baronne de Lers...

— Noll, Suzie!... cria Diane, une excitation dans la voix.

— M. de Seneuge sera en « biset roucoulant ». Le groupe sera composé de quantité d'hirondelles, de palombes, de ramiers, de cigognes, de bécassines, de canards sauvages, d'incomparables sarcelles!... Le vicomte d'E<sup>\*\*\*</sup> et M<sup>me</sup> la vicountesse et leurs amis sont en « jardin de paysan »... Une trouvaille!... Entre des carrés de buis, une sortie de petits oignons : jacinthes, tulipes, narcisses, jonquilles, cyclamens, muguets, crocus, mélangés de primevères, d'anémones, de giroflées, de violettes, de coucous... Le baron de Lers et ses amis, ces messieurs du cirque, arrivent en « jeunes élevages », oisons, poussins, pintadeaux, dindonneaux, petits canards, oiseaux sans plumes, du jaune au bec. Une entrée mélancolique pour laquelle l'hôtel sera plongé dans une demi-obscurité des plus favorables à la poésie sera l'entrée de « la nuit de mai, effet de lune », l'orchestre jouera en sourdine la romance de l'Etoile... Ces dames seront

en « fleurs pâles baignées de rosée », ces messieurs en rayons, en rossignols, en chauves-souris, en vers luisants ; des poètes chanteront des ballades, des villanelles, déclameront des odes...

— Ce sera assommant, tout le monde le dit !

— L'inspiration de cette entrée est due à lady F\*\*\*, une esthète... ce sera très étudié!... L'hôtel est transformé en « forêt verdissante », dans des lacs et des entrelacs de rubans, des Amours jouent à travers les feuillages...

« Le maître de céans, le comte de Gorn, est en « radieux soleil ».

— Grands dieux!...

— Il a une cuirasse qui s'éteint ou devient à volonté éblouissante!...

— En « radieux soleil », dites-vous?... Votre description serait plutôt d'un phare d'automobile! Il a cru faire de l'inédit et tombe dans ce déjà vu, cette banalité... pauvre comte!...

Toujours causant, le jeune homme terminait la coiffure.

Ses crayons en main, il « faisait le visage » de Diane, fonçait les sourcils, allongeait les yeux, avivait l'éclat des pommettes, des lèvres...

Le chef-d'œuvre était accompli !

Diane se leva, déclara que « c'était parfait, remarquable ».

Le coiffeur remit les fers, les crayons dans le portefeuille. Diane lui tendit un petit papier chiffonné.

Il protesta, le prit quand même. Et, discrètement, sa conversation avec Diane lui ayant rappelé que M<sup>lle</sup> de Volieux était « du monde », il salua très bas et sortit à reculons.

Lorsqu'il fut parti, Diane eut un élan :

— Rappelle-le, Suzie... rappelle-le... je vais lui demander de me faire venir une voiture.

Suzie n'avait pas de mouvements très rapides ; lorsqu'elle arriva sur le haut de l'escalier, le coiffeur était parti.

— Alors, poursuivit Diane, descends, va chez la concierge, demande qu'on me fasse venir un fiacre... Mon costume a dû être porté avenue Victor-Hugo... je l'y mettrai...

Suzie descendit, puis revint, très essoufflée.

« On est allé chercher ton fiacre ! dit-elle.

— Merci! fit Diane sans la regarder. Et elle mit dans un petit sac les choses qui lui étaient nécessaires.

— Diane, quand partons-nous... quand partons-nous?... J'ai peur de tomber malade!... déclara soudain Suzie avec effroi.

Diane se retourna en riant :

— Si tu n'en as que la peur!...

Mais, trouvant sa sœur réellement fatiguée et très pâle, elle ajouta avec moins d'assurance :

— Je t'en prie, ne trouble pas ma fête, je sais que tu t'ennuies à mourir... mais, ce soir, on me présente Noll... cela va marcher, je te demande encore trois semaines...

— Trois semaines?... oh! mon Dieu, pas si longtemps, Diane, je ne puis plus!...

— Il n'y a pas à dire : « Je ne puis plus! » de ce ton dolent et pleurnicheur, il le faut...

— Oh! mon Dieu... mon Dieu... fit Suzie avec une telle expression de souffrance que sa sœur poursuivit fébrilement :

— Que veux-tu que je devienne si tu viens à me manquer?...

Suzie, les yeux fixés sur un nœud du parquet, ne répondit rien.

— D'ailleurs, continua Diane, je n'ai plus d'argent, il faut que j'aille demander à notre homme d'affaires une avance sur notre pension. Du reste, je dois y aller de toutes façons... il faut que je me rende compte des arrangements qui ont été faits, nous vivons dans une indifférence coupable... Mon costume de libellule est ruineux... Enfin, je ne veux pas, non! je ne veux pas m'attrister ce soir de ces choses... pour réussir il me faut tous mes moyens, continua-t-elle en se regardant dans la glace.

Elle s'y vit jolie. Elle sentit sa beauté rehaussée, mise en valeur par les coups de crayons savants du coiffeur.

— Allons, bon courage! cria-t-elle avec une gaieté subite en s'adressant autant à la brillante image que lui renvoyait la glace qu'à la pauvre Suzie assise dans un fauteuil, je sens que je vais au succès!...

— Bon courage!... va au succès!... bégaya Suzie qui ne savait plus ce qu'elle disait.

Diane partit.

L'enfant éteignit alors le gaz, les bougies, la lampe, ouvrit la fenêtre, et, poussant une chaise contre la balustrade, elle s'assit, les mains cramponnées à la barre d'appui, la tête posée sur ses deux mains.

Au-dessus de la cour, le ciel était d'un noir de gouffre ; quelques étoiles en éclairaient la profondeur.

L'air était de plus en plus saturé d'odeurs lourdes. Derrière les rideaux de fenêtres refermées s'agitaient des ombres. Par d'autres fenêtres restées ouvertes s'échappaient des voix. Un ouvrier, sur le toit, chantait une romance sentimentale dont le refrain : « C'est le printemps!... C'est le printemps!... » était lancé à tue-tête, comme destiné aux étoiles.

Toujours appuyée contre la fenêtre, Suzie sanglotait désespérément :

« Ah! si je pouvais la retrouver, la route longue, si longue, allant tout droit dans la plaine immense... Ah! mon Dieu, mon Dieu, ai-je donc fait du mal là-bas pour que vous ne vouliez pas m'y laisser revenir?... »

## XXIV

Il était trois heures du matin et la fête du comte de Gorn battait son plein. L'entrain augmentait de seconde en seconde. L'orchestre se faisait plus vibrant, plus entraînant. La froideur compassée de l'arrivée se dissipait. Les danses s'animaient. Et, de-ci de là, disséminés dans les salles, le hall, les petits salons, des couples causaient avec un abandon joyeux.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, deux hommes causaient :

— Lâche à toi, cher, dit l'un d'eux, vêtu de peluche jaune, casqué d'une tête de poussin, à l'autre, un jeune homme en habit rouge, lâche à toi d'avoir enlevé ton costume!...

— J'avais trop chaud... puis, j'étais horriblement gêné... dépaysé là-dedans... Dis donc, Georges, qu'est-ce qu'une demoiselle de Voli... de Volieux.

— De Volieux... chut!... n'en dis pas du mal,

répondit Georges en roulant autour de lui des yeux qui s'effaraient... c'est la divinité — une libellule de grand prix — qui nous vaut la fête de ce soir... C'est une voisine de campagne d'une rare beauté que Jeanne a découverte dans un bureau de poste cet été. Nous avons cru d'abord que, dans le dit bureau, elle faisait un stage... Ah! bien oui!... Nous avons vite compris que ce stage ne cadrerait pas avec ses aspirations!...

— Elle a des aspirations?...

— De haute vie!...

— Avec les moyens de les contenter?...

— Pas un liard ; mais Gorn en est fou et ne demanderait pas mieux que de satisfaire les dites aspirations à la seule condition de l'épouser, mais la demoiselle a fixé ses pensées ailleurs... alors...

— Je le comprends... si j'étais femme, ce poussah... brrr!...

— C'est probablement ce que dit cette jeune libellule, « brrr!... » Et il en est pour ses frais, qui, si nous additionnions...

— Oh! non, pas d'addition!... Jeanne m'a présenté à cette jeune fille d'une façon extraordinaire... Gorn l'avait à son bras... Jeanne riait... le comte est devenu écarlate, la jeune fille a perdu contenance, elle doit être très timide...

— Non, mais cela l'émotionnait de te voir...

— Depuis, je l'ai revue plusieurs fois ; elle me regarde d'une façon singulière, comme si elle m'en voulait... comme si elle attendait quelque chose de moi...

— Parbleu!

— Explique-toi?...

— Jeanne ne t'a rien dit?... ne t'a pas prévenu?...

— Qu'avait-elle à me dire?... de quoi pouvait-elle me prévenir?...

— Elle ne t'a pas dit quel était le rival heureux, autant qu'ignorant et innocent de son sort, de ce pauvre comte?...

— Non!

— Eh bien, mon cher, je vais te tuer en te le révélant... ce rival, c'est... toi!...

— Moi!... Georges... je t'assure... ces plaisanteries perpétuelles...

— Plaisanteries perpétuelles?... C'est la vérité..

la pure, la vraie vérité! ah! ça, pour qui me prends-tu?...

— Qu'est-ce que tu veux dire?... Je me fâche!...

— Ne montre pas les dents, tu les as fort belles, mais elles me font peur... je te répète que cette jeune fille est ici à Paris, dans l'attente de ton retour, avec sa sœur, une pauvre petite créature pâle et frêle qu'elle ne laisse jamais apercevoir — dans l'attente de ton retour; oui, tu as bien entendu, pour... t'épouser!...

— M'épouser?...

— Du reste, mon ami, voilà Jeanne, elle te donnera des explications.

— Mon cher beau-frère devient complètement gâteux!... gronda Noll en regardant Georges s'éloigner.

Georges, de son côté, rejoignait la baronne et lui disait :

— Jeanne, votre frère est devenu tout à fait « cannibale »... allez donc causer avec lui pour l'affaire de cette jeune personne.

— Quelle jeune personne?...

— M<sup>lle</sup> de Volieux.

— Diane?... oh! par exemple, si elle me cause le moindre ennui, *ce que je la lâche!*...

— Vous êtes au courant de l'histoire... moi, je ne sais rien... Entre frère et sœur on se mange moins... tenez!... le voilà... quelle terreur il me cause! mon cœur de poussin en tressaute comme à la vue d'un oiseau de proie... piou! piou! bonjour!...

— Jeanne, qu'est-ce que ce roman que me conte Georges?...

— Oh! Noll, pas de drame, je suis venue ici pour m'amuser... puis, c'est trop long à dire...

— N'importe, il faut que je le sache...

— Tout de suite?...

— Tout de suite.

— Quel tyran!... Enfin, je t'aime quand même!... Viens alors, emmène-moi... prétends-tu causer dans cette foule... emmène-moi dans un petit salon... Georges est un bavard et ce que j'ai à te dire est... idiot!

Arrivés dans le petit salon, Jeanne s'assit et commença, riieuse, d'un ton léger :

— A la campagne, on se ramollit. Cet été, au

Lers — la nouvelle propriété de Georges... très jolie, tu verras, un ciel... une vue... un climat... un air d'un pur!.. — nous ne faisons que cela, nous ramollir...

Un jour, en allant à la poste, je rencontre une jeune fille, Diane de Volieux.

Elle s'ennuyait... je m'ennuyais, nous nous ennuyions ; nous conjugüons ce verbe ensemble. C'était positivement moins triste en s'y mettant à plusieurs!... Elle s'accroche à moi comme le naufragé à l'épave, comme l'éponge au rocher... comme...

— J'en suis persuadé, continue.

— Les Salamande, le vieux de Gorn, l'auto de Georges arrivent. Je m'ennuie moins et ne pense plus à cette jeune personne. Mais elle, s'ennuyant toujours, m'arrive un matin à déjeuner... sans être invitée!

« Je n'aime pas beaucoup dans ma vie les apparitions que je ne suggère pas...

« Je fais à cette aventureuse jeune personne ce qu'on est convenu d'appeler « une tête ». Elle la voit sans paraître la voir. Je suis sur le point d'insister, de Gorn sauve la situation. Il vient d'être frappé du *coup de foudre* ; il est ébloui par ce qu'il ne cesse d'appeler « les vingt ans triomphants de ma jeune amie ».

« Et aussitôt, comme il continue à l'être par la suite, il prend des airs pâmés, il cause « analyse de sentiments », roule des yeux blancs, se révèle diseur de bonne aventure, parle de « gemmes », de « talisman », d'« influence », de « signe », de « maléfices », et paraît si heureux, si rajenni, si « sorti de l'école », que je m'amuse à le taquiner en le rendant affreusement jaloux de toi!.. Je lui laisse croire que je pense à Diane pour toi... je commets même la maladresse de trop entrer dans mon jeu, et je le laisse croire à Diane. Peut-être y croyais-je moi-même... il n'était question pour toi de rien encore et je te dis... la campagne...

— Continue...

— Lorsque tu as dû venir, elle m'avait fait promettre de l'en prévenir, je l'ai fait!..

— Tu l'as fait?... mais pourquoi?..

— Par pitié, parce que je pensais qu'elle s'ennuyait, parce que de Gorn me le demandait... puis je ne pouvais pas prévoir... elle m'est arrivée, ne m'a plus quittée, dépensant un argent fou, m'accompagnant partout, rapportant tout à toi... voyant à tout un encouragement à des projets... que je ne savais plus comment contrecarrer... et toujours de Gorn...

La belle physionomie énergique et douce du jeune homme s'était durcie. Ses lèvres s'agitaient comme si elles eussent prononcé pour lui seul des paroles que la baronne de Lers ne pouvait comprendre.

— Voilà... rien de plus! finit la jeune femme; je t'ai présenté ce soir, tu as vu le reste. Le comte a pris, en te voyant, un air de tigre... C'est pour Diane qu'il donne cette fête, pour Diane qu'il s'est mis en « radioux soleil », pour mieux l'éblouir qu'il charrie sur lui cette pile électrique qui, sur une simple pression, le fait resplendir comme mille bougies... et tu viens... tu apparais... et pour lui on n'a pas un regard...

— Jeanne, pourquoi n'as-tu pas dit... n'as-tu pas prévenu cette jeune fille de... de...

— Parce que tu m'accuses toujours de bavarder sur tes affaires. Puis je ne savais pas si tu ne trouverais pas Diane assez ravissante, bien qu'elle n'ait pas d'argent, pour l'épouser malgré tout!...

— Puisque déjà j'étais engagé!...

— Est-ce que je savais si tu ne changerais pas d'avis?...

— Ah! c'est vrai... changer d'avis est une chose que tu... pratiques!... railla-t-il.

— Fais pas le méchant, Noll!... reprit-elle avec une expression délicieusement candide dans ses yeux clairs, tu sais bien que je n'ai pas un cœur à aimer un absent!... Pour que je n'oublie pas, il faut que je voie et qu'on soit là!... Pour que je me souvienne, s'il est des choses que l'on m'a dites, il faut qu'on me les redise encore... Georges les disait, Henri de Criton ne les disait plus!... D'ailleurs, continua-t-elle d'un air sage, avec Criton ça n'aurait pas marché... rien qu'à « l'effet » que lui a produit mon mariage, je me suis dit : « Ma pauvre fille, tu l'as échappé belle!... » Mon cher, cet homme n'est bon qu'à jouer les d... »

les larmes amères, les scènes poignantes... tandis que moi...

— Tandis que toi, l'opérette... la nouveauté...

— Oh! que tu es méchant de me dire cela sur ce ton méprisant!... et cependant, je t'assure, je *sens* les choses, tu me croiras si tu veux, j'avais à me venger du comte et je n'aurais pas été fâchée que tu lui enlèves Diane...

— Du comte?... que t'avait-il fait?...

— Je lui en voulais d'avoir fait souffrir quelqu'un qui m'avait aimée!... déclara-t-elle avec sentiment.

— Voilà qui s'appelle intervertir étrangement les rôles, ma petite sœur!...

— Puis... et surtout d'avoir vu... d'avoir ri... de s'être moqué de moi, de m'avoir raillée... en voyant combien, malgré un public affichage de regrets désespérés, ce quelqu'un était arrivé à... à se consoler, bien plus, à... m'oublier!...

— Dire que c'est pour de pareils mobiles que tant de petits actes féroces se commettent! gronda Noll.

Et, pris d'une indignation généreuse qui ne cadrerait ni avec le lieu, ni avec cette atmosphère grisante de fin de bal, il se leva.

— Où vas-tu?... murmura craintivement la baronne.

— Faire ce qui aurait dû être fait!...

Et, sans s'expliquer davantage, il disparut.

— Qu'est-ce qui aurait dû être fait?... qu'est-ce qu'il va faire?... c'est affolant!...

La petite baronne se mit en quête de son mari qu'elle retrouva assez vite.

— Georges, partons... fuyons!... Oh! Diane de Volieux, je ne veux plus la voir!... Noll est furieux, je ne sais à quelle explication il aura recours... Georges, on commence à s'en aller, sauvons-nous!...

Et tous deux, elle relevant l'immense traîne de gaze de son costume de « reine des eaux », lui s'épongeant le front, la tête de poussin jaune sous le bras, ils sortirent des salons de bal, ils descendirent dare dare le vaste escalier.

Un valet de pied cria dans l'avenue que piquait de lumières une longue file de voitures :

— La voiture de M<sup>me</sup> la baronne de Lers!

Et tous deux, avec hâte, elle dans sa sortie de bal de peluche argent doublée de renard bleu, lui dans sa pelisse de zibeline, ils s'enfournèrent dans l'auto.

Roulant en première vitesse, ils se sentirent plus calmes, préférant abrégé un plaisir à l'ennui d'être mêlés de près ou de loin à cette chose épouvantable, atroce, inadmissible, que, resté un peu sauvage de son séjour chez les « peu civilisés », Noll allait sans doute commettre : une affaire!...

Oui, comme de grands enfants peureux, ils fuyaient. Mais ils riaient maintenant de leur fuite, sans se quereller, sans s'accuser, sans rejeter la cause de cet effroi ni sur l'un ni sur l'autre, trop avisés pour troubler d'un si mince incident leur paisible bonheur, leur bonne camaraderie habituelle.

... Cependant, plus que jamais depuis le commencement de la fête, Diane éprouvait ce même sentiment d'isolement, ce subit besoin de protection qui la poussait à marcher près de la petite baronne pendant la promenade matinale au Bois.

Et, plus l'heure s'avancait, plus à cette impression se joignait un subit dégoût de l'endroit où elle se trouvait, une peur irraisonnée de ces inconnus qui la dévisageaient, semblant lui répéter tous au passage cette phrase de Jeanne de Lers :

« Le comte en tient pour vous, ma belle ! »

Ce n'était donc plus un secret pour personne. Diane se sentait diminuée par la pensée qu'on la croyait capable de consentir à ce mariage si disproportionné comme âge, comme fortune, et d'y être poussée par cette force puissante, cet attrait irrésistible : la force, l'attrait de l'or!...

D'ailleurs, en arrivant, durant les premières minutes de cette fête splendide, dans ces salons emplis de l'odeur énervante de violettes, des mimosas, des roses, où l'orchestre semblait jeter le rire, souffler la folie, n'avait-elle pas eu un instant la tentation de prononcer le mot magique si court, — trois lettres! — si simple à dire, qui aurait suffi pour faire siens tout ce luxe et toutes ces richesses?... Ce n'avait été pourtant que le vertige d'une minute. Noll était venu, si pareil à sa photographie, si pareil au Noll de ses rêves

qu'elle avait cru défaillir. Jeanne de Lers le lui présentait, il s'inclinait ; mais, aussitôt relevé, après l'échange de quelques mots à peine, il s'éloignait froidement, et Diane croyait retrouver dans ses yeux le regard équivoque qu'elle voyait à tous : elle croyait deviner sur ses lèvres la même phrase :

« Il en tient pour vous!... »

Comment, même lui?...

Jeanne ne lui avait donc rien dit... rien laissé deviner?...

Et Diane, éperdue, certaine pourtant de n'avoir pas rêvé, repassait un à un les événements sur lesquels s'échafaudait l'édifice fragile de ses projets d'avenir ; les paroles de Jeanne, ses encouragements, ses sous-entendus ; les visites au Lers ; la lettre par laquelle, appelant Diane à Paris, elle annonçait l'arrivée de Noll... tout, même cette présentation qu'elle avait remise de jour en jour, la rendant mystérieuse... Non!... Diane ne rêvait pas, elle ne rêvait pas...

Jeanne avait-elle donc voulu se jouer d'elle?... Pourquoi?... Dans quel but?... Que lui avait-elle donc fait pour qu'elle lui voulût du mal?... A qui le demander?... Qui lui répondrait?...

Longtemps, Diane s'en inquiéta. Debout, appuyée à un montant de porte, ne retrouvant plus Jeanne de Lers, ne retrouvant plus dans cette foule joyeuse nul de ceux qu'elle connaissait, elle se sentit dominée par une impression indéfinissable — une sorte de « cafard » comme auraient dit les Salamande — qui s'augmentait d'instant en instant.

Ce fut alors qu'elle aperçut Noll errant seul dans le va-et-vient des danseurs, semblant chercher quelqu'un... elle, peut-être?...

Elle aurait voulu pouvoir lui dire qu'elle n'épouserait jamais le comte, qu'elle n'avait point une âme vile, intéressée, affolée de bien-être...

Il venait de s'arrêter près d'une jeune fille entrée avec lui dans le groupe des « oiseaux migrateurs » — une fine et coquette hirondelle au costume tout blanc, aux longues ailes noires, et, sur ses cheveux sombres, encadrant un visage distingué et pâle, un tout petit casque noir.

Il se pencha, semblant demander quelque chose.

La jeune fille lui répondit en souriant et se leva, cherchant Diane des yeux.

Diane les vit venir tous deux.

Que lui voulaient-ils?...

Noll s'inclina vers elle, et, comme dans un rêve, elle l'entendit qui disait :

— Permettez-moi, Mademoiselle, de vous présenter ma fiancée!...

Sa fiancée!...

Il la nomma... Ah! qu'importait le nom!... Pourquoi Jeanne, alors, avait-elle dit... laissé croire...

Diane sentit se renverser tout ce qu'elle avait cherché à échafauder de bonheur. En une minute de lucidité douloureuse, elle vit s'enchaîner des événements qui, tous, comme autant d'armes meurtrières, se retournaient vers elle.

Elle se retrouva au vestiaire.

Dans la salle de bal, l'orchestre jouait, avec un entrain endiablé, le fox-trot à la mode, musique tapageuse cadrant bien avec la gaité factice de ce monde de fête, d'argent, de noblesse en toc titrée d'hier, milieu singulier de morale facile où souvent tout n'est qu'apparence, façade et responsabilité atténuée.

Diane le jugea tout à coup effrayant de cruauté.

Souffrant comme elle n'avait jamais souffert, Diane alla machinalement devant elle, voulant s'éloigner, fuir...

— M<sup>me</sup> la baronne de Lers?... demanda-t-elle, défaillante.

— Il y a longtemps qu'elle est partie!... lui répondit-on.

— Sans m'attendre... fit-elle désespérément.

Et ce fut derrière elle une voix qui répondit :

— Une lâcheté de plus!

Pour si bas que ce fût dit, Diane se retourna. Noll était devant elle.

— Puisque ma sœur est partie, voulez-vous me permettre de m'occuper de votre voiture, Mademoiselle?... dit-il, très respectueux, très grave.

Diane acquiesça d'un signe de tête.

Au même moment, le comte apparut, essouffé, ayant quitté son armure brillante et revêtu un simple habit noir.

— Mademoiselle!... je vous cherche... je vous

ai tant cherchée... êtes-vous contente de... de... vous êtes-vous amusée?...

— Je suis triste à mourir! déclara Diane, lasse de feindre.

— Ah! j'espérais mieux! fit le comte, la voix désolée. Irez-vous aujourd'hui chez M<sup>me</sup> de Lers?... ce soir?... je vous en prie!... supplia-t-il, je voudrais la charger d'une mission auprès de vous... puisque je n'ai pas l'honneur d'avoir été présenté à Mademoiselle votre sœur...

— Je n'irai pas chez M<sup>me</sup> de Lers!

— Et cela?... parce que...

— Parce que... je pars ce soir... je quitte Paris!... répondit-elle, la voix glacée.

— Vous partez?... pour Savignon peut-être. Quelle brusque détermination!... déjà?... c'est impossible!... malgré l'aigue-marine, malgré les lignes de votre main... malgré les promesses d'un si bel avenir... ah! c'est à douter de tout!...

— Ma sœur est très fatiguée... je pars!...

— Alors, permettez-moi de vous demander tout de suite... d'implorer de vous un mot, si court, trois lettres! si simple à dire... rien qu'un mot... de grâce...

Noll revint :

— Mademoiselle, je viens de retrouver ma voiture, elle va vous reconduire. Ma sœur est folle de vous laisser seule ainsi.

Apercevant le comte, le jeune homme aussitôt recula :

— Ah! pardon...

Mais Diane, sans même un adieu, se précipita vers la sortie.

Oh! partir... partir... aller bien loin... bien loin... tâcher de ne plus penser...

Le ciel était rose du jour naissant. Des balayeurs commençaient la toilette des rues. Des chariots emportaient des ordures.

Diane se jeta en voiture. Noll referma la portière, donna l'adresse. La voiture roula...

Et lorsque Diane ne vit plus sur le trottoir le visage énergique et doux du jeune homme, elle, qui ne pleurait jamais, pleura des larmes amères...

## XXV

Et ce matin-là, Suzie, s'éveillant au petit jour, vit, penchée sur elle, une tête aux cheveux fous emmêlés d'ailes transparentes.

— Sois heureuse, nous partons ce soir!...

— Partir encore... pour où?... fit la fillette avec un subit effroi.

— Pour Savignon.

— Ah!...

Avec un grand soupir, refermant les yeux, Suzie se retourna, voulant prolonger le rêve, reculer l'éveil qui, sans doute, changerait en déception cette promesse délicieuse.

— Dors, va! fit Diane en se redressant.

Et elle ajouta en ricanant :

— Il n'y a encore que cela de vrai...

Nerveusement, elle défit sa coiffure, arracha son corsage, déchira sa jupe de gaze, et, à demi dévêtue, pleurant de rage, elle se demanda si elle n'irait pas, tête haute, la parole brève, demander à Jeune la raison de ce qui l'avait fait agir.

Mais que répondrait la baronne?... Elle accueillerait cet assaut sans colère, d'un regard innocent, surpris, d'un petit rire perlé et clair, de mots légers et froids qui en repousseraient chaque éclat comme d'une chiquenaude.

Elle se montrerait irresponsable et volontairement irresponsable du mal arrivé, la petite baronne!...

Il y a tant de façons de mal agir envers les autres : la façon lourde, grossière, brutale ; celle traître, sournoise, qui frappe par derrière, se cache, louvoie ; mais il y a aussi la façon gaie, discrète, courtoise, le trait si léger qu'il ne semble pas porter, l'allusion déguisée, la phrase si enjouée, le propos si rieur qu'ils ne semblent point à craindre...

Des deux premières manières, on peut encore se défendre, mais de la dernière?... Il faut être sûr de soi, maître de ses nerfs pour le tenter, car, à cet arsenal d'armes innocentes, s'ajoute une force de plus, toujours prête à surgir et combien

plus meurtrière, plus dangereuse à braver que toutes les autres : le ridicule!...

Diane s'en irait donc, blessée, emportant toutes ses blessures. Mais une fois à Savignon, de nouveau terrée dans ce coin perdu... Ah! que ferait-elle de ses désirs, de ses aspirations, de cette soif de plaisir, de luxe, de dépense, de Paris goûté, entrevu, éveillés en elle?... Où trouver la force de commander à ces puissances dont le despotisme augmenterait chaque jour, lui faisant l'heure plus longue, la vie plus dure.

L'avenir se refermait devant elle.

Où serait la libération, la fin possible d'un tel supplice?...

Ne pouvant trouver un instant de sommeil, elle se souvint que, n'ayant plus qu'un parti à prendre, partir le soir même, elle avait à voir leur notaire pour obtenir de lui, non seulement une avance de leur pension, mais quelques explications, quelques éclaircissements.

Diane possédait-elle plus qu'elle ne croyait?... Le major et M<sup>lle</sup> Landelle — pour éviter peut-être des dépenses jugées par eux inutiles — avaient-ils dissimulé une partie de la vérité?...

Il allait être dix heures. Suzie dormait toujours. Diane se leva, s'habilla et sortit.

L'air frais de la rue la ranima.

Un fiacre passait ; elle l'arrêta d'un signe et jeta une adresse. Mais, comme le fiacre s'engageait dans les Champs-Élysées, elle cria, la voix dure :

— Pas par là!...

Elle se sentait, ce matin, pour cette avenue élégante, pour tout ce qui pouvait lui rappeler sa brillante existence de quelques jours et la fête splendide de la veille, une âme de communiste!...

Suzie, enfin réveillée, ne comprit rien à l'absence de sa sœur.

Avait-elle rêvé? Diane avait-elle réellement dit : « Nous partons ce soir?... ».

La fillette mourait d'inquiétude.

A tout hasard, dominant sa faiblesse et sa fatigue très grandes, elle commença les préparatifs du départ ; elle ouvrit les malles, plia, rangea.

C'était un commencement de joie! Si l'on partait, ce serait fait ; si l'on restait... Ah! Suzie

aurait bien assez de loisirs alors pour tout remettre en place...

Beaucoup de choses étaient déjà prêtes à revenir à Savignon lorsque la porte s'ouvrit et Diane entra avec fracas, les yeux étincelants, le visage convulsé, semblant la proie d'une émotion extraordinaire.

Dès que Suzie l'aperçut ainsi, elle s'immobilisa, craignant un malheur.

Diane haletait, marmottait des mots sans suite ; enfin, brusquement arrêtée devant Suzie, elle gronda, la voix sourde, étranglée, frémissante, les yeux fous :

— M. de Criton est un drôle!... un drôle!... Sais-tu ce qu'il a fait?... ce qu'il a osé recommencer de ne pas nous dire?... Il paye de son argent la pension dont nous vivons... de son argent!...

« Le notaire avait juré de tout cacher ; il l'avait juré à M. de Criton — mais on dirait que tout se ligue pour nous accabler d'humiliations, nous mettre plus bas que terre! — aux premiers mots de l'explication que je lui demandais, il a souri et jugé mieux de ne pas tenir son serment!

« Il m'a raconté... tout!... Puis, voyant de quelle façon j'acceptais cette révélation, il a eu peur, il s'est ravisé, excusé, il a menti!... Et ses mensonges étaient plus insultants que la vérité même. Ah! cet homme!... je l'aurais cravaché!...

Affolée, tombée dans un fauteuil, tordant ses mains, Diane continua :

— Nous n'avons rien... rien! Pas un sou, pas un centime... nous sommes pauvres, plus pauvres que les plus pauvres... obligées de travailler si nous voulons manger, comprends-tu... mais le comprends-tu?... hurla-t-elle. Et cette chose qui m'a été dite a pu être dite à d'autres... Et c'est pour cela que Jeanne de Lers s'est montrée si lâche... si lâche...

Et Diane, passant d'un geste égaré sa main sur son front, apprit à Suzie les fiançailles de celui qu'elle avait cru épouser et la félonie de Jeanne...

Ah! elle se l'expliquait maintenant...

Tout était gâté, compromis, perdu par le major, par ses sourdes manœuvres!... On avait évidemment appris que cette pension dont elles vivaient, c'était lui... lui... qui la payait!...

Exaspérée, en rage, Diane continua :

— L'argent envoyé par Landelle était de l'argent envoyé par lui?!... Celui que je rejette là et que j'ai été obligée d'accepter pour fuir loin, loin... bien loin... est de l'argent... à lui!... Avancé par le notaire sur des valeurs mises en dépôt — en notre nom — pour garantir notre pension!... C'est un misérable!...

Mais, à ce dernier mot, Suzie, qui jusque-là semblait frappée de stupeur, se redressa :

— Un misérable?... as-tu osé dire, un misérable?... fit-elle, frémissante, d'un homme si généreux, si simplement, si admirablement généreux!...

— Qui lui demandait de l'être?...

— Sa façon de comprendre la charité...

— Ah! si tu avais vu comment aussi le notaire la comprenait, cette charité!...

Et, tandis que Diane jetait feu et flamme, entassait injures sur injures, griefs sur griefs, se tordait sur son fauteuil, et, en proie à une véritable crise de démence, ne voulant plus rester à Paris ni revenir à Savignon, proposait à travers des cris et des mots sans suite d'aller se jeter à la Seine, de s'asphyxier avec du charbon, d'en finir... Suzie s'était agenouillée et jetait vers le ciel, vers sa mère, un appel éperdu. Puis, courageusement, elle se relevait, et, s'approchant de Diane, s'efforçait de ramener un peu de calme dans son esprit. Vingt fois repoussée avec des mots injustes, cruels, vingt fois elle revenait à la charge, murmurant dans son cœur pour ne pas défaillir :

« Mon Dieu... mon Dieu, je comprends maintenant pourquoi ma pauvre maman me recommandait de ne pas quitter Diane. Elle voulait que je fusse là quand elle traverserait cette heure... Mon Dieu, faites que j'aide la pauvre Diane, que je lui sois un soutien, inspirez-moi des mots de consolation pour elle... mon Dieu... mon Dieu... »

S'usant par sa violence même, la crise de Diane s'apaisa.

La tête prise dans les bras de Suzie, les paroles tendres, sincères de l'enfant pénétrant comme un baume jusqu'à son cœur, la jeune fille fondit en larmes.

Mais ce ne fut que plus tard, bien plus tard, que Suzie osa timidement demander :

— Diane, veux-tu que nous partions?...

— Là-bas, que devenir?...

— Ici, que faire?... il faut rendre cet appartement et où aller?... et comment vivre?... Tu ne voudrais pas que ceux qui t'ont vue si élégante te voient privée de tout, mal mise, cherchant à te suffire?...

— Non!... non!... cria Diane en se voilant la face de ses deux mains.

— Alors, il faut que nous partions!

— Comment regarderai-je en face ceux qui m'ont si mortellement offensée?...

— Offensée! répéta Suzie, offensée!...

Et son visage s'éclaira d'un beau sourire :

— Pauvres chers bons amis, murmura-t-elle, pauvres chers bons amis!...

Et soudain, les yeux illuminés de joie et de confiance, elle proposa :

— Diane, veux-tu te fier à moi, me laisser faire?...

— A quoi cela me servira-t-il?...

— Partons... partons bien vite, je te promets là-bas la paix... le calme.

— Comment?...

— Je te le dirai!...

— Quand?... Comment?...

— C'est mon secret!

— Feras-tu que je puisse marcher tête levée, sans paraître manger le pain des autres?... sans être à la charge d'un homme que je méprise, d'une vieille fille que je déteste?...

— Oui, répondit Suzie.

— Feras-tu que rien ne froisse mon orgueil, et que le pourquoi de cet argent qui nous a été versé soit expliqué?...

— Oui! fit encore Suzie.

— Et tu m'assures une vie digne, sans froissement d'aucune sorte?...

— Je te l'assure.

— Alors, fais ce que tu voudras, déclara Diane, partons, allons nous enterrer là-bas... nous y enterrer... fais le nécessaire... je suis brisée!...

Comme si elle n'eût attendu que cette aut'

risation, Suzie, presque sans boîter, continua les préparatifs du départ.

Diane la vit, sans remords de ce contraste, emballer ses belles robes, ses chapeaux coûteux, puis faire le tout petit paquet de ses vêtements, vêtements de grand deuil que rien encore n'avait éclaircis...

Elle la vit à la gare s'occuper des billets, des bagages, et veiller à tout comme si, brusquement, il était venu à la pauvrete des forces tombées du ciel...

. . . . .

... Et le train part, il est parti...

C'est la nuit...

Suzie voit de nouveau défiler des ombres noires dans des plaines immenses. Elle voit le ciel criblé d'étoiles ; elle sent sur son visage la caresse fraîche du vent qui passe sur la campagne, et, aux stations, elle écoute la chanson des rossignols.

Diane dort ; mais Suzie veille. Tourmentée des promesses que, pour la calmer, elle a faites à Diane, ne sachant comment elle les tiendra... elle cherche... elle cherche...

Ce n'est qu'au matin qu'une idée lui vient, mais si cruelle, exigeant tant de sacrifices, tant d'oubli de soi et d'immolation, que la pauvrete, une sueur d'angoisse au front, n'ose s'y arrêter...

Le temps s'écoule... le train marche.

Les Pyrénées, aux pics étincelants de neige et de soleil, apparaissent se découpant sur un ciel d'un beau bleu de turquoise... Le train approche de Savignon...

Diane, restée muette jusqu'alors, se met à gémir :

— Ah ! mon Dieu, nous approchons !...

Puis elle se remet à pleurer et sanglote :

— Suzie, souviens-toi de ce que tu m'as promis !...

L'enfant tressaille, et lentement, faiblement, avec, dans la voix, l'accent brisé dont on prononce les grands renoncements, elle répond :

— Diane, sois sans crainte, je me souviens !

## XXVI

Le temps était superbe et doux. Par la fenêtre du grand cabinet de travail entrant du soleil avec la fraîche senteur des lilas, des premières roses et de la vigne fleurie. M. de Criton, assis, la tête dans ses mains, près de sa table de travail, entendit une porte s'ouvrir et quelqu'un entrer.

— Bonjour, major!... fit près de lui une petite voix si douce, si heureuse.

M. de Criton fut lent à répondre, lent à relever la tête : Cette voix était si pareille à celle qui, l'instant d'avant, parlait à son cœur, qu'il ne savait si elle prolongeait une illusion, un rêve, ou bien était une réalité impossible à cette heure.

— Bonjour, major... vous dormez!... répéta la même petite voix.

Cette fois, il se redressa d'un bond :

— Vous... Suzie!... vous!...

Et, vers l'enfant, il s'élança les mains tendues, pris d'une émotion si profonde qu'il ne trouvait plus une parole.

Il avait maigri, et ses cheveux étaient très blancs.

« Qu'il a dû être triste souvent... » songea la fillette.

Lui aussi la trouvait changée. Elle était pâle ; mon Dieu, qu'elle était pâle et que ses mains étaient transparentes !

— Enfant, avez-vous été malade ?

— Non ! je n'ai pas été malade... je n'ai pas été malade!... balbutia-t-elle.

Et aussitôt, jetant autour d'elle, dans le grand cabinet de travail, un regard de détresse, éprouvant un regret... ah ! quel regret ! de ne pouvoir jouir plus longtemps, de ne pouvoir prolonger la joie de ce revoir, elle commença :

— Major, j'ai une idée très grave, très sérieuse et qui me coûte à dire... Major, je suis venue à pied, seule, depuis le bureau, pour cela... Nous sommes arrivées à midi à Savignon ; je suis très fatiguée... très fatiguée, — elle fermait les yeux, — je sais combien vous avez été bon, trop bon, trop généreux, je sais tout ce que nous vous devons, Diane et moi, le notaire a tout dit...

Le major eut un geste de désespoir et de colère. Suzie poursuivit, suppliante :

— Ne m'interrompez pas... laissez-moi vous parler... Diane souffre de ce que lui a révélé le notaire... Moi, je n'en souffre pas, je n'en suis que profondément touchée... touchée au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer et reconnaissante...

« Non ! de grâce, pas un mot, laissez-moi finir...

« Alors, pour que Diane n'en souffre plus, et qu'elle puisse accepter le passé, le présent, l'avenir surtout, major, l'avenir... — elle ne sait pas travailler... pour moi, ce sera le bonheur — alors... alors... Diane est si sûre de toutes ses victoires... major, je viens vous demander, cela arrangerait tout, major, voulez-vous l'épouser?...

Et comme si, pour entendre la réponse à cette proposition, il eût fallu à Suzie des bras amis pour l'empêcher de tomber, elle recula, haletante, et se blottit dans le grand fauteuil, dans le cher grand fauteuil... où un jour de neige... elle s'était assise... mon Dieu... que c'était loin...

— Épouser votre sœur?... et c'est vous... vous, Suzie... que j'entends... vous qui venez...

Et Suzie, fermant les yeux pour ne pas voir le geste effaré du major, son regard d'ardent reproche, ne rien voir de lui qui l'eût ébranlée, poursuit :

— Oh ! major, elle est bien gentille, Diane ; mais si sensible... elle souffre tant !... La vie lui apporte tant de déceptions, elle ne sait pas, comme moi, se contenter de ce qui arrive... Mais vous verrez, si elle est heureuse, comme elle changera !... Si vous ne l'aimez pas encore, vous apprendrez à l'aimer ! Major, ne m'interrompez pas !... Elle est si jolie, si belle, vous y arriverez !...

« Je sais bien qu'on n'aime pas qui l'on veut, poursuit l'enfant en appuyant sa main contre sa poitrine ; je sais bien que d'aimer quelqu'un vient on ne sait comment... Qu'on trouve, un jour, son cœur tout illuminé, tout plein de joie, de souvenirs, et que cette joie, ces souvenirs, *un seul... un seul* est venu les y déposer... Est-ce pour cela qu'on l'aime, celui qui est venu... qu'on l'aime?...

Elle parlait d'une voix de rêve ; mais, aussitôt, elle se reprit :

« Major, je sais ces choses ; mais je sais aussi que vous êtes généreux, bon, parfait... C'est pour-quoi, je vous le demande, épousez Diane, ren-dez-la heureuse, essayez de l'aimer... vous verrez... vous verrez... on arrive à tout ce que l'on veut...

Mais lui arpentait le grand cabinet de travail et, balbutiant toujours, semblait répondre aux questions de Suzie par d'autres questions.

Pourquoi ne pas lui dire?... pourquoi se taire... lui cacher plus longtemps?...

Plus encore, Suzie insistait :

« Pour le bonheur de Diane, major ! Elle ne pourra jamais travailler, elle n'est pas forte... tandis que moi, je suis forte, très forte...

Elle répétait cela avec un pauvre petit rire forcé ; mais elle sentait un froid la saisir, des petites choses passer devant ses yeux toutes noires comme des mouches, non, toutes blanches comme des flocons ; il lui semblait qu'autour d'elle, les murs, les meubles, les bibliothèques, se pen-chaient, se relevaient, que le grand fauteuil ne la soutenait plus bien... Ah ! il fallait en finir vite... vite... est-ce que toute sa force s'en allait?...

— Major, répondez-moi... répondez-moi ! cria-t-elle avec, dans la voix, presque du désespoir.

Le major s'était arrêté ; il regardait fixement l'enfant.

Soudain, il murmura :

« Ce serait bien le fait de cette petite âme courageuse... »

Une brusque lumière venait de se faire en lui...

Le visage radieux, il se pencha vers Suzie, et, tremblant d'émotion, déclara :

— Avant de vous répondre, j'ai besoin de lire dans ces grands yeux-là !...

Doucement, il souleva vers lui le pâle visage.

Et Suzie, éperdue, lasse de feindre, n'ayant plus ni force ni courage, referma les yeux bien vite pour qu'il ne lise pas en elle... mais trop tard...

Et, à ce qu'il avait lu, voilà qu'il répondait maintenant, à genoux sur la peau d'ours blanc, devant la fillette.

— Suzie, je ne puis épouser Diane parce que c'est vous... vous que j'aime!...

— Ah ! mon Dieu... mon Dieu... moi... moi...

L'enfant défaillait.

— Diane est si belle... je suis si faible... si mal portante... balbutiait-elle.

Mais le major répétait, de plus en plus joyeux :

— C'est vous, vous que j'aime... vous seule... Vous, que je songe à garder là, près de moi... vous, à qui je rêve de consacrer ma vie ; vous, que je veux guérir à force de dévouement ; vous, dont je veux être l'ami, le soutien de toutes les heures ; vous, mon pauvre petit oiseau si courageux... vous, qui êtes mon bonheur, ma lumière!...

Il continuait. Son grand secret s'échappait de ses lèvres en paroles ardentes, et Suzie écoutait, éperdue, haletante.

Et lorsqu'il demanda enfin :

— Enfant, voulez-vous partager ma vie sombre et solitaire, voulez-vous y apporter de la gaiété, de la joie, du bonheur?...

Elle se raidit et répondit :

— Major, il faudrait le dire à Diane, il faut que Diane y consente, manan l'aurait voulu ainsi!...

Puis elle retomba sur le grand fauteuil, accablée :

— Ah! qu'elle va être fâchée, Diane!... qu'elle va me gronder!... Et comment aller le lui demander?... Comment revenir là-bas... je suis si lasse... si lasse...

— N'est-ce que cela?...

Brusquement relevé, le major commanda :

— Yo!... Yo!... le pouss-pouss!... pas de mandarin... trop pressé... pas de grande tenue... vivement!...

Et, revenu vers Suzie, il cria :

— Princesse!... mon bras!...

Elle lui dit avec reproche :

— Pouvez-vous rire?...

Lui, lança comme une claironnée :

— L'occasion est bonne... je suis fou de joie!

Elle lui jeta un regard où elle mettait toute son âme...

Et, de nouveau assise dans le pouss-pouss, la petite princesse des neiges s'en fut au travers la campagne, Morlack, « fou de joie » aussi, fourrageant dans les haies...

Ah! que l'air sentait bon le miel, les fleurs, les feuilles nouvelles! Que le ciel était clair, la

plaine riante, et que là-bas, sur le seuil du bureau, M<sup>lle</sup> Landelle paraissait rayonner!

— Avait-elle donc deviné?...

— Mais Diane... où était Diane?...

— Princesse... votre main?...

La princesse tendit sa main et descendit appuyée au bras du major. Ah! qu'elle avait peur de Diane, comme Diane allait se fâcher!...

Et, justement, elle entra dans le bureau. Suzie frissonnait. Hostile, hautaine, elle toisait le major.

Mais le major brusquait les choses, disait ce qu'il avait lu dans les yeux de Suzie, le répétait encore et concluait :

— En conséquence, Mademoiselle, je vous demande la main de votre petite sœur!...

Et Diane répondait seulement, énervée et jalouse :

— Ah! c'est pour cela, Suzie, que tu me promettais... que tu étais si pressée... c'était là ton idée?...

— Non, Diane, mon idée était de... de demander au major de t'épouser...

— De m'épouser, moi?... ha! ha!... il eût peut-être fallu prendre mon avis.

Et, la tête haute, les yeux durs, elle demanda :

— Croyez-vous, Monsieur, que la pensée d'épouser ma sœur vous donnât le droit de nous faire l'aumône, de vous entendre avec M<sup>lle</sup> Landelle pour nous mentir, de prendre tous deux auprès de nous ce rôle de protecteurs auquel vous n'aviez aucun titre?...

— Aucun titre! interrompit M<sup>lle</sup> Landelle subitement très fière, aucun titre...

Et fébrilement, ouvrant un tiroir, en retirant un papier froissé, elle le tendit à Diane en ajoutant :

— Et ceci, Mademoiselle, n'est-ce rien... rien pour vous?...

— Qu'est-ce? commença dédaigneusement la jeune fille.

Mais elle s'arrêta et lut, en pâlisant :

« Je supplie M<sup>lle</sup> Landelle de prendre en pitié mes filles; elles sont très pauvres... elles n'ont pas conscience de leur misère!... Les voilà seules au monde, elles n'avaient que moi... je meurs... pitié!... pitié!... »

Diane murmura :

— Mais M. de Criton?...

— M. de Criton a voulu partager ma tâche, m'y aider, se plaçant au-dessus des préjugés... il a voulu par charité...

— La charité! interrompit Diane, de nouveau redressée et insolente, la charité... voilà justement où est l'offense... la charité, je ne suis pas de celles qui l'acceptent...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... murmura Suzie.

Le major la rassura d'un sourire, et, s'avançant vers Diane, à son tour il parla :

— Mademoiselle, vous avez raison, vous n'êtes pas de celles auxquelles on peut faire l'aumône... et croyez bien que je n'y ai jamais songé!... M<sup>lle</sup> Landelle a de moi une opinion que je ne mérite pas, en déclarant que, seul, un peu d'humanité a dicté ma conduite...

« J'aimais déjà votre sœur, non pas comme aujourd'hui peut-être, mais déjà tendrement, profondément, d'une affection qui me donnait le désir de me dévouer pour elle, le désir aussi de la conserver près de moi...

« Ainsi, vous voyez, quand vous m'accusiez d'égoïsme, vous aviez raison! Vous n'êtes donc pour rien dans ce que j'ai cru devoir faire... J'ai agi pour Suzie, pour moi plutôt... et maintenant que Suzie m'a pardonné, qu'elle consent à m'affirmer le droit de veiller sur elle, de la protéger, de la faire heureuse, voulez-vous y consentir comme elle?...

— Y consentir?... et que m'importe?... elle est libre d'agir à sa guise!... Quant à ce que vous avez... avancé pour moi, Monsieur, je pourrai bientôt vous en tenir compte... Si tu avais ton secret, Suzie, j'avais le mien aussi... j'épouse le comte de Gorn!...

— Le comte... et Noll... Noll... tu ne l'aimais donc pas?...

Mais Diane, riant plus fort, ne voulant rien céder qu'à son indomptable orgueil, déclara :

— Noll?... ha! ha!... c'était pour mieux te cacher l'autre...

— L'autre?... le comte?... Oh! Diane...

— Chacun prend son bonheur où il pense le trouver, n'est-ce pas?...

Et tandis que Diane envoyait avenue Victor Hugo un télégramme, et qu'en ce télégramme elle mettait le mot de trois lettres, si court, si simple, qu'elle avait hésité jusqu'alors à prononcer, Suzie, tout bas, appuyée contre M<sup>lle</sup> Landelle, le disait au major...

Et tandis qu'à Suzie il allait donner le bonheur, le seul, le vrai, né de l'estime, de la tendresse mutuelle qui, chaque jour, augmente et fortifie ; à l'autre il allait apporter cette vie mondaine, toute en décors qui, la représentation finie, la rampe éteinte, comme au théâtre, ne laisse que le vide et le noir.

\*  
\* \*

Et ce soir-là, lorsque Callot revint chercher le courrier, il trouva M<sup>lle</sup> Landelle très excitée. Elle faisait avec mère Grognon, devenue loquace et gaie, de grands projets pour quand Suzie serait à tout jamais leur voisine.

Et mère Grognon, qui voyait très loin les choses, soupira d'attendrissement à la pensée que — dans quelques années, car, en sa qualité de sorcier, M. de Criton pouvait tous les miracles!... — il y aurait peut-être au Moustiers un petit, blond comme sa mère, qui viendrait mettre tout en l'air dans le bureau, casser la plante grasse, arracher les fleurs des fuchsias, déplacer les feuilles des bégonias, taquiner l'oiseau.

Et la huppe, comme si elle eût compris ce qui menaçait sa paix à venir, se mit à crier... crier. Peut-être, après tout, criait-elle de joie?...

M<sup>lle</sup> Landelle n'aurait pas craint de l'affirmer.

FIN

*Le prochain roman (n° 159) à paraître  
dans la Collection "STELLA" :*

# Fidèle à son rêve

par

MARY FLORAN

---

JOURNAL DE THÉCLÉ DEVARAY

Paris, 1<sup>er</sup> août 1881.

C'est demain que je quitte le couvent. Bien tard ! J'ai vingt ans, mais j'y ai, à plaisir, prolongé mon séjour pour attendre ma sœur, Lydie, cette chère enfant gâtée qui n'aurait su y demeurer sans moi. Mes parents m'ont vue volontiers consacrer à cette tâche fraternelle une année de plus, qui m'a permis de parfaire mes études, de perfectionner mes petits talents d'agrément. Maintenant, me voilà prête, prête pour la vie en laquelle je vais entrer résolument, avec joie, avec espoir. Et, pourtant, que me réserve-t-elle, la vie?... Que vais-je trouver au delà de ces grilles... Un bon père, une tendre mère, une situation brillante au point de vue matériel, très honorable au point de vue moral et même mondain. Nous appartenons à l'industrie ; mais, depuis quinze ans que mon père est venu se fixer

à Lyon, il a su s'y faire une place prépondérante, aussi bien sur le *marché*, comme on dit en termes commerciaux, que dans la société. Nous avons de belles relations, d'excellentes amitiés, et une intimité de famille bien douce avec mon oncle et ma tante Pesquaire ; car maman a toujours aimé particulièrement ma tante, qui est son aînée et son unique sœur. Celle-ci ne lui témoigne pas moins d'affection et nous traite vraiment comme si nous étions ses filles à elle, qui n'en a point, et dont Philippe est le seul enfant.

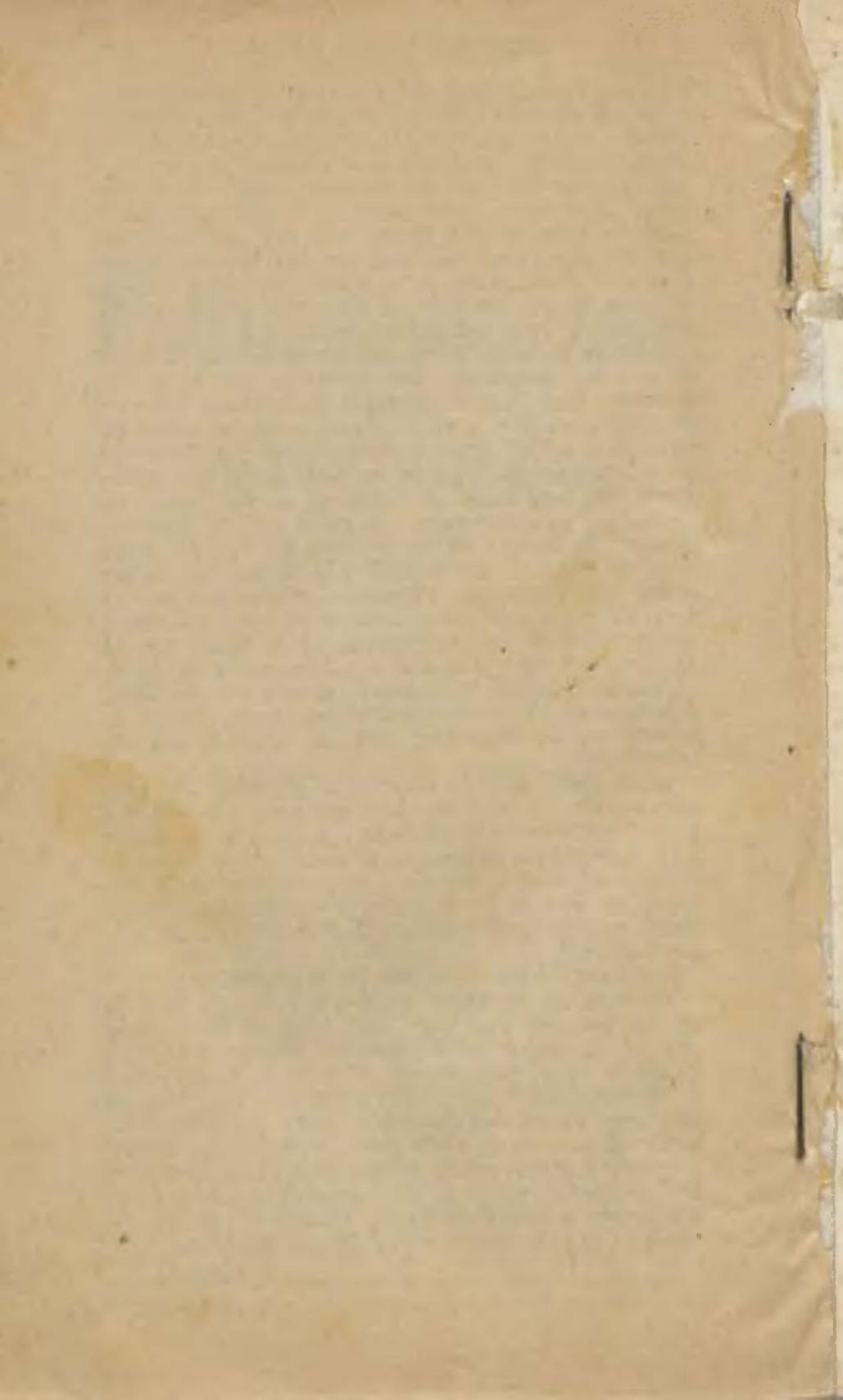
Mais la fortune, la considération sociale et mondaine, les relations, les amitiés, les liens de parenté, tout cela résume-t-il le bonheur ? Je ne le crois pas. Il y a autre chose, quelque chose de plus, il y a l'affection réciproque, il y a l'amour ! Je ne rougis pas d'écrire ce mot, car il me représente un sentiment si noble et si pur qu'il ne peut que grandir celui ou celle qui le ressent. Aimer ! se choisir un compagnon de vie, s'il vous paie de retour, lui donner son cœur, lui vouer toute son existence, l'épouser, s'appuyer sur sa forte et virile tendresse, confondre, avec les siens, ses pensées et ses sentiments, vivre de sa vie, et qu'il vive de la vôtre, être un, bien qu'étant deux, et traverser ainsi l'existence, sous l'œil de Dieu, étroitement et indissolublement unis, dans la bonne ou la mauvaise fortune, n'est-ce pas le bonheur ?...

C'est celui que je rêve, que j'appelle de tous mes vœux. Et si l'on vient me dire que c'est là l'idéal impossible à atteindre, je pourrai répondre que j'en ai vu l'exemple à notre foyer, dans le ménage si uni, si heureux de mon père et de ma mère, et que ce n'est point une ambition irréalisable que de demander au Ciel le même sort que ses parents.

Pourtant, cette ambition, la réaliserai-je ?...

La suite de ce cahier le dira, car ce sera le livre de ma vie, où, jour par jour, pour ne les oublier jamais, je veux noter tous les incidents de ma destinée, et la page écrite ce soir, le dernier que je passe dans l'hospitalière maison qui, depuis dix ans, abrite ma jeunesse, cette page est une sorte de préface au récit dont, auteur inconscient, j'ignore à cette heure et les développements, et les circonstances, et le dénouement, mais que me dieteront, quotidiennement, l'imprévu de l'existence et la réalisation vécue de ma destinée.

(A suivre.)



## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*

:: :: :: :: *travaux de dames* :: :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*

:: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie

au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie :: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en

:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: ::

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

N° 158. ★ **Collection STELLA** ★ 1<sup>er</sup> octobre 1926

Les Romans de  
**La Collection " STELLA "**  
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

**La Collection " STELLA "**  
constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,  
**ABONNEZ-VOUS**



**TROIS MOIS** (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

**SIX MOIS** (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 23 francs.

**UN AN** (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

